This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

JAMES St. CLAIR.

J. M. Moreau junt. inv.

N. Le Mire Sculp

par Louise [illegible] de Esclavelles, LES marquise de

CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

CINQUIEME ÉDITION.

Inutileſque falce ramos amputans,
Feliciores inſerit.
HORAT.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

63530

LES CONVERSATIONS D'EMILIE.

TREIZIEME CONVERSATION.

LA MERE.

Bon jour, Emilie ! Vous voilà déja de retour de votre promenade ?

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

On dirait qu'elle ne vous a point égayée ? Qu'avez-vous ?

EMILIE.

Rien, maman. Vous ſavez bien que je n'aime pas à me promener aux Tuileries.

LA MERE.

Sais-je cela? Je crois que vous me l'apprenez en ce moment.

EMILIE.

Et moi, je crois que je ne m'y promenerai plus davantage, à moins que ce ne ſoit avec vous. Tenez, maman, vivent nos promenades de la campagne! J'ai découvert que j'ai de la vocation pour la vie champêtre, & que je n'aime plus Paris. Cette uniformité d'allées, ces cohues, tout ce monde oiſif & regardant, qui ne ſait comment faire pour perdre ſon temps...

LA MERE.

Voilà des réflexions un peu auſteres, mais vraiment philoſophiques.

EMILIE.

Et qui le perd encore d'une ma-

niere désagréable pour les autres!

LA MERE.

Comment désagréable pour les autres?

EMILIE.

Mais vous le savez bien, maman, c'est toujours en épluchant les passans... Je trouve cela, comme vous, bien méprisable.

LA MERE.

Quoi, y avait-il encore des nœuds de manches?

EMILIE.

Non, maman. Il n'y avait que ce bruit confus & uniforme comme les allées, ce froufrou de robes, ce gazouillage général & insipide qui attriste & qui ne dit rien à l'ame.

LA MERE.

Comment, vous mettez aussi l'ame de la partie! Je vois bien, ma chere amie, que vous voulez prendre le ton à la mode.

EMILIE.

Tout cela eſt à périr d'ennui & ne me va plus. Et puis, quand on ſort...

LA MERE.

On s'en revient chez ſoi aſſez mécontente.

EMILIE.

On rencontre des gens bien impolis & qui ne ſavent guere vivre.

LA MERE.

Et qui donc?

EMILIE.

Imaginez, maman, que je trouve à la porte deux dames & un monſieur qui entraient, & qu'en paſſant devant moi, une de ces dames jete un regard fort indifférent ſur moi, & dit à l'autre d'un air diſtrait: Elle ſerait aſſez jolie, ſi elle n'était pas ſi noire.

LA MERE.

Ah, ah! C'eſt donc à la rencontre de ces dames que vous devez ce grand

fonds de philoſophie & ce goût décidé pour la vie champêtre ?

EMILIE.

Mais de quoi ſe mêlent-elles? Convenez, maman, qu'il faut avoir la tête & le cœur bien vuides pour paſſer ſon temps à faire de telles remarques. Vous aviez bien raiſon l'autre jour de dire que les gens d'un certain eſprit ne s'occupaient guere des imperfections des autres. Je voudrais demander à ces dames, qui les a chargées de ſavoir ſi les petites filles qui paſſent devant elles ſont noires ou blanches.

LA MERE.

Et moi, de quel droit elles gâtent la promenade à mon enfant, & pourquoi elles font tort à ce beau jardin des Tuileries, qui a déja aſſez de peine à conſerver un peu de réputation, depuis que nous faiſons des jardins

anglais au milieu de Paris, entre quatre murailles.

EMILIE.

Comment donc, maman? Quel tort?

LA MERE.

Ne l'ont-elles pas enlaidi par leurs propos, au point de vous faire prendre cette promenade en averſion?

EMILIE.

Ah, il s'y promenera aſſez de monde ſans moi. Au reſte, voilà ce que c'eſt que d'aller dans les lieux publics avec ſa bonne. On a l'air petite fille, & tout le monde croit pouvoir vous manquer d'égards ſans conſéquence. Si j'avais été avec vous, ma chere maman, cela ne me ſerait pas arrivé.

LA MERE.

Et vous en ſeriez revenue beaucoup plus blanche.

EMILIE.

Mais, maman, l'on eſt comme on

peut; on ne va pas aux Tuileries pour entendre faire ſon portrait. Et puis, comme diſait Madame de Verteuil hier, à propos de je ne ſais quoi, toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire.

LA MERE.

Celle-ci eſt donc bien fâcheuſe?

EMILIE.

Mais pas mal, ce me ſemble. N'eſt-ce pas vilain d'être noire?

LA MERE.

Etre blanche, eſt un agrément ſans doute; être noire, c'eſt ſans difficulté manquer de cet agrément; mais voilà tout.

EMILIE.

J'avais bien beſoin de la rencontre de ces dames, pour ſavoir que j'étais noire comme une taupe!

LA MERE.

Ont-elles pouſſé le parallele auſſi loin que cela?

EMILIE.

Non, maman; mais je me ſuis vu taupe tout de ſuite.

LA MERE.

C'eſt qu'apparemment vous aimez les couleurs décidées; vous n'êtes pas pour les nuances intermédiaires.

EMILIE.

En vérité, maman, je crois que je n'étais pas ſi noire ni ſi laide l'année paſſée.

LA MERE.

Je le crois auſſi. C'eſt que vous avez été beaucoup au ſoleil & au grand air; vous êtes fort hâlée. A votre place j'aurais arrêté ces dames, & je leur aurais dit : Prenez patience, Meſdames. Il n'y a que trois jours que je ſuis de retour de la campagne. Je vous donne rendez-vous ici à la même place dans trois ou quatre mois. Quand j'aurai paſſé l'hiver en ville, peut-être me trouverez-vous le teint un peu

éclairci & changé en bien. Au reſte, ſi je ne ſuis pas trop blanche, convenez que j'ai un air de ſanté qui vaut auſſi ſon prix.

EMILIE.

Comment, maman, eſt-ce que le ſéjour de la ville éclaircit le teint ?

LA MERE.

Cette découverte vous réconciliera peut-être un peu avec Paris.

EMILIE.

Mais c'eſt au moins un dédomagement.

LA MERE.

Qui vous aidera à atendre la ſaiſon de la campagne avec réſignation.

EMILIE.

Que je ſuis fâchée, maman, de n'avoir pas eu l'eſprit de dire cela à ces dames ! Je crois qu'elles auraient été un peu ſotes, avec toute leur habileté à juger le teint des paſſans... Au reſte, ſi j'en avais eu l'eſprit, je

n'en aurais pas eu le courage ; ainſi cela revient au même.

LA MERE.

Vous pouviez leur dire mieux & les déconcerter bien davantage.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Sachez, Meſdames, que la blancheur & la beauté ſont de bien faibles avantages en comparaiſon des qualités du cœur & du caractere ; qu'on peut avoir tous les agrémens extérieurs, ſans être ni aimable, ni eſtimable, ni heureuſe, ni conſidérée, ni digne de l'être. Si vous n'êtes pas contentes de mon teint, je tâcherai de mériter votre ſuffrage par d'autres moyens plus ſolides & plus durables, ſuppoſé que vous daigniez jamais prendre garde à moi autrement qu'en paſſant ſur la terraſſe des Tuileries.

EMILIE.

Ah, maman, la ſuperbe harangue ! Je donnerais tout l'argent de mon mois pour l'avoir tenue. La belle choſe que d'avoir de l'eſprit & à propos ! Je vois d'ici l'étonement de cette dame, ſi je l'avais tirée par la robe, pour lui dire cela bien reſpectueuſement. Elle aurait, je crois, baiſſé un peu ces grands yeux noirs qu'elle a ſi négligemment jetés ſur moi, comme pour me dire : Mademoiſelle, ſoyez blanche, ſoyez noire, cela ne me fait rien du tout.

LA MERE.

Moi, qui ne ſuis pas ſi indifférente ſur votre compte, j'aurais bien déſiré de m'éclaircir ſur une petite circonſtance.

EMILIE.

Quelle circonſtance, ma chere maman ?

LA MERE.

Supposé qu'une autre petite fille un peu noire eût passé en même temps que vous sur la terrasse ; que ces dames l'eussent remarquée, & eussent dit d'elle ce qu'elles ont dit de vous, je voudrais savoir si leur remarque vous eût fait la même impression, & si vous en eussiez ressenti la même indignation.

EMILIE.

N'en doutez point, ma chere maman ; j'aurais vu tout de suite que cette petite fille fera du mauvais sang quand elle sera rentrée chez elle. Ne m'avez-vous pas appris à me mettre à la place des autres ? Je ne peux pas soufrir qu'on mortifie comme cela les passans ; il faut avoir des égards pour tout le monde. Et puis, vous m'avez ouvert les yeux, & je sais le cas qu'il faut faire de cet esprit de dénigrement,

LA MERE.

Allons, je vois que votre caractere prend une tournure ſévere, & que votre morale ne péchera pas par l'indulgence; il faudra marcher droit devant vous... Mais ſuppoſons que ces dames, au lieu de vous trouver noire, euſſent dit: Voilà une petite fille qui promet d'être bien belle un jour!

EMILIE.

Ah, maman, vous voulez m'embaraſſer!.. Eh bien, j'aurais rougi & baiſſé les yeux.

LA MERE.

Mais la promenade des Tuileries ne vous aurait plus paru ſi mauſſade peut-être?

EMILIE.

Croyez-vous, maman?

LA MERE.

Cependant, juger ſur un coup-d'œil très-ſuperficiel, ſans y atacher aucun intérêt, que ce ſoit en bien ou

en mal, c'eſt toujours juger à tort & à travers.

EMILIE.

Cela ſe peut, maman; mais convenez que le jugement qui flate ne paraît pas ſi de travers que celui qui fait de la peine.

LA MERE.

Je conçois cela, & je préſume que dans ce cas la ſévérité de votre morale ſe ſerait un peu adoucie en faveur de ces perſones qui jugent ſi légérement & au haſard.

EMILIE,

Mais, maman, n'eſt-ce pas un de vos principes, qu'il faut garder la ſévérité pour ſoi & l'indulgence pour les autres?

LA MERE.

Je vois que vous en faites l'application d'une maniere bien déſintéreſſée & ſans aucun retour ſur vous-même.

EMILIE.

Comment l'entendez-vous ? Me trouvez-vous partiale ; avec deux poids & deux meſures, comme dit l'évangile ?

LA MERE.

Convenez du moins que vous ne manquerez pas d'indulgence pour les hâbleuſes qui, ſans vous regarder, vous promettront d'être belle un jour.

EMILIE

Mais je crois, ma chere maman, que cette prédiction n'a jamais fâché perſone.

LA MERE.

Il faut que la beauté ſoit le ſuprême bonheur de la vie : car les jeunes filles donneraient, pour l'obtenir, ſanté, richeſſe, & peut-être des biens encore plus eſſentiels.

EMILIE.

Le ſuprême bonheur, c'eſt peut-être un peu fort ; mais du moins,

maman, c'eſt un grand bonheur. Je vous ai entendu parler plus d'une fois comme d'un avantage bien précieux, de prévenir en ſa faveur par une figure intéreſſante ou agréable, par un extérieur noble qui plaît & qui ſéduit.

LA MERE.

Malgré tout cela, je ne ſais s'il faut regarder la beauté comme un avantage ſi fort déſirable.

EMILIE.

Vous avez donc une dent contre elle ?

LA MERE.

Je remarque d'abord qu'il n'y a point d'avantage plus fragile, plus frivole, plus paſſager; que, ſans compter mille accidens, peu d'années en alterent les traits, en détruiſent les charmes, en éfacent juſqu'au ſouvenir. Penſez-vous qu'on ſoit bien ſage ou bien heureuſe de fonder ſa félicité ſur une choſe ſi fugitive ?

EMILIE.

Ah, voilà un grand inconvénient !

LA MERE.

Je crois, puiſqu'elle s'altere, ſe fane, s'évanouit ſi aiſément & ſi promptement, que celles qui y mettent leur bonheur, ſont bien à plaindre. Elles doivent rarement jouir ſans inquiétude. Elles doivent bientôt regarder le ſoin de leurs charmes, la parure, la toilete, comme l'afaire la plus importante de la vie. Il en réſultera avec le temps un eſprit minutieux, frivole, inquiet, jaloux, envieux & chagrin.

EMILIE.

Voilà une vilaine perſpective ! Mais pourquoi donc envieux ?

LA MERE.

Parce qu'au lieu de jouir du charme de la beauté lorſqu'elle ſe montre, & de céder à l'empire qu'elle exerce, elles lui envieront ſon éclat, elles ſe diſpoſeront à lui diſputer ſes triomphes ;

elles ſe perſuaderont que ſes ſuccès ſont un malheur perſonel pour elles; que la beauté ne peut attirer aux autres un hommage, ſans leur enlever une conquête; elles en deviendront malheureuſes & triſtes. Etre malheureuſe de la beauté qu'il eſt ſi naturel d'admirer! quel ſupplice aviliſſant?

EMILIE.

Oui, c'eſt acheter cher le bonheur ſuprême.

LA MERE.

Ce bonheur ſuprême a encore d'autres dangers plus conſidérables & plus éfrayans.

EMILIE.

Dites-les-moi bien vîte, ma chere maman, afin que je m'en dégoûte tout-à fait.

LA MERE.

Nous les découvrirons avec le temps, ma chere amie, à meſure que nous avancerons dans la carriere de

là vie. En attendant, qu'il vous ſuffiſe de remarquer qu'on peut être parfaitement heureuſe ſans être belle, & qu'on peut être ſouverainement belle ſans être heureuſe.

EMILIE.

Mais la beauté ne s'oppoſe point au bonheur.

LA MERE.

Dites qu'elle n'eſt pas incompatible avec le bonheur. Il n'y a point de doute qu'une belle perſone qui réunit aux attraits de la figure une ame d'une beauté ſupérieure; qui cache ſous le voile des grâces un cœur noble, généreux, élevé & ſenſible; qui par ſes charmes & ſes agrémens extérieurs releve encore le prix de toutes les vertus dont elle eſt ornée, ne ſoit le chef-d'œuvre de la nature. Mais dans toute ſuppoſition de choſes, le caractere l'emporte ſur la figure. Il n'a pas beſoin de la beauté, pour s'attirer,

ſuivant ſes diverſes qualités, le reſpect, la vénération, l'admiration, l'eſtime, l'amour, en un mot toutes les eſpeces de ſuffrages que les hommes ne pouront jamais accorder à la figure ſeule. A la vérité, la beauté dans un degré éminent excite auſſi l'admiration; mais ce ſentiment eſt encore plus paſſager qu'elle. Il eſt ſi peu durable qu'il ſe change en mépris, dès que l'on s'aperçoit que la beauté du caractere ne répond point aux charmes de la figure.

EMILIE.

La voilà ravalée tout de ſuite.

LA MERE.

Et c'eſt pourquoi je n'ai jamais pu atacher un certain prix à un avantage ſujet à tant de viciſſitudes, & qui ſeul ne ſuffit pourtant pas au bonheur. Je vous trouverais bien à plaindre, ſi vous y mettiez le vôtre. Par exemple, voudriez-vous que la crainte d'être

un peu plus noire ou hâlée, vous contraignît dans vos exercices champêtres, & qu'avant d'entreprendre une promenade, on fit un examen préalable, s'il n'y a pas un peu trop de ſoleil, ou apparence de pluie, ou ſi le vent ne vous ſoufflera pas peut-être au nez ou derriere les oreilles? Si vous en étiez-là, je dirais : O la pauvre créature, qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes amuſemens, & des biens encore plus réels, comme la ſanté, à un avantage très-incertain, qu'elle eſpere ſe procurer à force de ſe mijoter!

EMILIE.

Autant vaudrait ſe mettre ſous une châſſe comme une relique.

LA MERE.

Cependant, ſi vous voulez, pour commencer à vous rapprocher de l'état de relique, je vous donnerai un voile de gaze à mettre devant le viſa-

ge, quand vous irez vous promener. Cela vous empêchera à la vérité de reſpirer l'air libre, mais en revanche vous aurez le teint merveilleuſement conſervé, & perſone n'y trouvera plus à redire, quand vous paſſerez ſur la terraſſe des Feuillans.

EMILIE.

Non, non, non, ma chere maman, je vous remercie de votre voile; je ne ſuis pas encore relique.

LA MERE.

Voyez, n'allez pas ſi vîte avec vos refus; mon voile vaut la peine qu'on y penſe. Si vous le dédaignez à préſent, moi, à mon tour, je ne ſerai pas peut-être diſpoſée à vous l'offrir quand vous en voudrez.

EMILIE.

Non, non, maman; je n'en voudrai jamais. Je ne ſuis plus fâchée que d'une choſe.

LA MERE.

De quoi donc?

EMILIE.

De m'être fâchée. Cela me paraît pitoyable à préſent. Je crois, maman, que le plus court eſt de ne jamais s'occuper de ſa figure. Si elle eſt bien, tant mieux; ſi elle eſt mal, qu'y faire?

LA MERE.

C'eſt le plus court & le plus ſage. Il faut traiter la beauté comme ces caracteres capricieux qui, s'ils remarquent que vous atachez une grande importance à leur conquête, s'éloignent de vous avec dédain, & font au contraire toutes les avances les premiers, ſi vous avez l'air de les négliger ou de ne vous en pas ſoucier.

EMILIE.

Maman, voilà qui eſt fait, je n'y penſerai plus du tout.

LA MERE.

Vous courrez après la ſanté....

EMILIE

Et auſſi après la ſageſſe.

LA MERE.

Fort bien. Et la beauté ſe mettra peut-être à courir après vous.

EMILIE.

Mais, s'il lui prend cette fantaiſie, je me laiſſerai atraper, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Pourvu que la ſageſſe & la ſanté ſe laiſſent auſſi atraper à leur tour.

EMILIE.

Eh bien, maman, pour ne plus penſer à cette capricieuſe, prêtez-moi le livre que vous aviez en poche le jour de notre derniere courſe champêtre. Vous m'avez dit que tous les principes de morale s'y trouvaient réunis.

LA MERE.

Vous le lirez avec le temps.

EMILIE.

Ah, maman, donnez-le-moi à préſent.

préſent. Cela me fera oublier tout ce gazouillis des Tuileries.

LA MERE.

Chaque choſe a ſon temps. Il y a dans ce livre des choſes fort au deſſus de votre portée.

EMILIE.

Mais, maman, ſeulement un petit endroit à apprendre par cœur! Tenez, ceci eſt une curioſité innocente, que vous ne pouvez pas blâmer.

LA MERE.

Je la trouve même louable. Mais Monſieur de Verteuil m'a emporté hier le livre que vous deſirez. Quand il me l'aura rendu, je vous en ferai lire un fragment, & vous m'en ferez enſuite l'extrait.

EMILIE.

Un fragment, c'eſt comme qui dirait un chapitre, une portion, n'eſt-ce pas? Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un extrait?

LA MERE.

Extraire c'eſt tirer d'un ouvrage ſa ſubſtance, c'eſt-à-dire, les idées principales, ou bien ce qui vous intéreſſe particuliérement, en laiſſant de côté tout le reſte. Ainſi vous tranſcrirez du livre dont vous parlez, ou du fragment que vous lirez, tout ce qui ſera le plus à votre portée, ou ce qui vous plaira préférablement; & vous paſſerez tout ce que vous n'entendez pas bien encore, ou ce qui ne vous atachera pas.

EMILIE.

Oui, oui, je ſais, je ſais. Il y a aujourd'hui quinze jours que vous m'avez dit cela, & que c'était une opération à double fin, parce que par un extrait on pouvait juger, & de l'eſprit de celui qui a fait le livre, & de l'eſprit de celui qui a fait l'extrait; & que vous m'en feriez faire cet hiver, & que nous en ferions enſemble,

c'eſt-à-dire, chacune de ſon côté, pour voir qui ſera mieux.

LA MERE.

Et il y a tout juſte quinze jours que nous ayons dit tout cela? Voilà un trait de mémoire vraiment admirable.

EMILIE.

C'eſt que nous avons dit encore autre choſe, & une choſe en rapele une autre; vous le ſavez bien, maman. C'eſt comme une chaîne qui ſe tient d'un bout à l'autre, parce qu'un anneau ſe trouve pris dans l'autre, & qui en touche un, remue tous les autres.

LA MERE.

De ſorte que d'*autres* en *autres* (car en voilà une demi-douzaine au moins qui ne doivent pas ſe trouver trop à leur aiſe, preſſés les uns à côté des autres), nous avons encore remué un autre anneau?

EMILIE.

Mais oui, maman, assez.

LA MERE.

Tant mieux; cela me fait espérer que vos freres seront deux grands géometres.

EMILIE.

Sans compter que je ne me promene pas toujours avec eux, & qu'ils savent peut-être bien des chapitres dont ma bonne & moi n'avons pas pu faire notre profit.

LA MERE.

J'aurais été, je crois, bien agréablement surprise, en trouvant à qui parler à propos de Bacchus & de Silene.

EMILIE.

Le conte de Fées vous a détournée de la mythologie.

LA MERE.

Je ne sais comment cet anneau du conte de Fées s'est trouvé à côté de

celui des extraits. Apparemment mes anneaux n'étaient pas trop bien arangés ce jour-là.

EMILIE.

Maman, peut-être la vendange du pere Noël s'eſt-elle trouvée entre deux, c'eſt-à-dire, que nous avons parlé des extraits le matin, & du conte de Fées le ſoir.

LA MERE.

Vous avez bien raiſon de dire que tous vos anneaux ſe tienent, & qui en touche un, les remue tous, ſurtout dans une chaîne auſſi mobile que la vôtre.

EMILIE.

Mais c'eſt vous, maman, qui avez mis tous ces anneaux en mouvement.

LA MERE.

Eſt-ce encore moi? Je fais donc bien des choſes ſans le ſavoir. Quant au conte de Fées, je me rapele ma promeſſe & je vous tiendrai parole.

EMILIE.

Je crois même que vous m'avez promis d'en faire un tout exprès pour moi.

LA MERE.

Ah, cela vous plaît à dire. Malgré mon reſpect pour votre chaîne, je ſuis bien sûre du contraire.

EMILIE.

Vous en êtes sûre, maman?

LA MERE,

Je n'ai pu m'engager à l'impoſſible.

EMILIE.

Comment à l'impoſſible?

LA MERE.

C'eſt qu'il faut de l'imagination pour faire un conte de Fées, & que je n'en ai point.

EMILIE.

Ah, vous n'avez pas aſſez d'imagination pour un conte de Fées, tandis que ma bonne m'en faiſait tant que je voulais, quand j'étais petite!

Allons, allons, c'eſt que vous n'aimez pas les féeries; je m'en ſouviens à préſent, vous me l'avez dit.

LA MERE.

Y a-t-il encore quinze jours que nous avons dit cela? Il faut que ce jour des vendanges ait été un jour de confeſſion générale, comme celui des Tuileries eſt devenu un jour de réminiſcence générale.

EMILIE.

Mais pourquoi, maman, n'aimez-vous pas les féeries? Il y a un peu de caprice à cela.

LA MERE.

Cela ſe pourait bien. Qui vous a dit que je n'avais pas mes caprices comme une autre?

EMILIE.

Soit; mais je parie que vos caprices ont toujours quelque motif.

LA MERE.

Les vôtres n'en ont donc point?

EMILIE.

Peut-être en ont-ils, maman ; mais je ne ſais le démêler.

LA MERE.

Ou bien vous ne vous en ſouciez pas toujours ?

EMILIE.

Eh, je ſais pourquoi vous n'aimez pas les féeries ; je m'en ſouviens à préſent. Vous dites que ce mêlange de folie & de raiſon vous déplaît.

LA MERE.

Encore un ſouvenir ? Mais ſi vous ſavez mes raiſons bonnes ou mauvaiſes, il ne faut donc pas me les demander.

EMILIE.

Ainſi vous ne voulez pas qu'on ſoit gai dans les livres.

LA MERE.

Je vois bien, Emilie, ſi je vous laiſſe faire, que vous ferez de moi

une bégueule. Je n'ai jamais donné l'excluſion à aucun genre.

EMILIE.

Excepté aux folies pourtant?

LA MERE.

Pas même aux folies, ſi elles ſont innocentes. Je n'ai pas envie de me brouiller avec les poëtes.

EMILIE.

Eſt-ce que les poëtes ſont fous?

LA MERE.

On accuſe tous ceux qui travaillent d'imagination, de l'être plus ou moins. Ils ſeraient même bien fâchés de n'avoir pas cette réputation, & ils croiraient avoir perdu le plus beau laurier de leur courone.

EMILIE.

Et le plus beau laurier de leur courone eſt la folie!

LA MERE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela. Seulement ils ont un accident qui leur

eſt commun avec les fous; mais quoique le ſymptôme ſoit le même dans les deux maladies, les cauſes en ſont très-diverſes.

EMILIE.

Ainſi la poéſie & la folie ſont deux maladies, mais diverſes! Et l'accident commun?

LA MERE.

C'eſt qu'au lieu de conduire leur tête, comme font les ſages, on s'aperçoit que c'eſt leur tête qui les mene, malgré eux, & les fait ariver où ils ne ſe propoſaient pas d'aller.

EMILIE.

Mais cela n'eſt pas trop bien, au moins.

LA MERE.

Cela ſerait même très-mal dans la conduite de la vie, mais la conduite d'un ouvrage d'imagination a toute une autre morale; & ceux que la nature a doués pour ce genre de pro-

ductions, seraient bien humiliés de n'avoir pas reçu ce grain...

EMILIE.

Ce grain de folie, alliez-vous dire?

LA MERE.

Qu'on appelle *verve* dans les enfans de l'art.

EMILIE.

Et comment s'appellent ces enfans?

LA MERE.

Ils s'appellent poëtes, musiciens, sculpteurs, peintres. Ces enfans ont tous la même mere.

EMILIE.

Qui s'appelle?

LA MERE.

L'imagination.

EMILIE.

Et la verve est peut-être la gouvernante?

LA MERE.

Soit.

EMILIE.

Et ſi la verve mene un de ces enfans dans un champ de Fées, cela vous déplaît, maman?

LA MERE.

J'aime moins ce champ qu'un autre, parce que je crois qu'il eſt fort aiſé de s'y égarer & de s'y perdre; & ſi je ne m'oppoſe pas même aux folies, j'ai un droit de plus pour ne pas aimer les extravagances. J'aime pour moi, qui ai la vue courte, qu'un champ ſoit borné par un grand but d'utilité & de morale, & que la fantaiſie des hommes s'exerce dans l'imitation de la nature qui lui offre des richeſſes inépuiſables, au lieu de ſe jeter à perte de vue dans le chimérique & le fantaſtique, dont les tréſors ſont immenſes auſſi, mais faſtidieux & inſipides.

EMILIE.

Mais ſi la verve les y entraîne malgré eux ?

LA MERE.

Puiſque vous en avez fait une gouvernante, il faut vous ſouvenir que, quoiqu'elle ait une démarche fort irréguliere en apparence, ce n'eſt pourtant pas une perſone dont la conduite n'ait ni rime ni raiſon.

EMILIE.

J'entends ; elle a ſes principes à ſa maniere.

LA MERE.

Et ſi elle ou ſes enfans s'en écartent, je ne ſuis pas obligée de les ſuivre dans tous les labyrinthes où il leur plaît quelquefois de s'enfoncer.

EMILIE.

Mais ſi ces labyrinthes menent à la raiſon ?

LA MERE.

N'eſt-il pas plus court d'y aller ſans

détour ? Vous même, ma chere amie, trouvez-vous le chemin qui y conduit trop aride ou trop pénible ? Ou bien, lui trouvez-vous à elle-même un air ſi triſte, qu'on ne pourait en ſoutenir la vue, ſi elle ne ſe cachait ſous les haillons de la folie ?

EMILIE.

Moi, maman ? Non, en vérité. Je trouve à la raiſon un air de famille avec vous, & vous ſavez fort bien que je vous trouve aimable.

LA MERE.

Je ne vous demandais pas un compliment. Mais, air de famille à part, puiſqu'elle eſt bien toute nue, croyez-vous qu'il ſoit de bon goût de l'afubler d'un habit bizâre de carnaval ?

EMILIE.

Cependant, maman, je me rapele tout préſentement que vous m'avez dit que la fable a été inventée pour déguiſer la vérité ; & vous convien-

drez du moins de l'air de famille qu'il y a entre la vérité & la raiſon....

LA MERE.

Et par conſéquent la morale. Je dois auſſi convenir que la vérité eſt bien auſſi belle toute nue que la raiſon. Mais, comme ſuivant votre propre remarque, toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire, je conçois qu'on ſe ſoit ſervi de l'apologue ou de la fable, pour maſquer certaines vérités trop dangereuſes à dire ou trop dures à entendre. Il n'eſt guere poſſible de dire à un homme puiſſant & injuſte ſes vérités perſoneles autrement. Auſſi la fable a-t-elle pris naiſſance dans le pays des deſpotes & des eſclaves.

EMILIE.

J'entends : les hommes n'ont pas oſé parler; ils ont fait parler les bêtes à leur place.

LA MERE.

Tout juſte.

EMILIE.

Ah, je me rapele la fable du loup & de l'agneau qui ſe rencontrent au bord du ruiſſeau. Savez-vous, maman, qu'elle m'a fait pleurer? Je ne ſuis pourtant pas deſpote, moi.

LA MERE.

Non, vous n'êtes pas de la claſſe des loups, mais de celle des agneaux.

EMILIE.

Je penſais au mien, & je diſais : Ah, mon pauvre Placide, ſi tu avais été là, tu étais croqué ſans miſéricorde.

LA MERE.

Et vous lui avez prêché ſans doute qu'il faut ſe tenir le plus loin qu'on peut des loups?

EMILIE.

Ah, oui, oui, je ſais bien; c'eſt la morale.

LA MERE.

Vous voyez que la fable, du moins

telle qu'elle a été conçue dans ſon origine, eſt de la plus extrême ſimplicité; qu'elle eſt conciſe, énergique, ſévere juſques dans ſes ornemens; qu'elle renferme ordinairement un grand ſens.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai cela. Elle vous revient dans la penſée quand on y ſonge le moins, ou qu'on s'en croit à cent lieues.

LA MERE.

Ainſi, toute fauſſe qu'elle eſt, elle a preſque la démarche ſimple & noble de la raiſon & de la vérité.

EMILIE.

C'eſt qu'elle eſt à leurs gages; n'eſt-il pas vrai?

LA MERE.

Vous avez raiſon; & les bons domeſtiques prenent toujours plus ou moins les mœurs de leurs maîtres.

EMILIE.

Et la féerie, maman!

LA MERE.

Vous rapelez-vous cet auteur que Madame de Saligny nous amena l'autre jour à la campagne, en paſſant devant notre porte?

EMILIE.

Oui, maman. C'était un auteur?

LA MERE.

Pas tout-à-fait de profeſſion, mais d'inclination.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un auteur?

LA MERE.

C'eſt un homme qui prend le public pour confident de ſes penſées.

EMILIE.

Et quel profit y a-t-il à cela?

LA MERE.

Si les penſées ſont vraies, belles, grandes, profondes, neuves, le profit eſt grand; c'eſt l'eſtime publique, c'eſt

une haute considération, c'est l'immortalité même.

EMILIE.

Ah, c'est vrai; il y a long temps que Monsieur Rollin est mort, & il m'occupe encore tous les jours. Mais si les pensées sont mauvaises?

LA MERE.

On les oublie, & l'auteur aussi.

EMILIE.

Et y a-t-il beaucoup de mauvais auteurs?

LA MERE.

En tout genre le médiocre & le mauvais sont plus communs que le bon.

EMILIE.

Voilà sans doute pourquoi le bon est si précieux?

LA MERE.

Tout juste. Or, pour revenir à notre auteur, il m'a dit dans la conversation, qu'il aimait les contes de

Fées à la folie, qu'il en avait beaucoup fait; qu'il exigeait de ma complaisance d'en lire un seul, & de lui en dire mon sentiment, avant qu'ils soient imprimés.

EMILIE.

Il veut vous prendre, maman, pour confidente avant le public.

LA MERE.

Il n'a pas bien choisi; mais s'il s'en souvient & qu'il m'en apporte un, nous le lirons ensemble, & vous jugerez de ce genre de composition d'après vous-même. J'ai peut-être tort avec mes goûts exclusifs; il n'est pas juste que vous vous y soumettiez sans examen & sur parole.

EMILIE.

C'est-à-dire, maman, que vous me prenez pour juge entre vous & Mesdames les Fées?

LA MERE.

Et pour ne pas surprendre votre

religion, je leur donnerai ce monſieur pour avocat : car ſi je les faiſais juger d'après les contes que votre bonne vous en a faits quand vous étiez petite, ces dames m'accuſeraient peut-être de les avoir fait condamner ſur de trop faibles pieces de leur ſac.

EMILIE.

Eh bien, maman, vous m'avez dit que nous paſſerions encore une journée à la campagne, ſi le temps reſtait beau; ce ſera, ſi vous voulez, une occaſion toute trouvée pour juger ce procès.

LA MERE.

Vous avez raiſon; mais je crains que cette journée n'accélere pas l'éclairciſſement de votre teint.

EMILIE.

Allons, maman. Eſt-ce que vous me croyez capable de m'occuper de ces ſotiſes ?

LA MERE.

Je crois que nous pouvons nous occuper de dîner, à moins que votre promenade, au lieu de vous donner de l'appétit, ne vous l'ait ôté.

EMILIE.

C'étaient peut-être deux Fées & un Génie que j'ai rencontrés ce matin. En tout cas, que dieu les béniſſe! Vous êtes la Fée Lumineuſe, & vous m'avez déſenſorcelée.

QUATORZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, maman, voilà la bariere paſſée. Le temps eſt ſuperbe. Nous avons près de deux heures à rouler en caroſſe; c'eſt le vrai moment de lire ce conte de Fées que vous avez mis dans votre ſac à ouvrage.

LA MERE.

Allons, puiſque le chemin de notre maiſon nous eſt parfaitement connu, je le veux bien. A deux conditions pourtant : la premiere, c'eſt que vous le lirez de ſuite ſans interruption.

EMILIE.

Un conte de Fées eſt donc une choſe

aussi importante que la lettre d'un régisseur ?

LA MERE.

Ce n'est pas pour cela précisément. Mais si nous nous permettons une fois les excursions, les réflexions, les interruptions, nous ne nous en tirerons jamais, & ces dames nous feront voir plus de pays que nous ne voudrons.

EMILIE.

Et vous n'aimez pas à passer avec elles plus de temps qu'il ne faut ; je fais cela.

LA MERE.

Seulement, comme le conte me paraît long, je vous permets de lire tantôt haut, tantôt bas, comme il vous conviendra ; car il ne faut pas non plus que ces dames vous fatiguent la poitrine.

EMILIE.

Et l'autre condition, maman ?

LA MERE.

C'eſt que, dès que nous ſerons arrivées chez nous, il ne ſera plus queſtion de Fées. Je vous avoue ingénument que je me ſuis propoſé de paſſer une journée à la campagne avec ma petite Emilie ; je m'en ſuis fait une fête. Le temps nous favoriſe ; & il me paraîtrait bien dur d'avoir des Fées ſur les bras tout le long de la journée, & qu'elles vinſſent troubler notre ſolitude. Je ne ſais ſi cela ferait votre compte, mais cela ne ferait pas le mien.

EMILIE.

Pas davantage le mien, ma chere maman. Il fait aujourd'hui un temps à ſe promener toute la journée.

LA MERE.

C'eſt pour cela que cette ſaiſon ſerait la plus belle de l'année, s'il n'y avait pas tous les jours à perdre.

EMILIE.

Comment à perdre ?

LA MERE.

Le ſoleil perd ſa force, la végétation s'arrête, les plantes expirent, les arbres ſe dépouillent, la nuit remplace le jour. Ce progrès de la nature vers le repos, cette dégradation ſenſible & journaliere préſente l'image de la mort, & vous rend mélancolique.

EMILIE.

Pas moi, maman ; du moins je ne m'en aperçois pas.

LA MERE.

Je voulais dire : Et me rend mélancolique.

EMILIE.

Mais, maman, un peu de patience ! Au printemps les feuilles reparaiſſent, les fleurs & les fruits reviennent, & plus d'image de la mort.

LA MERE.

Voilà pourquoi le printemps fait le charme de la nature. Il eſt cependant bien moins beau que l'automne; le temps s'y reſſent ſouvent encore des frimats de l'hiver, il eſt moins aſſuré; c'eſt la ſaiſon qui donne le moins, mais en revanche elle promet tout.

EMILIE.

Et l'eſpérance eſt une belle choſe, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Ne trouvez-vous pas que les enfans reſſemblent beaucoup au printemps, excepté peut-être qu'il tient plus ſouvent qu'eux ce qu'il promet?

EMILIE.

Allons, voilà encore les pauvres enfans avec leur paquet.

LA MERE.

Vous plaignez-vous, quand je les compare à ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la nature?

EMILIE.

Je ſais bien, maman, comme vous les aimez... Mais à propos, ſuis-je mélancolique, moi?

LA MERE.

C'eſt à vous à me l'apprendre. Je vous vois rire & ſauter toute la journée; je n'en ſais pas davantage.

EMILIE.

Je vais lire ce conte. Il m'apprendra peut-être ce que je ſuis... Ah! C'eſt *l'Iſle heureuſe*. Voilà un titre qui promet.

LA MERE.

Ou *les Vœux en l'air*.

EMILIE.

Ah! ah!

(*Elle lit.*)

L'ISLE HEUREUSE,

OU

LES VŒUX EN L'AIR.

La Princeſſe Régentine, Souveraine

de l'Iſle heureuſe, était reſtée veuve au bout de vingt-deux jours de mariage. Son époux, que l'hiſtoire ne repréſente pas comme un génie bien merveilleux, fit la ſotiſe de ſe tuer à la chaſſe aux lievres avec ſon propre fuſil, en ſautant un foſſé avec beaucoup d'agilité & de grâce. La Princeſſe apprenant cette nouvele funeſte au moment où elle y penſait le moins, fit vœu de ne jamais ſe remarier. Elle ſe trouva enceinte & eſpéra que la naiſſance d'un fils juſtifierait ce vœu; mais elle accoucha de deux filles jumelles, & ne crut pas pour cela devoir changer de réſolution.

L'aînée de ces filles, belle comme le jour, s'appellait Céleſte. Une peau blanche & brillante comme la neige, un teint éblouiſſant, de grands yeux bleus, la plus ſuperbe chevelure, un air noble & majeſtueux en avaient fait un objet raviſſant. Elle attirait tous les regards, & cependant on ne pou-

vait la fixer cinq minutes ſans danger.

Tout ce qu'il y avait à la cour de gens à la mode, jaloux de conſerver la réputation d'intrépidité, en afrontant ce péril, en avait contracté un clignotement que les connaiſſeurs trouvaient à la vérité un peu maniéré, mais qui donnait aux viſages les plus communs beaucoup de jeu & de phyſionomie. Pluſieurs Seigneurs en étaient même reſtés éblouis au point qu'ils ne voyaient plus que dans le crépuſcule. C'eſt de cet accident que date la diſtinction des chats-luants dans les armes de ces maiſons. Cependant comme il était du bon ton de lorgner la jeune Princeſſe, & qu'au fond il n'était pas trop poſſible de s'en empêcher, la néceſſité, cette mere de l'induſtrie, avait établi l'étiquete de ne plus paraître à la cour qu'avec une paire de lunetes vertes ſur le nez.

Cet uſage avait d'abord été riſqué

avec une ſorte de timidité par les créateurs les plus hardis de modes nouveles ; mais il fut bientôt couroné du ſuccès le plus complet, & devint auſſi commun que celui d'emprunter aux harnois de ſes chevaux les boucles de ſes ſouliers. Un nez ſans lunetes vertes aurait paſſé à la cour pour un nez du ſeizieme ſiecle ; c'eût été même une ſorte d'indécence que de s'y préſenter nez nud.

Les dames à la vérité s'étaient diſpenſées de cet ornement, & avaient trouvé plus expédient de détourner les yeux, lorſque leur devoir les raſſemblait autour de la Princeſſe ; mais toutes ces têtes détournées n'étaient guere un hommage moins éclatant rendu à la beauté ſans pareille, que toutes les lunetes vertes dirigées vers ſes charmes ; il en réſultait, les jours de cour, des évolutions qui ne manquaient ni de rapidité ni de variété,

quand la Princeſſe était d'humeur de changer ſouvent de place.

Les artiſtes de la nation déployerent en cette occurrence, ſuivant leur coutume, ce vaſte génie créateur qui les diſtingue ſi avantageuſement. Les formes les plus agréables, les plus légeres, les plus variées, ſe ſuccéderent avec une promptitude inouie. Des lunetes rondes on en vint aux ovales, aux quarrées, aux cylindriques; on en fit en téleſcope, dont le tube avait plus de ſix lignes de longueur; & les perſones qui voulaient marquer par leur atachement, n'en portaient pas d'autres. Rarement il ſe paſſait une ſemaine ſans quelque invention nouvele, & rarement cette invention laiſſait les bornes de l'eſprit humain à la même place. La ſagacité profonde avec laquelle on était parvenu à adapter toutes eſpeces de lunetes à toutes eſpeces de nez, fut un

ſujet d'admiration légitime pour toutes les académies étrangeres. Mais le dernier éfort du génie & le plus étonant fut l'invention des lunetes élaſtiques, dont la méchanique était ſi délicate & ſi ſuſceptible, qu'elles devenaient mobiles au moindre mouvement que faiſait la Princeſſe. On les avait appellées lunetes ſenſibles : car la ſenſibilité était la maladie à la mode dans l'île heureuſe, & il ſerait difficile de ſe faire une idée de tous les ravages qu'elle fit dans ce ſiecle qu'on pouvait appeller le ſiecle des belles ames. Mais ces détails apartienent moins à l'hiſtoire qu'à l'Encyclopédie des arts qu'il faut conſulter à l'article *Lunete*.

Céleſte ſe voyant, preſque au ſortir du berceau, la cauſe d'une révolution ſi ſurprenante, ne put s'empêcher de concevoir une haute idée, ſinon de ſon mérite, du moins de ſon étoile; & les plus habiles obſervateurs n'ont pas

encore décidé, laquelle de ces deux opinions eſt la plus propre à vous égarer dans le cours de la vie. La Princeſſe n'eut point de peine à ſe ranger parmi les phénomenes de ſon ſiecle; elle ſoupçona même que l'île gouvernée par ſa mere n'avait reçu le ſurnom d'heureuſe, que parce qu'elle devait lui donner le jour. Par la même force de raiſonement, elle s'était perſuadée qu'on ne ſavait vivre que dans ſa patrie, & que par-tout ailleurs on ne faiſait que végéter. Elle fit en conſéquence vœu de ſe fixer irrévocablement dans les lieux qui l'avaient vu naître.

Cette île qui n'était ſéparée du continent que par un canal fort étroit, mais aſſez profond pour s'y noyer au beſoin avec armes & bagages, offrait de toutes parts, au moins aux yeux ſuperficiels, l'image du bonheur. On n'y ſongeait du matin au ſoir qu'à ſe

divertir. Le passé ne laissait guere de trace, l'avenir n'occupait persone, le présent était tout; & si la continuité des plaisirs n'en produisait pas la satiété, on eût ignoré dans cette contrée heureuse jusqu'à la possibilité de bâiller & de s'ennuyer. Mais la loi éternele & immuable ayant placé l'excès de satiété à côté de l'excès de jouissance, l'île heureuse, à mesure que l'art de jouir s'était rafiné, se trouva peuplée de gens blasés, portés à l'exagération par le défaut de sentiment; plutôt avides d'événements que véritablement émus ou pénétrés à l'aspect des beautés de la nature & de l'art; occupés sans ceſſe & sans succès à tromper leur ennui; ayant perdu le secret de jouir, à force de courir après le plaisir & les jouissances.

Si c'était un malheur pour Céleste d'être née dans le moment de la plus forte contagion de cette maladie, c'en

était un plus grand, d'être devenue l'objet de l'admiration publique d'un peuple si ennuyé & si frivole. Quoique née avec infiniment d'esprit, il ne lui fut pas possible de se garantir des ravages qu'une excessive & continuele dose d'encens produit dans les têtes les mieux organisées. Un des moindres inconvéniens était que, sans aucun éfort pour plaire, n'ayant qu'à laisser tomber un regard pour s'assurer d'une conquête, tous ses vœux étant aussitôt satisfaits que formés, elle en contracta une paresse & une indolence parfaites; & c'est ainsi que ses admirateurs les plus empressés travaillaient sans relâche, à la rendre tous les jours moins digne d'admiration.

Sa sœur se nommait Reinete, parce qu'elle avait le visage à-peu-près rond comme une pomme. Elle n'était ni petite ni grande, ni brune ni blonde, ni belle ni laide; dans le fait personne

ne ſavait ni ne ſe ſouciait de ſavoir ce qu'elle était. Quelques philoſophes ſeulement, retirés les jours de cour dans un coin de la galerie, ne parlant jamais, pas même entre eux, voyant tout ſans rien regarder, étaient ſoupçonés, on ne ſait ſur quel fondement, de lui trouver les yeux noirs & beaucoup de phyſionomie; on les accuſait même de penſer ſecrétement, qu'elle pourait mieux valoir avec le temps que ſa ſœur. Mais dans l'effervescence des lunetes vertes il eût été dangereux de laiſſer tranſpirer une opinion auſſi hardie & auſſi contraire à l'opinion reçue.

Aucun de ces novateurs cachés ne conteſta à Céleſte la ſupériorité d'eſprit; ils remarquerent ſimplement que celui de Reinete était naturélement actif & réfléchi. Réduite à trouver ſes reſſources en elle-même & dans le commerce avec les morts, elle était sûre de

n'être jamais distraite de ses lectures & de ses réflexions, & il ne restait à son activité qu'à se replier sur elle-même ; mais cette nécessité & l'espece d'abandon où elle vivait au milieu de la cour de sa mere, loin de lui porter préjudice, tournerent à son avantage. Si quelqu'un par une sorte d'égarement ou d'oubli des bienséances reçues, s'avisait de causer avec elle, il restait tout surpris de trouver à qui parler : heureusement cette découverte ne tirait à nulle conséquence au milieu d'une cour si ouvertement déclarée contre la réflexion & la pensée.

Ce qui devait rendre Reinete encore plus intéressante, c'est qu'elle était de toutes les personnes de la cour la plus éloignée de se croire quelque mérite. Son aveuglement sur ce point était si complet, son admiration pour Céleste si sincere, que la regardant en toutes choses comme un modele

acompli, elle penſa perdre par une imitation déplacée la ſimplicité & le naturel précieux de ſon propre caractere. Sa déférence pour une ſœur qui, au bout du compte, n'avait qu'une priorité de quelques minutes ſur elle, fut entiere. Dès qu'elle eut connaiſſance de ſon vœu, par exemple, elle ſe crut engagée à en former un contraire, celui d'accepter ſans murmure le premier établiſſement que la politique de ſa mere jugerait devoir lui convenir hors du pays.

Régentine, avec un air fort impoſant, avait toutes les qualités eſſentieles qu'on peut déſirer dans une grande Princeſſe ; & cependant il y avait dans ſa conduite journaliere un certain découſu qu'on n'apercevait à la vérité qu'en la voyant de près, & qui n'était pas ſenſible dans ſa conduite publique. La légéreté qui en était la cauſe tenait plutôt à l'athmoſphere dont elle

était entourée, qu'elle ne s'acordait avec ſon caractere ferme, conſtant & decidé. L'application qu'elle donnait aux afaires n'avait pas nui aux agrémens de ſon eſprit, ni au goût qu'elle avait pour les arts, ni à ce tact délicat & sûr qu'elle montrait dans les plus petites choſes & qui paraît incompatible avec une tête légere. On n'en était que plus ſurpris de lui trouver un certain déſouci pour le courant, & je ne ſais quelle répugnance à s'en mêler.

Ainſi les devoirs du gouvernement ne lui avaient pas fait négliger l'éducation de ſes filles, mais, comme en toute autre choſe, elle ne s'était occupée que du plan général; & après en avoir ordoné les maſſes, elle regardait les détails comme étrangers à ſa ſurveillance, & s'en repoſait avec une pleine ſécurité ſur les perſones auxquelles elle en avait abandoné la

direction. Il en était réſulté une éducation très-médiocre. Céleſte ne fut préſervée d'aucun des écueils, auxquels ſes avantages extérieurs l'expoſaient journélement ; & Reinete ne dut les ſiens qu'à l'eſpece d'oubli où elle vivait, au milieu de la cour, ſous les yeux & comme à l'inſu de ſa mere. Des voyageurs éplucheurs s'étonaient comment une Princeſſe ſi acomplie & ſi juſtement célebre pouvait négliger une choſe ſi eſſentiele.

On ignore ſi c'eſt par un effet de cette légéreté ou par ſyſtême que Régentine s'était diſpenſée d'une cérémonie importante au moment de la naiſſance des Princeſſes. Trois vieilles radoteuſes qui prenaient le titre & le rang de Feés, & qui de temps immémorial ſe mêlaient à tort & à travers de ce qui ne les regardait pas, avaient acquis comme un droit de tracaſſer & de tripoter dans toutes les familles.

L'uſage, entre autres, voulait qu'on les invitât à toutes les naiſſances tant ſoit peu conſidérables. On leur donnait des fêtes, on les flagornait, on mettait les nouveau-nés ſous leur protection. Elles de leur côté faiſaient les importantes, ſe chuchotaient des pauvretés à l'oreille, faiſaient les cartes, diſaient aux enfans la bonne aventure avec des cérémonies qui ne finiſſaient point, & prétendaient par toutes ces ſimagrées détourner l'influence maligne de quelque mauvais génie ou même des aſtres. Au fond, l'étoile des enfans dépendait beaucoup des préſens dont on comblait ces dames, de la bonne chere qu'on leur faiſait; & pour d'auſſi grands perſonages, il faut convenir qu'elles n'étaient ni aſſez déſintéreſſées ni aſſez indifférentes à ces petits agrémens.

Quoi qu'il en ſoit, Régentine, ou trop aimable, ou trop légere pour

s'occuper de ces ſorcieres, les avait oubliées net ; & ſon premier Médecin, le ſeul qui, en vertu de ſa charge, pouvait riſquer de lui en parler au moment de ſa délivrance, était un eſprit fort qui ne croyait pas aux Fées : il fut charmé de manquer en cette occaſion au devoir de ſa place.

Cet oubli donna une humeur diabolique aux trois vieilles. Elles avaient fait des frais de toilete conſidérables, pour paraître à une cour ſi brillante avec un éclat digne de leur rang & de la haute conſidération dont elles jouiſſaient. Quand elles virent ces frais perdus, elles firent un train qu'on a depuis cette époque appellé un vacarme de l'autre monde. Ce n'eſt pas à elles qu'on doit s'en prendre, ſi l'île heureuſe ne fut pas immédiatement ſubmergée ; tout ce qu'elles purent ſuſciter d'orages, de grêles, d'ouragans, quand la ſaiſon s'y prêtait, ne

gardées dans le temps comme un chef-d'œuvre de fineſſe & de profondeur. Deux miniſtres d'état eurent le caractere repréſentatif, pour ſe rendre près la Fée Prévoyante & ſa ſœur cadete, la Fée Prudente, qui réſidaient dans le même palais en l'air. C'étaient deux dames bien fâmées, & au tatillonage près, d'un fort bon commerce. La troiſieme avait une réputation un peu équivoque. L'uſage était de la choiſir par politique, afin de l'empêcher, par les égards qu'on lui témoignait, de jouer de mauvais tours aux enfans, qu'on lui faiſait, pour ainſi dire, adopter ſans la conſulter. Elle s'appellait la Fée Capricieuſe. Un officier aux gardes fut choiſi pour s'acquiter auprès d'elle de la commiſſion de Régentine.

Cette commiſſion était délicate; elle exigeait une grande habitude dans les afaires, pour maſquer l'oubli qui

qui avait été commis, & pour écarter tout ce qui pouvait rapeler à ces dames leur vœu précipité. Il s'agiſſait de leurs perſuader que Régentine, par un excès de diſcrétion, n'avait voulu les incommoder & les détourner de leurs fonctions importantes qu'à la derniere extrêmité, & qu'au moment où leur protection & leurs lumieres devenaient d'une néceſſité abſolue à ſes filles : bien différente en cela de ces meres inquietes & aveugles qui oſaient les interrompre à tout inſtant pour oui & pour non, & qui dérangeraient les deſtins de l'univers pour l'amour d'une morveuſe.

On s'en raporta ſur une infinité de détails à la dextérité des ambaſſadeurs & à leur tact de ſaiſir l'à-propos : on ſe contenta de leur faire ſentir que ce qui toucherait les Fées Prévoyante & Prudente, ne ferait qu'une médiocre impreſſion ſur la Fée

Capricieuſe, qui vivait la plupart du temps, ſeule & délaiſſée, dans un palais écarté, dont toutes les pieces étaient en boudoirs. Ce fut l'architecte de ce palais ſingulier, qui s'immortaliſa le premier par l'invention des boudoirs, pour complaire à ſon auguſte maîtreſſe; & il eſt avéré que leur deſtination originaire était, qu'on pût s'y ennuyer tout à ſon aiſe.

Les deux Fées, qui ſans tant de boudoirs ne laiſſaient pas que de s'ennuyer auſſi dans leur palais, & d'avoir bien des momens vuides au milieu des grandes afaires qui les abſorbaient, eurent une joie bien vive de l'arivée des ambaſſadeurs de l'île heureuſe. Elles les reçurent, à la vérité, avec une dignité un peu froide & avec un reſſentiment d'autant moins invincible que leurs Excellences eurent l'adreſſe de gliſſer dans la négociation, dès la premiere audience,

que Régentine n'avait différé la cérémonie que pour la rendre plus éclatante, & qu'il ne lui avait pas fallu moins de temps pour s'y préparer. Cette insinuation fit une impression profonde, parce qu'elle promettait des fêtes admirables. Il ne s'agissait plus que de passer l'éponge sur les frais perdus d'une toilete inutile. On la recommença de grand cœur, mais avec la lenteur convenable, pour sauver les apparences, & dérober au coup d'œil des ambassadeurs, observateurs déliés de leur métier, un empressement qui n'était que trop véritable.

La toilete achevée, une femme de chambre eut l'imprudence de rapeler à ces dames leur vœu. Heureusement il était trop tard de faire des réflexions. Prudente lui lança pour toute réponse un regard furieux, lui ordona de se démettre de sa charge, fit enharnacher son beau serpent tricolor, monta des-

ſus à califourchon, & prit en croupe Prévoyante, qui, munie de ſa lunete à longue-vue, avait beſoin des épaules de ſa ſœur, pour l'ajuſter de façon à ne laiſſer rien échaper de l'avenir pendant la route. Rendues en trois clins-d'œil à l'île heureuſe, qui n'était qu'à dix-neuf cens vingt-trois ſtades de leur réſidence, elles firent tout de ſuite leur entrée ſolemnele *in fiocchi* par deſſus les toits, au milieu des acclamations d'un peuple immenſe de la capitale, qui chantait à grand orcheſtre le chœur de Piccini:

Allons, allons; accourez tous:
Ces dames vont deſcendre.

L'ambaſſadeur officier n'eut pas ſi beau jeu auprès de Capricieuſe. Elle avait à la vérité fait vœu de ſe rendre à l'île heureuſe; mais c'était préciſément une raiſon pour n'en rien faire. Et puis, elle voulait y tomber comme une bombe, ſans être priée; avoir l'air

de n'y venir qu'en paſſant, & ſurtout y étaler un dédain des plus magnifiques. Ce n'était pas non plus ſon compte de s'y trouver en ſociété avec les deux bégueules ſes voiſines; c'eſt ainſi qu'elle avait coutume d'appeller des cotiſines qu'elle ne pouvait ſoufrir. Ainſi l'arivée de cet ambaſſadeur la contraria horriblement & de toute maniere.

Sans perdre une minute, elle fixa la premiere audience pour le lendemain à cinq heures préciſes du matin. Si l'ambaſſadeur dut être flaté de cet empreſſement extraordinaire, il aurait déſiré d'avoir au moins un jour, pour ſe refaire des fatigues d'un voyage très-pénible, & ſe préparer convenablement à une cérémonie ſi auguſte; mais tout fut preſſé de façon que cette entrée devint célebre dans l'hiſtoire, ſous le nom de *la Marche des déterrés*, parce que tout le cortege en avait l'air & le

jeu, & l'étalage de la magnificence rendit l'enſemble encore plus ridicule.

Deſcendu au pied du grand eſcalier du palais, l'ambaſſadeur fut conduit dans le boudoir des nains de la cour, où il eut tout le temps de reprendre ſes eſprits & de reſſaſſer tout le plan de ſa négociation : car la Fée le fit atendre cinq morteles heures. Le Grand-Maître des cérémonies, malgré ſes longs ſervices & ſa grande expérience, n'avait jamais rien vu de pareil ; il fumait & n'oſait lever les yeux ſur ſon Excellence. L'ambaſſadeur, ne voulant pas avilir ſon caractere par l'impatience d'un ſoldat, ſe promenait d'un air fort dégagé en long & en large, dans une piece qui n'avait pas ſix pieds ſur quatre, & ſe mit à ſiffler tous les airs d'opéra-comique qu'il ſavait ; mais il fallut en recommencer pluſieurs, ce qui le

mortifia beaucoup. Enfin il fut introduit dans le boudoir d'audience & reçu avec une affabilité, une grâce, une bonté extraordinaires. La Fée lui fit tant de complimens ſpirituels pour lui & pour celle qu'il avait l'honeur de repréſenter, l'accâbla de tant de queſtions ingénieuſes, intéreſſantes & polies, que ſon Excellence déconcertée, anéantie, ne trouva jamais moyen de balbutier un mot de ſa harangue ni de l'objet de ſa miſſion.

Un mois entier ſe paſſa ſans que l'ambaſſadeur, négociant jour & nuit, pût entamer ſon afaire, encore moins l'avancer. Capricieuſe voulait gâgner du temps, pour pouvoir régler ſa conduite ſur celle de ſes couſines, c'eſt-à-dire, faire préciſément le contraire. Elle fut outrée de dépit, lorſqu'elle les ſut parties & arrivées. Son déchaînement ſur le mépris & l'oubli du vœu fut extrême. Dans ſa fureur elle

préféra la reſſource de parcourir tous les trois cens ſoixante-cinq boudoirs de ſon palais, d'enrager & de faire enrager ſes femmes, à l'horreur de partager les hommages de l'île heureuſe avec les deux bégueules.

Le plus preſſé était de ſe défaire de l'ambaſſadeur. Elle tomba tout exprès malade, pour le renvoyer poliment. On l'introduiſit dans le boudoir à coucher ſur la pointe des pieds. On le prévint que la Fée avait en ce moment le genre nerveux dans un état épouvantable, & qu'elle exigeait de ſa complaiſance de réciter ſa harangue à voix baſſe, ſans toutefois en rien retrancher, parce que tout ce qui tenait au droit des gens était ſacré pour elle. Une de ſes dames enveloppée de coëfes s'était miſe au lit par ſon ordre, avec la reſpiration infiniment courte & gênée; les rideaux étaient reſtés fermés; la Fée voyait tout d'un boudoir voiſin, &

ce fut le ſeul moment de bonheur pur qu'elle eut depuis la naiſſance des Princeſſes.

L'ambaſſadeur ne harangua qu'environ une demi-heure, mais ſi bas qu'il avait déjà fini depuis une autre demi-heure, ſans que perſone s'en fût aperçu. Alors la prétendue Fée entrouvrit les rideaux, lui tendit un gant, couleur de piſtache, à baiſer; le chancelier dit le reſte, mais comme de raiſon, encore plus bas que l'ambaſſadeur, qui fut reconduit avec les cérémonies uſitées, après avoir reçu le préſent ordinaire en cure-dents.

Régentine n'eut guere le loiſir de s'occuper du merveilleux ſuccès de cette ambaſſade; elle avait d'autres embaras. Les deux vieilles s'étaient rendues plutôt à ſes inſtances qu'elle n'avait compté, & rien n'était prêt pour les fêtes. D'ailleurs on ne pouvait pas bannir dans les premiers momens l'étiquete & le cérémonial avec de ſi

grands perſonages, & c'était ce que la Souveraine de l'île heureuſe déteſtait le plus cordialement. Une autre circonſtance ajoutait à ſon déplaiſir : quand on faiſait venir ces dames pour des enfans nouveau-nés, elles finiſſaient l'afaire de leur étoile en un clin-d'oeil dans la chambre de l'acouchée dont il fallait ménager la ſanté ; mais ici les Fées prétendirent que l'oracle touchant deux Princeſſes ſi illuſtres & prêtes à ſe marier, devait être prononcé en public avec le plus grand appareil. Elles ſe promettaient bien, dans une occaſion ſi éclatante, de ſe ſurpaſſer elles-mêmes, & il n'y eut jamais poſſibilité de les faire démordre de cette idée.

Régentine, de ſon côté, n'aimait pas à donner ſes fêtes incognito ; elle était charmée de voir les oiſifs accourir de toutes les parties du monde, pour admirer ſon goût & ſa magnifi-

cence. La raison d'état ne permettait pas toutefois d'admettre des étrangers à la cérémonie de l'oracle, parce que la corde des secrets de famille passés, présens ou à venir, était trop délicate à toucher en leur présence, & qu'on ne pouvait répondre de la langue des vieilles, quand leur tête était exaltée. Leur manie, à laquelle il fallut souscrire, contraria de toute façon Régentine. On fit les billets d'invitation aux princes voisins, amis & alliés, pour les fêtes qui devaient suivre l'oracle & durer neuf jours. Cette tournure, ouvrage du génie de l'intendant des menus plaisirs, conciliait tout & fut universellement admirée; il avait été d'ailleurs inséré dans les gazettes & gazetins, que tout étranger ayant le droit de porter lunettes vertes, serait reçu à la cour, à la même époque, sans faire d'autres preuves.

Les grimoires de ces dames ayant

été ſuffiſament conſultés, le jour de l'oracle fut fixé & annoncé à ſon de trompe dans toutes les places & tous les carrefours de la ville. Le peuple s'aſſembla dès ſix heures du matin ſur la grande place devant le palais. A neuf heures les deux Fées parurent en grandes robes de cérémonie avec leurs baguetes de ſucre candi, ſur le grand balcon, ſur lequel on avait pratiqué en dehors une eſtrade ſpacieuſe, couverte d'un plafond de gaze, & ornée avec toute la richeſſe & l'élégance poſſibles. Elles prirent ſéance avec beaucoup de majeſté ſur deux trépieds fort élévés & artiſtement ſculptés en figures cabaliſtiques; ayant du reſte les pieds pendans, ſuivant le coſtume, parce qu'il ne fallait tenir à la terre que par le trépied, & qu'il n'était permis à aucun tabouret ou marche-pied profane d'approcher du ſiege ſacré de l'inſpiration. Le trône de Régentine

se trouva placé du côté droit, à une distance convenable, afin de ne pas gêner les gesticulations de ces dames. Les deux jeunes Princesses étaient assises sur des plians devant leur mere, dans l'attitude de victimes qui attendaient leur arrêt. Tous les grands officiers de l'état entouraient leur Souveraine. Le serpent tricolor planait dans les airs au milieu de la place, & mêlait des sifflemens pleins d'augures aux fanfares de la maison militaire de Régentine, qui paradait en face du grand balcon, derrière la piece d'eau, dont le jet plus fort & plus haut que ceux de Saint-Cloud & de Herrnhausen combinés, servait de repoſoir rafraîchissant au serpent tricolor pendant la cérémonie.

Dès que tout le monde eut pris place, un silence universel succéda au bruit des fanfares & des acclamations du peuple. Alors les deux Fées, après

s'être mouchées trois fois, & fait réciproquement beaucoup de mines, qui annonçaient les approches de l'inſpiration, rendirent l'oracle le plus pompeux, le plus diffus, le plus obſcur, le plus entortillé, le plus inſignifiant, le plus long, dont l'hiſtoire ait conſervé la mémoire. Il dura, ſans diſcontinuer, près de ſix heures d'horloge, avec des agitations, des cris, une geſticulation & une véhémence au deſſus de tout ce qu'on peut imaginer. Les deux ſœurs ſe relayaient tour-à-tour, preſſées à toute outrance par un flux de paroles, qui rompit toutes les digues de la patience humaine. A meſure que l'afaibliſſement de la voix annonçait l'épuiſement total de l'une, des cris perçans de l'autre relevaient le mot expirant de ſa ſœur, juſqu'à ce que celle-ci, étouffée ſous l'abondance des matieres, pût profiter à ſon tour de l'épuiſement ſurvenu à

ſa coadjutrice, & s'emparer avec de nouveles forces de l'étoile des Princeſſes. Pendant les derniers cinq quarts-d'heures, l'inſpiration étant montée progreſſivement à ſon comble, les deux ſœurs ſe mirent à parler en même temps, avec une telle volubilité, un glapiſſement ſi extraordinaire & ſi ſoutenu, des contorſions & des geſticulations ſi violentes, que leurs baguetes furent réduites en canelle : une extinction de voix totale, un anéantiſſement de forces abſolu terminerent l'oracle, au grand regret des Fées, qui craignirent n'avoir pas aſſez fait pour de ſi grandes Princeſſes, dans une occaſion ſi éclatante.

Ce jour fut conſigné comme un des plus calamiteux dans les annales de l'île heureuſe. Les accidens qu'il occaſiona furent innombrables. Régentine elle-même, malgré la force de ſon caractere & de ſon tempérament, per-

dit connaiſſance deux ou trois fois, & il fallut la faire revenir avec des eaux ſpiritueuſes. Quoique les Princeſſes euſſent bien déjeûné, on leur apporta à goûter à tout moment, pour les ſoutenir, & toute la cour profita de l'occaſion pour ſe reconforter au delà de ſes beſoins. Le peuple entaſſé & ſerré ſur la place, conſomma en moins de deux heures tout ce qu'on lui avait préparé de rafraîchiſſemens pour les neuf jours de fête qui devaient ſuivre. Ainſi, ſans compter ces frais énormes & imprévus, une cérémonie des plus auguſtes, commencée avec tant de décence & de gravité, dégénéra, par ſa longueur inattendue, en une ſcene de tumulte des plus ſcandaleuſes. Heureuſement les Fées, trop poſſédées, trop remplies de leur ſujet, ne voyant rien, n'entendant que les arrêts qu'elles proféraient avec tant d'éloquence &

de persévérance, ne purent se choquer de rien de ce qui se passait autour d'elles.

Ce qu'il y avait de plus pressé fut de leur faire changer de chemise & prendre une bavaroise. Tandis que toute la cour s'empressait autour d'elles, pour les complimenter sur leurs succès, le premier Médecin, plus outré qu'un autre, de la cérémonie assomante qu'il venait d'essuyer, s'avança, tâta le pouls des deux énergumenes; & pour s'en venger, quant à sa part, leur ordona de se mettre immédiatement au lit, sans prendre, pour le moment, d'autre nouriture.

Cet arrêt les consterna. Elles aimaient passionément la bonne chere, & celle qu'on faisait à la cour de Régentine était exquise; sans compter qu'elles avaient le plus urgent besoin de réparer leurs forces dans l'état de délabrement où l'oracle les avait rédui-

tes. Cependant, comment oſer déſobéir à une ordonance ſi préciſe ? Elles croyaient plus à la médecine, que le premier Médecin ne croyait aux oracles. Neuf jours de fêtes conſécutives, où il fallait veiller & briller, leur firent peur pour la fraîcheur de leur teint, à laquelle on atache un grand prix à un certain âge, & qui, lorſque la premiere jeuneſſe eſt paſſée, demande, comme on ſait, plus de ſoins qu'on ne s'imagine. Elles ſe réſignerent, non ſans beaucoup de chagrin, aux plus grands ſacrifices.

Lorſqu'on fut revenu du premier accâblement de cette cérémonie, perſone ne fut en état de ſe ſouvenir d'un ſeul mot du galimathias inintelligible qui lui avait ronflé autour des oreilles ; tout ce qu'on put ſe rapeler diſtinctement, fut cette phraſe triviale & populaire : *Que Céleſte ſerait à celui qui la prendrait ſans verd, tan-*

dis qu'on prendrait Reinete à travers le verd. Après tout, on fut ſi content de s'être tiré de l'éfroyable fatigue de cette journée ſans autre domage, & il répugnait en général ſi fort au public de l'île heureuſe de s'occuper long-temps du même objet, que chacun ſe fit à lui-même l'interprétation la plus favorable de ce qu'il avait entendu, afin de n'en plus entendre parler davantage. Par laps de temps, ce célebre oracle, auquel perſone n'avait compris le traître mot, devint ſi clair, qu'à tout ce qui arivait aux Princeſſes, tout le monde s'écriait : L'oracle l'avait bien prédit !

Dès le ſoir même de ce jour mémorable, l'affluence des étrangers fut ſi prodigieuſe, que le plus grand nombre ne put être logé que ſous des tentes, & qu'on eut tout lieu de craindre que le redoutable fléau de la famine ne changeât ces jours de fête,

consacrés à la joie, en jours de deuil & de déſeſpoir. Cet incident fut généralement regardé comme un tour de Capricieuſe; mais il s'agiſſait d'y porter un remede prompt & efficace. Les deux Fées protectrices conſentirent de pourvoir à l'aproviſionement, moyénant que tout fût payé argent comptant ou en bonnes lettres de change; mais elles penſerent ſe trouver hors d'état de tenir cet engagement. Avec leurs baguetes, les trois quarts de leur puiſſance étaient en canelle, & ce fut, à ce qu'on prétend, un ſecond moment de joie pure pour Capricieuſe, que de voir leur embaras, du plus élevé de ſes boudoirs. Le premier Médecin, au contraire, ſemait des ſarcaſmes ſur l'inconſidération avec laquelle ces vieilles foles avaient briſé leur outil le plus néceſſaire; & le peuple eut toute la peine du monde à conſerver

quelque reſpect pour des Fées ſans baguete.

Enfin le Grand-Maréchal propoſa de mettre tous les fourgons du pays à la queue du ſerpent tricolor, & de le dépêcher dans cet équipage à tous les marchés du continent à la fois. On calcula qu'en ſoixante-treize minutes onze ſecondes, il pouvait être de retour, ſuffiſament aprovisioné. Mais comment déterminer un ſeigneur de ce rang, à ſe charger d'une miſſion ſi ſubalterne? Les deux Fées elles-mêmes, acompagnées des deux Princeſſes en ſuppliantes, allerent en riſquer la propoſition. Il fallut vaincre bien des préjugés; mais que ne peut la beauté en larmes, que ne peuvent l'humanité & le patriotiſme ſur un grand cœur! Celui du ſeigneur ſerpent ſe laiſſa atendrir; il partit gaiment avec tous ſes fourgons à la queue comme un ſimple pourvoyeur; & à ſon re-

tour il reçut, à bien juſte titre, la courone civique, qu'on remarque encore dans ſes armes, pour avoir préſervé les citoyens. Son acaparement ſubit fut au reſte la véritable cauſe, mais peu connue, de la famine qui déſola vers ce temps tout le continent: tant il eſt difficile de faire un peu de bien d'un côté, ſans qu'il n'en arive un peu de mal de l'autre.

A peine ſe trouva-t-on hors de cet embaras, qu'un autre, à la vérité moins alarmant, ſe fit ſentir. On avait dépenſé des millions en équipages, en chevaux, en harnois, en livrées; c'était à qui ſe ruinerait le mieux & avec le plus de goût. Toute cette dépenſe fut à-peu-près perdue, parce que l'affluence du peuple ne permit pas un ſeul jour d'aller en caroſſe. Cependant les Fées qui aimaient ce genre de magnificence, avaient uſé du bout échapé de leurs baguetes, pour

reculer toutes les maiſons, & donner à toutes les grandes rues la largeur de Piccadilly de Londres; & Régentine elle-même, au plus fort de l'épidémie qui changea tant de beaux jardins en vilaines rues, n'avait jamais permis qu'on conſtruisît de ces gaînes étroites & ſerrées, où deux caroſſes ne peuvent s'éviter ſans ſe heurter, & où l'air libre ſe trouve intercepté dans ſa circulation, par un double rang de maiſons à quatre ou cinq étages: malgré cela, le paſſage des caroſſes devint impraticable, & tout le monde en fut pour ſes frais. Mais les Fées ayant d'ailleurs commandé le plus beau temps de la nature, l'on en ſentit moins le beſoin, & les ſeigneurs étrangers & nationaux ſe dédomagerent de cette cruele contradiction, en faiſant faire à leurs jockeys les plus ſuperbes courſes, à environ dix lieues de la réſidence, c'eſt-à-dire, à

l'endroit le plus proche poſſible pour faire courir ou pour pouvoir rouler en carroſſe, ſans cauſer des accidens à la foule. Les paris furent énormes ; mais la loi ne permettant de parier que des oranges de Malte, ces excès même tournerent en dernier reſſort à l'encouragement de la culture. Les dames aſſiſtaient très-exactement à ces courſes, y étalaient leurs grâces, & avaient encore l'agrément de la promenade à pied, en allant & en revenant. Les deux vieilles s'y rendaient ſur leur ſerpent, & n'en manquerent pas une.

Il ſerait auſſi téméraire qu'inutile d'entrer ici dans le détail des fêtes qui ſe ſuccéderent pendant neuf jours, avec autant de rapidité que de magnificence. Tout le monde connaît la ſuperbe deſcription dédiée aux deux Fées, que le poëte de la cour en publia, par ordre du Grand-Chambellan, au génie

génie créateur duquel il rend toute la juſtice qu'un protégé doit à ſon protecteur. Aucun hiſtorien ne s'eſt aviſé de luter contre un ouvrage ſi juſtement & ſi univerſélement admiré, ſoit pour la richeſſe du fond, ſoit pour l'élégance, la variété & l'agrément des formes. Il nous ſuffira de remarquer que tout ce qui reſte de ſouvenir de fêtes ſuperbes & brillantes, fut entiérement éfacé par les fêtes de l'île heureuſe. Cavalcades & tournois en champ clos, illuminations, bals parés, bals maſqués, *opera ſeria*, *opera buffa*, comédies, ſpectacles de toute eſpece ne laiſſerent pas un moment de vuide ni le temps de reſpirer. Les feux d'artifice ſurpaſſerent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre. On avait eu, par un artificier Ruſſe, le ſecret de ces admirables feux de la Chine, couleur d'orange, de blanc, d'argent mat; mais le feu verd ſur-

tout, en tempérant par ſes reflets l'éclat du teint de Céleſte, & faiſant une alluſion ſi naturele & ſi heureuſe aux lunetes vertes, eut un ſuccès incroyable.

Le peuple fut de toutes ces fêtes, & ſes amuſemens particuliers ne furent pas négligés. On avait fait venir la troupe du Petit Diable, le prodige de ſon ſiecle, ſecondé par le ſieur Placide & le ſieur Dupuis, deux autres prodiges. Tout ce qu'il y avait à la cour de plus diſtingué ſuivit avec fureur ce ſpectacle deſtiné au peuple; & le ſieur Petit Diable attira deux fois par jour toutes les lunetes vertes préférablement à Céleſte. Jeanot, le grand Jeanot, s'était auſſi préſenté pour donner à ces fêtes un luſtre immortel; mais, quoique tous les journaux ne fuſſent remplis que de ſes ſuccès merveilleux dans une capitale voiſine, quoiqu'il fût devenu en

peu de mois le perſonage le plus illuſtre de ſon ſiecle, & que toutes les réputations ſe fuſſent anéanties devant la ſiene, on eſt encore à comprendre par quel étrange caprice Régentine ne voulut jamais admettre ſon ſpectacle parmi les amuſemens ni de la bonne ni de la mauvaiſe compagnie. Les cabales, les intrigues innombrables qui ſe formerent à la cour en ſa faveur, ne produiſirent aucun effet. Régentine pouſſa la pédanterie au point de défendre, pour le maintien du bon goût, à ce que diſait ſon édit irrévocable, l'entrée des Jeanots en biſcuit de porcelaine & ſur tabatieres dans ſes états, au moment même où leſdits Jeanots avaient ménagé à leur patrie une nouvele branche de commerce d'une étendue prodigieuſe. On en murmura tout haut à la cour de l'île heureuſe, on reprocha à Régentine ſes préventions, ſon inſenſibilité

aux belles choſes. Le déchaînement fut grand, & l'on ne ſait juſqu'où il aurait pu être pouſſé, ſi le Lieutenant de Police ne ſe fût aviſé de faire chanter dans les rues pendant trois jours conſécutifs ;

Jean s'en alla, comme il était venu,

Durant tout le temps de ces amuſemens, il y eut dans toutes les places publiques, dans les carrefours, dans les jardins, dans tout emplacement quelconque, des tables dreſſées & perpétuélement ſervies avec autant de profuſion que de goût & de propreté. Les convives s'y relayerent neuf jours & neuf nuits de ſuite ſans interruption. Le détail des conſommations, conſervé dans les archives, eſt encore aujourd'hui un juſte ſujet d'étonement pour les calculateurs les plus habiles.

Quant aux jeux de haſard, on s'atendait à les voir pouſſés aux der-

niers excès de fureur ; c'eſt pourquoi Régentine ne jugea pas à propos de les défendre. Mais ſes meſures furent priſes avec tant de ſageſſe, que quoiqu'on trouvât des tables de jeu partout, on n'eut jamais un ſeul inſtant ni le temps ni le déſir de toucher aux cartes ; les banquiers bâillaient, ou dormaient, ou faiſaient, pour ſe déſennuyer, la grande patience devant leurs énormes tas d'or. L'hiſtorien remarque, avec raiſon, comme le plus grand miracle de ces fêtes merveilleuſes, que pendant tout le temps de leur durée il n'y eut pas une ſeule Régentine d'or de gâgnée ni de perdue.

On ſoufre de le dire, mais on ne peut ſuppoſer qu'un motif bien bas à l'hiſtorien-poête, qui par état devrait avoir l'élévation en partage, d'avoir paſſé ſous ſilence celui de tous les ſpectacles qui eut le plus de ſuccès, & qui, au jugement de

tous les eſprits cultivés, avait atteint cette perfection ſi difficile, de réunir le plus grand agrément à la plus grande utilité. De jeunes perſones, choiſies parmi les demoiſelles d'honeur, également diſtinguées par leur naiſſance, par les grâces de leur jeuneſſe, par le charme de leur figure, par une éducation très-ſoignée, repréſenterent pendant trois jours de ſuite de petites comédies devant un auditoire choiſi, dans l'intérieur des apartemens du palais, ſur un charmant petit théâtre. Régentine s'était plu à ordoner elle-même ce ſpectacle à l'inſu du Grand-Chambellan, ce qui explique ſuffiſament le ſilence de ſon protégé.

On repréſenta, la premiere ſoirée, avec le plus brillant ſuccès, *les Flacons* & l'*Iſle heureuſe*. La conformité du nom de la piece avec celui du pays où elle était jouée, lui mérita ſans doute

cette préférence; mais ſon ſuccès fut très-indépendant de cette circonſtance. On remarqua ſeulement que les deux Fées n'avaient pas partagé l'ivreſſe des ſpectateurs, & qu'elles étaient devenues un peu ſérieuſes vers la fin du ſpectacle. Le premier Médecin qui ſe piquait d'expliquer tout ce qui ſe paſſait au fond de leurs ames, diſait tout haut qu'elles avaient fait, malgré elles, un parallele très-déſavantageux entre elles & les Fées de la piece, & que la comparaiſon involontaire de leur commérage avec le ton élégant & noble de Lumineuſe & de Bienfaiſante les avait infiniment mortifiées; il prétendit que le choix de la piece, malgré ſon titre, n'avait pas été heureux dans la circonſtance.

Le ſecond jour on joua *Agar dans le déſert & la Curieuſe.* L'une & l'autre, pleines de traits ſenſibles & d'une morale touchante, furent rendues avec

une perfection qui coûta des larmes à toute l'assemblée.

Enfin le troisieme jour on représenta *l'Enfant gâté* & *les Dangers du monde;* & le succès fut d'autant plus éclatant, qu'on crut remarquer l'impression particuliere que ces deux pieces avaient faite sur les jeunes Princesses. *L'Enfant gâté* leur avait déja fait faire bien des réflexions salutaires; l'impression des *Dangers du monde* fut encore plus forte. Céleste crut se reconaître trait pour trait dans la Vicomtesse, & Reinete craignait d'approcher beaucoup du caractere faible & mobile de la Marquise. Régentine s'applaudissait de l'heureuse idée d'avoir pour la premiere fois mêlé sans inconvénient un but utile aux frivoles amusemens de la cour; & pour la premiere fois aussi la cour applaudissait avec transport à une idée heureuse de sa Souveraine, sans que la

flaterie ou la complaiſance y entrât pour rien.

Ces comédies charmantes étaient l'ouvrage d'une dame de la cour, célebre par les grâces de ſon eſprit & de ſes talens. Elle s'était ſouſtraite à la ſociété dont elle avait fait le charme, pour conſacrer ſon temps à un but infiniment plus intéreſſant & plus noble. Il était bien naturel qu'à la cour de Régentine il ſe trouvât une femme d'un mérite ſi diſtingué ; mais perſone ne pouvait concevoir, comment une Princeſſe auſſi éclairée ne lui avait pas confié l'éducation de ſes filles.

Quand on dit que perſone ne pouvait le concevoir, on ne prétend pas inſinuer que quelqu'un y ait penſé ; mais, ſuivant l'uſage du pays, tout le monde fit ou répéta cette remarque, lorſque la nouvele ſe répandit qu'une Princeſſe, dont une Fée bien

différente des nôtres s'était plu à former l'ame pure & céleſte, allait enlever cette dame à la cour de Régentine & la charger de l'éducation de ſes filles, qui pour rendre le contraſte encore plus frapant, étaient auſſi jumelles. La réſignation de la Souveraine de l'île heureuſe, en cette occaſion, ne peut encore être expliquée que par la légéreté phyſique de l'athmoſphere. On dit que Capricieuſe eut à ce ſujet un troiſieme mouvement de joïe ſenſible.

Les fêtes tiraient à leur fin, & les deux vieilles, pour ſignaler leur généroſité & ſur-tout leur ſenſibilité à tout ce que Régentine avait fait pour elles, voulurent ſe ſurpaſſer elles-mêmes, en dotant les jeunes Princeſſes d'une infinité de qualités rares qui ne leur coûtaient rien, & dont l'enſemble, ſi tout avait également pris, aurait pu faire, dans le même

caractere, une bigârure très-bizâre. Capricieuſe ſauva les Princeſſes de cet écueil, ſans le vouloir, par ſes contre-charmes; & le plaiſir de contrecarrer ſes couſines ne lui permit pas de voir dans le moment que, ſans y penſer, elle préſervait ces demoiſelles du danger de devenir d'ennuyeuſes commeres ou d'inſupportables bégueules.

Les deux vieilles, après s'être ruinées en dons, ſans bourſe délier, ſouhaiterent de voir les jeunes Princeſſes, au plutôt, en pleine jouiſſance de leurs bienfaits, & perſuaderent à Régentine qu'il fallait profiter de l'affluence des étrangers, pour choiſir parmi eux des époux dignes de poſſéder des Princeſſes ſi accomplies. Le premier Médecin, craignant peut-être que ces dames ne voulusſent revenir une ſeconde fois pour les fêtes du mariage, prétendit que ce projet était

la ſeule choſe ſenſée qui eût jamais paſſé par la tête des deux ſorcieres, & qu'il fallait faire les épouſailles ſur le champ ſans autre cérémonie.

Dans toute cette foule d'étrangers il n'y avait cependant que trois ſujets dans le cas d'aſpirer à la main des Princeſſes; c'était le Prince Trois Etoiles, le Prince Phénix, & le Prince Colibri. Pour les définir en trois mots, on peut dire que le premier était un Prince comme il faut; le ſecond, un Prince comme il n'y en a point; le troiſieme, un Prince comme il faudrait qu'il n'y en eût point.

Le premier avait perdu ſon pere en bas-âge, & ſon grand-pere, qui ſe nommait Pacifique, s'était ſi parfaitement tranquiliſé, qu'il avait laiſſé tomber ſes états au pouvoir d'une branche collatérale, & fait par conſéquent de ſon petit-fils Trois Etoiles,

un Prince de fortune, ce qui l'obligea à avoir beaucoup de mérite.

Le ſecond était l'héritier préſomptif de ſon oncle Songecreux, qui gouvernait ſon pays comme il plaiſait à dieu, tantôt bien, tantôt mal, ſuivant qu'il avait bien ou mal digéré. Un des phénomenes de ce ſiecle, que les ſavans entreprirent vainement d'expliquer, c'était de voir s'élever un neveu ſi parfait à côté d'un oncle ſi découſu. Le Prince Phénix joignait les qualités les plus éminentes à la figure la plus avantageuſe. Dans un âge où les autres ſont à peine regardés, il avait déja une réputation; & les vertus les plus ſolides ne terniſſaient point en lui cet éclat tendre & précieux des agrémens de la premiere jeuneſſe. Il commençait ſes voyages par celui de l'île heureuſe.

Le troiſieme était ſi petit, ſi menu, ſi fluet, ſi gentil, ſi joli, ſi mignon,

ſi pétillant, ſi ſautillant, ſi glapiſſant ; ſi ſiflant, ſi fredonant, que machinalement tout le monde s'écartait de lui comme d'une choſe importune ; peut-être auſſi de peur de l'écraſer ou de l'eſtropier ſans le vouloir. On ne concevait pas comment il pouvait être le propre fils, & encore fils aîné, du Landgrave Toutrond, dont la cour était la moins ſemillante poſſible. Celle de Régentine le jugea la choſe la plus frêle, la plus frivole, la plus inſignifiante qu'on eût vu paraître depuis deux générations.

Le début du Prince Phénix fut un peu différent. Dès le lendemain il ſe trouva au ton de la cour la plus ſpirituele comme s'il y avait paſſé ſa vie, & tout le monde s'acorda à dire qu'il ne méritait pas le malheur d'être étranger. Il ſouriait à ces propos, ſe prêtait à toutes les prétentions dont il ſe trouvait environé, ſur-tout à celle

d'avoir de l'eſprit qui était la plus commune, & à l'abus continuel qu'on faiſait de l'eſprit ; & ſans jamais prétendre à rien, il laiſſait, on ne ſait par quelle magie, l'impreſſion la plus avantageuſe par-tout où il ſe montrait. En peu de jours il était devenu, ſans le vouloir, ſans le ſavoir, l'objet & le centre de l'attention de toute la cour. On remarqua que Céleſte commençait à être moins regardée, & que les lunetes vertes ſe tournaient inſenſiblement vers ce Prince. Lui-même, ſans aucune affiche de ſingularité, s'était diſpenſé d'en porter ; & ce qui aurait perdu tout autre, lui réuſſit au point que ſon ſeul exemple penſa en faire tomber la mode.

Un Prince ſi acompli dut être plus touché qu'un autre des perfections de Céleſte. Il reſſentit bientôt les ſymptômes les plus graves de cette maladie redoutable qui, au dire des courti-

ſans, faiſait des ravages continuels dans une cour incroyablement ſenſible, mais que le premier Médecin aſſurait n'avoir eu à traiter qu'une ſeule fois pendant tout le temps d'une longue pratique. Phénix fut éfrayé de ſa paſſion, dont la découverte charma au contraire toute la cour qui y trouvait un ſujet de converſation pour près de vingt-quatre heures. Tout-à-coup la gouvernante des Princeſſes ſe ſentit illuminée & s'écria : L'oracle eſt acompli ! Voilà l'époux de Céleſte ! Il la prend ſans verd.

Ce rayon de lumiere ne frapa pas l'eſprit de Céleſte comme celui de ſa bonne. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût remarqué avec ſatisfaction la paſſion du Prince. Comment donc pouvait-elle y être indifférente ? La calomnie qui s'atache préférablement aux plus hautes & aux plus belles deſtinées, prétend que le double tort du Prince,

d'avoir partagé avec elle l'attention publique, & de s'être diſpenſé de porter lunetes vertes, avait bleſſé un cœur ſi ſupérieur d'ailleurs aux petites faibleſſes. Mais aujourd'hui qu'on puiſe plus que jamais dans les ſources, & que le flambeau de la critique éclaire tous les pas de l'hiſtorien, des mémoires authentiques ne laiſſent aucun doute que Capricieuſe, par un tour abominable de ſon métier, préparé dans le plus dangereux de ſes boudoirs, n'ait faſciné les yeux de la Princeſſe la plus ſpirituele, au point de la tromper dans ce moment déciſif ſur ſa gloire, ſur ſes vrais intérêts, & ſur le bonheur de ſa vie.

Qui le croirait? La plus charmante des Princeſſes ſe déclara épriſe de Colibri. Ce petit original, pour faire le ſinge de Phénix, s'était dit éperdument amoureux de Céleſte; & afin que ſa paſſion fautât aux yeux de tout

le monde, il était devenu vingt fois plus ſemillant & plus inſupportable qu'à l'ordinaire. Comme il ſe piquait toujours d'être du meilleur ton, il n'eut qu'un cri après les lunetes ſenſibles ; mais leur extrême mobilité s'acorda mal avec l'inſtabilité du petit perſonage. En vain ſon écuyer s'exerça-t-il vingt-quatre heures de ſuite ; il ne put jamais réuſſir à ſaiſir ce ſoixante-huitieme d'un clin-d'œil qui était néceſſaire, pour que la lunete rencontrât le petit nez mignon de Son Alteſſe & pût s'y cramponer ſolidement. Par bonheur le papillotage continuel de ſes yeux le préſerva du danger de devenir chat-huant ; mais le petit colifichet ne ſe diſait pas moins déſeſpéré, de ne pouvoir donner cette marque de reſpect à la Princeſſe.

Il n'en fallut pas davantage à la vieille d'atours, pour prouver à Régentine que c'était là l'époux déſigné

par l'oracle & choiſi par le deſtin, parce qu'il prenait la Princeſſe ſans verd, non pour avoir dédaigné d'en porter, mais pour n'avoir pu en porter en dépit de tous ſes éforts, ce qui, ſelon elle, faiſait une différence capitale dans le ſens de l'oracle. Régentine reſta interdite & confuſe du réſultat meſquin de ſi pompeux préliminaires. Ceux qui avaient un grand uſage de la cour & du monde, ſe confierent que le cœur d'une femme était un abyme inexplicable, & tout le monde remarqua que cela n'avait jamais été dit. Les philoſophes ſeuls trouverent la choſe ſimple & dans l'ordre. Ils ſe rapelerent le conte : *Ce qui plaît aux dames*, d'un de leurs confreres, & trouverent bien naturel, qu'en fait de mari, une femme d'eſprit donnât la préférence à un colifichet qu'elle gouvernerait à ſa fantaiſie, ſur un homme qui lui en impoſerait toujours,

malgré elle & malgré lui-même, par des qualités trop éminentes.

Régentine, perplexe, humiliée de la perſpective d'avoir un tel gendre, & ſentant trop bien que cette alliance ôterait à ſa cour ce grand air qu'elle était ſi jalouſe de lui conſerver, s'adreſſa aux deux Fées protectrices, dans l'eſpérance qu'après avoir accâblé ſes filles de tant de dons inutiles, elles voudraient bien une ſeule fois lui être vraiment utiles dans une circonſtance eſſentiele, en guériſſant Céleſte d'une paſſion ſi ridicule & ſi déplacée; mais ces dames enchantées de trouver avant leur départ encore une occaſion de déployer leur éloquence, enfilerent une kyriele de lieux communs, pour lui prouver que les décrets du deſtin étaient immuables; qu'il ne convenait point à de faibles mortels de s'y oppoſer; que ce qui nous paraiſſait un malheur était ſou-

vent la ſource d'un grand bonheur, & *vice verſâ* ; qu'il ne fallait pas par conſéquent juger ſi vîte, &c, &c, &c. Prévoyante crut même ſe rapeler d'avoir vu un colibri pendant tout ſon voyage voltiger devant ſon téleſcope, & l'impatienter, à force de l'empêcher de voir l'avenir. Ce fut pour elle un trait de lumiere, qui lui prouva clair comme le jour, que le Prince Colibri devait être l'époux de la Princeſſe. Cette démonſtration victorieuſe ne dura pas moins de temps qu'environ le tiers du fameux oracle.

Régentine qui avait tous les courages, excepté celui de ſupporter l'ennui monté à un certain degré d'intenſité, ſuccomba de nouveau en cette occaſion, & reſta anéantie. Les Fées, charmées de ſa docilité, ſe chargerent de tout, donnerent toutes les diſpenſes de bans & d'autres formalités, & firent ſi bien que le ma-

riage de Céleſte avec le Prince Colibri fut projeté, arrêté & terminé en moins de vingt-quatre heures, ſous la ſeule réſerve, que le Prince ſe fixerait pour toujours dans les états de Régentine, qui devaient être un jour ceux de Céleſte. Colibri en prononça l'engagement ſolemnel avec une voix trois fois plus flutée qu'à l'ordinaire ; & Phénix incertain ſi ce qui ſe paſſait ſous ſes yeux était un rêve ou une réalité, mais ne pouvant ſe méprendre ſur la douleur mortele dont il ſentit les atteintes, s'éloigna au plus vîte d'une cour ſi funeſte à ſon repos, avec le vœu auſſi ſolemnélement prononcé, de ne jamais revoir une beauté ſi fatale, & d'aller loin d'elle chercher la mort dans les hazards de la guerre. On dit qu'en ce moment Capricieuſe ſe trouvant dans ſon boudoir de la Chine, fit tant de ſauts & de bonds de joie, qu'elle mit pour trois millions de porcelaines en pieces.

Le lendemain du mariage toutes les lunetes vertes diſparurent, tous les yeux reſterent baiſſés. On n'oſait les lever ni ſur Régentine, ni ſur Céleſte. La vieille d'atours ayant eu une forte colique la nuit, ſe diſpenſa de paraître à la cour. Le premier Médecin jeta feu & flamme au chevet du lit de tous ſes malades; & les deux Fées, décontenancées, étonées elles-mêmes de leur ouvrage, commençaient à n'être pas ſûres d'être bien aiſes de la belle équipée qu'elles venaient de faire. On n'entendit à la cour & dans la ville, pendant la journée entiere, que le ſeul mot, *Ah Phénix!* prononcé d'un ton profondément lugubre.

La premiere choſe qui frapa Régentine, lorſqu'elle revint de l'anéantiſſement où l'éloquence de ces dames l'avait réduite, fut le ſingulier oubli de toutes les bienſéances, qu'on avait

obſervé à l'égard du Landgrave Toutrond. Cette circonſtance, en dépit de toute la protection des vieilles ſorcieres, pouvait avoir les ſuites les plus ſérieuſes; & ſi Capricieuſe avait voulu, ſans perte de temps, quiter ſes boudoirs, faire une petite apparition à la cour de Toutrond & lui échauffer la tête, que ce Prince, tout bonhomme qu'il était, avait très-près du bonet, c'en était fait de la gloire de Céleſte & du repos de Régentine. Heureuſement la vieille aux boudoirs eut tant d'humeur du dégât de ſes porcelaines, dont pour comble de malheur elle ne pouvait accuſer perſone; elle avait d'ailleurs naturélement une ſi grande averſion pour l'uniformité de la cour de Toutrond, que cette excellente niche ne ſe préſenta pas à ſon eſprit. Régentine nomma, ſans perdre un inſtant une ambaſſade extraordinaire, pour ſe rendre auprès du Landgrave, & lui faire

faire goûter un mariage qu'on avait oſe contracter, ſans ſe rapeler que ſon conſentement y manquait.

Cette miſſion était un peu plus délicate que celle à laquelle l'île heureuſe était redevable de la préſence des Fées. Les ambaſſadeurs furent chargés de quantité de lettres. Colibri en écrivit une à ſon papa, à ſa maniere, à laquelle le bon homme était fait & dont il faiſait le cas qu'elle méritait. Céleſte y joignit une lettre fort ſoumiſe, qui fut regardée comme un chef-d'œuvre d'eſprit & d'adreſſe. Les deux Fées écrivirent avec leur éloquence acoutumée; Régentine, avec un mélange admirable de dignité, de ſageſſe, d'amitié & de nobleſſe. La vieille d'atours écrivit au Maître des Cérémonies qu'elle avait connu autrefois, & qui avait un grand aſcendant ſur l'eſprit de Toutrond, malgré l'averſion de ce Prince pour tout ce qui ſentait la cérémonie. Le premier Mé-

decin écrivit à son confrere, avec qui il avait fait autrefois ses premieres armes dans un hôpital du Landgraviat, pour l'exhorter à employer les narcotiques & soporifiques dans une occasion si importante. On n'oublia pas de charger les ambassadeurs de présens magnifiques, & entre autres d'une voliere artistement travaillée & remplie de petits oiseaux, & sur-tout de colibris qu'on savait que le bon homme aimait à la passion.

Les ambassadeurs n'étaient pas encore aux portes de sa résidence, que Toutrond avait déjà lu dans les gazettes tout le détail du mariage de son fils; il s'était même beaucoup diverti, en pleine cour, de l'impertinence du gazetier, qui dans un temps apparemment de grande rareté de sottises humaines, mariait son fils à son insu & sans son consentement, avec le plus grand étalage, pour avoir de quoi remplir sa misérable

feuille. Au milieu de ce flux de bonnes épigrammes, on annonça les ambassadeurs de Vile heureuse. Lorsque le bon Landgrave fut certain de l'objet de leur mission, il entra dans une telle colere, que c'eſt l'avis des plus savantes facultés, que sans la terrible explosion qui s'ensuivit immédiatement, il restait étouffé sur la place. Je reconnais bien, dit-il, mon poliſſon de fils à cette belle équipée; mais à quoi pensait donc cet animal d'écuyer dont je l'avais fait escorter, & qui me répondait de son succès dans ce pays-là sur sa tête? Ce n'était pas, j'en conviens, engager grand'choſe; je devais me méfier d'un homme qui louche, & qui n'a jamais regardé les gens que de travers. C'eſt pourtant la nourice de mon poliſſon de Colibri qui m'a embâté de cet animal, & qui m'a répondu de son expérience sur sa tête. Après cela, confiez vos enfans. Que les parens sont à plain-

dre ! Pouvais-je moi laiſſer-là le gouvernement, & courir avec mon étourdi de fils la prétentaine, pour le produire dans le grand monde ? Si par miracle feu la Landgrave vivait encore, je ne ſaurais, d'honeur, où me fourer.

Dans ce premier accès perſone n'oſa prendre le parti, ni du Prince, ni de l'écuyer ; mais on remarqua qu'au milieu de ſa plus grande véhémence, il n'échapa au bon homme aucun mot déſobligeant, ni contre Régentine, ni contre la Princeſſe, ſa bru malgré lui. En revanche, les deux Fées ne furent pas épargnées. Je ne m'appelle pas Toutrond, s'écria-t-il, ſi je ne fais tympaniſer ces vieilles radoteuſes dans toutes les gazetes. C'eſt bien la peine de porter la Prudence & la Prévoyance dans leurs armes, & de ſe mêler, ſous ce prétexte, d'afaires de familles qui ne les en prient pas, pour ne leur faire

faire qu'un tas de sotises ! Je ferai examiner leurs titres dans mon conseil, & je veux perdre mon bonet de Landgrave, si je ne les fais pas désarmoiriser, pour leur apprendre à marier les enfans de famille sans le consentement de leur pere... C'est bien domage que l'histoire ne nous ait conservé que quelques fragmens de ce discours véhément & sublime qui, sur-tout par le ton bourgeois dont le bon homme Toutrond savait assaisonner ses propos, eut une grande supériorité sur la plus belle des Philippiques ou des Catilinaires.

Plus ces premiers transports furent violens, plus leur évaporation soudaine faisait bien augurer aux ambassadeurs du tour que pouvait prendre leur négociation. En peu de jours les choses se civilisérent en effet singuliérement. Tout fut oublié, pardonné, approuvé, ratifié, au gré de l'ambassade. Toutrond ne resta iné-

branlable que sur un seul point. Il ne voulut pas entendre parler de la succession de l'île heureuse. Il exigea que son fils, au lieu de faire le petit fat à la cour de Régentine, se rendît immédiatement avec la Princesse son épouse auprès de lui, pour qu'on pût mettre la derniere main à une éducation qui en avait un si grand besoin, & qu'il se contentât de l'héritage éventuel du Landgraviat. C'est à cette seule condition qu'il pouvait se résoudre à reconnaître la validité du mariage.

Cette crise occupait la cour de Régentine de diverses manieres, lorsqu'un matin Reinete se promenant dans un endroit écarté des jardins de sa mere, avec sa dame de compagnie, fille de la vieille d'atours, entendit parler assez haut dans un bosquet voisin. En demoiselle bien élevée, elle voulut s'en éloigner à grands pas; mais la dame de compagnie l'arrêta

tout court. Vous n'y pensez pas, Princesse, lui dit-elle tout bas; maman m'a dit qu'il ne fallait jamais manquer une occasion d'écouter aux portes, lorsqu'elle se présentait; que c'était le moyen d'apprendre bien des choses qu'on n'aurait pas sues sans cela: or si l'on peut s'arrêter devant une porte fermée, à plus forte raison devant un bosquet ouvert. La Princesse ne fut pas convaincue de la bonté de ce raisonement; mais sa dame lui dit: Allez où il vous plaira, pour moi je reste; & comme l'étiquete ne permettait pas à Reinete de rentrer de la promenade sans dame, elle fut bien obligée d'entendre, malgré elle, ce qui se disait dans le bosquet.

Le Prince Trois Etoiles s'y entretenait familiérement avec son compagnon de voyage, de tous les événemens qui venaient de se passer sous leurs yeux. La conduite des Fées lui parut sur-tout choquante. Sur quoi est

donc fondée la haute réputation de ces dames? Ah, Prince, lui répondit son compagnon, vous verrez bien d'autres réputations inconcevables dans le cours de vos voyages. On rendit justice aux qualités de Céleste; mais à quoi servent l'esprit & la beauté, s'il n'en résulte que la femme d'un Colibri? Ces réflexions amenerent le chapitre de Reinete qui n'était pas accoutumée à être un objet d'attention pour perſone. — Elle n'aurait pas été capable de faire un choix ſi baroque; elle aurait connu le prix d'une conquête comme celle du Prince Phénix, dit le Prince. Ou comme la vôtre, interrompit ſon compagnon, ſi ſa modeſtie lui avait permis de s'en apercevoir. Un ſilence total ſuccéda à ce propos. Enfin le Prince reprit: Puiſque vous avez pénétré le ſecret de mon cœur, il eſt inutile, cher ami, de vous le cacher. Oui, j'aime Reinete; mais je ſais me rendre juſti-

ce; je ne ſuis pas un parti aſſez conſidérable pour elle. Toute cadete qu'elle eſt, elle doit former des eſpérances d'autant plus hautes, que le choix de ſa ſœur a dû à coup sûr tromper celles de ſa mere.

Le Prince n'eut pas encore achevé ces paroles, que la dame de compagnie ſe mit à courir de toutes ſes forces vers le château, & Reinete à troter après elle, faiſant en un clin-d'œil plus de réflexions qu'elle n'en faiſait auparavant, malgré ſon eſprit réfléchi, dans toute une journée. Avant d'ariver au château, elle avait déja découvert au Prince Trois Etoiles une infinité de qualités intéreſſantes, aimables, ſolides, qu'elle ne lui avait pas remarquées juſqu'à ce moment. La dame de compagnie ſe rendit en grande hâte auprès de ſa mere, pour lui faire part de ſa découverte. La vieille d'atours ne perdit pas un inſtant pour en faire conſi-

dence aux Fées. Celles-ci saisies de l'enthousiasme qui suivait chez elles certains momens lucides, se mirent à crier, comme des foles : *A travers le verd ! L'oracle est acompli ! A travers le verd !* Elles se félicitorent surtout d'avoir trouvé leur revanche pour réparer la fotise du premier mariage. Leur éloquence brilla pour la troisieme fois, & produisit sur Régentine son effet ordinaire. La chose la plus sage fut projetée, conduite & terminée comme l'avait été la chose la plus fole, excepté qu'on remarqua en ce moment à Capricieuse une humeur diabolique.

EMILIE.

Ah, maman !

LA MERE.

Et quoi, ma fille ?

EMILIE.

Nous voilà arivées, & mon conte n'eſt pas fini, à beaucoup près.

LA MERE.

Eh bien, il ne nous échapera pas; vous le finirez une autre fois. Deſcendons, & voyons d'abord ſi notre potager eſt en bon état. Cela nous menera inſenſiblement au moment de nous mettre à table.

EMILIE.

Voyez-vous, maman, comme bêtes & gens ſont bien aiſes de vous revoir. Bon jour, Mariane... Bon jour, mes amis... Comment ſe porte le pere Noël?.. Ah, te voilà, mon pauvre Placide!.. Maman, Crampon me reconaît encore... Après dîner, Mariane, vous aurez notre viſite; nous verrons la baſſe-cour, comme ſi nous étions à demeure. N'eſt-ce pas, maman? .. Maman, ils diſent

que vous trouverez le pere Lahaie & ſon fils dans le potager.

LA MERE.

Eh bien, entrons-y. — Je ne vous demande pas comment vous avez trouvé ce conte de Fées. Il me ſemble qu'il vous a fait aſſez rire.

EMILIE.

C'eſt vrai, maman, il eſt bien drôle : cependant il m'a paru un peu long, par-ci, par-là. Et puis, il y a peut-être des choſes que je n'entends pas bien.

LA MERE.

Cela pourait bien être.

EMILIE.

Malgré cela, maman, j'ai une grande curioſité de ſavoir comment tout cela finira.

LA MERE.

Patience, vous le ſaurez demain

ou après, au premier moment de loisir que vous aurez.

EMILIE.

Ah, chere petite maman, dites-le moi seulement en peu de mots, pour que je n'aie pas tous ces gens là autour de moi, pendant que nous irons à la basse-cour, à la ferme, à la lingerie. Vous l'avez lu, vous savez tout cela.

LA MERE.

Mais ce serait vous ôter bien mal-à-propos le plaisir de la surprise.

EMILIE.

Oh, cela n'y fait rien. Ces gens-là sont drôles, ils m'amuseront toujours assez. Et puis, vous savez bien, maman, qu'Andromaque & Mérope m'ont fait pleurer, quoique je les aie bien lues, & que j'en sache les plus beaux morceaux par cœur.

LA MERE.

Mais, quand je voudrais vous obli-

ger, je ne le pourai peut-être pas. Je vous avoue que j'ai lu ce conte un peu ſuperficiélement; je ne me ſouciais pas de me lier beaucoup avec tous ces perſonages. Vous ſavez d'ailleurs que je n'ai point de mémoire, & je vous en rendrais vraiſemblablement un bien mauvais compte.

EMILIE.

Eſſayez toujours, ma chere maman. Que je ſache ſeulement en deux mots le dénoûment.

LA MERE.

Le dénoûment? Je ne ſuis pas sûre que l'auteur en ait voulu faire un, en commençant ſon conte. Mais n'importe, voyons à vous ſatisfaire. Donnez-moi toujours le cahier, pour que je puiſſe me retrouver, ſi je me perds.

Nous avons laiſſé les deux Princeſſes mariées un peu bruſquement, quoique le récit de l'hiſtorien ne ſoit

rien moins que bruſque. On congédia les deux Fées, & le départ de ces dames produiſit d'abord le bon effet que Capricieuſe n'eut plus ſes bouduoirs ouverts du ſeul côté de l'île heureuſe, & qu'elle ne fit plus de Régentine & de ſes filles les uniques objets de ſes petites attentions. Pour apaiſer le Landgrave Tout-rond, il fallut que Céleſte oubliât ſon vœu, & conduiſît ſon colifichet de mari aux pieds de ſon pere. Régentine crut de ſon devoir d'accompagner ſa fille, afin de prévenir toute nouvele tracaſſerie. Elle confia la régence de ſes états à ſa fille cadete, ou plutôt à ſon époux, le Prince Trois Etoiles.

Cependant le beau Phénix cherchait par-tout des périls, pour ſe délivrer de ſa paſſion avec la vie, & partout où il ſe montra incognito, il ne trouva que des ſuccès & de l'admiration. A peine ſon oncle Songecreux

eut-il appris le mépris de Céleſte pour ſon neveu, le beau Phénix, qu'il ſe mit à parler, ce qui ne lui était pas arivé depuis dix-huit mois. Mais toutes les fois qu'il ſe mettait à parler, il en réſultait des choſes mémorables, dont on ſe ſerait très-ſouvent bien paſſé. Il y avait à ſa cour un vieux corſaire retiré, qui s'y était fait dévot, pour faire ce qu'on appelle une fin, après avoir écumé les mers pendant trente ou quarante ans, & pillé amis & ennemis indiſtinctement. Songecreux ſe faiſait conter par lui ſes aventures, pour ſe déſennuyer, tandis qu'il ſongeait à autre choſe. Ce pirate lui perſuada qu'il fallait venger l'afront qu'on venait de faire à ſon neveu, & réaliſa ainſi des deſſeins creux & vindicatifs, qui ſans lui n'auraient vraiſemblablement jamais eu d'exécution. Lorſqu'on y penſa le moins, l'île heureuſe fut envahie, conquiſe, ſubjuguée; le corſaire s'aſſu-

ra de la perſonne de Reinete & du Prince ſon époux, les fit embarquer & les envoya à Songecreux, qui les fit enfermer dans une tour, à côté d'un petit pavillon qu'il occupa lui-même, afin de les garder à vue. Le corſaire ſe nomma, de ſon chef, vicerοi de Songecreux dans l'île heureuſe, & en fit une île très-malheureuſe.

Dès que ces événemens ſiniſtres furent connus à la cour de Toutrond, Colibri s'échape comme un étourdi qu'il était toujours, ſe rend à la cour de Songecreux, avec le projet de le tuer, & de délivrer ſon beau-frere & ſa belle-ſœur. Il arive, fait tant de virevouſſes autour de la tour de Reinete & du pavillon de Songecreux, qu'un garde-chaſſe de celui-ci le prend pour un écureuil, & le tire au beau milieu de ſes reconaiſſances militaires avec la plus merveilleuſe adreſſe. Colibri tué, on ſut encore moins qu'en faire que de ſon vivant. Les plus célebres ſavans,

comme les têtes les plus profondes, y perdirent leur latin. On prit enfin le parti de le conſerver dans de l'eſprit de vin, & de fonder un prix à perpétuité à l'académie de Songecreux, pour celui qui devinerait le mieux l'eſpece générique de cette erreur de la nature; c'eſt la qualification que ce malheureux Prince obtint dans le programme. Songecreux qui ne ſe mêlait ni de ſes garde-chaſſes, ni de ſon académie, ignorait tout cela, & ne ſe doutait ſeulement pas qu'il y eût eu à ſa porte l'héritier préſomptif d'un Landgraviat, tué comme un écureuil.

EMILIE.

Ah, bon jour, pere Lahaie! Je ſuis bien aiſe de vous revoir en bonne ſanté. Nous ſommes dans ce moment-ci très-loin de vous; mais patience: nous vous reviendrons; nous aurons temps pour tout, s'il plaît à dieu.

LA MERE.

Tandis que Toutrond déplore l'eſcapade de ſon fils, bien sûr qu'il ne s'eſt abſenté que pour faire quelque ſotiſe d'éclat, & ne ſoupçonant pas qu'il ne lui en reſtait plus à faire, Phénix apprend les entrepriſes de ſon oncle dans l'armée ruſſe, où il était allé chercher la mort, en faiſant la guerre aux infideles. Il demande au Général un corps de Coſaques pour un coup de main, part comme un éclair pour l'île heureuſe; fait les troupes de ſon oncle priſonieres de guerre dans une eſcarmouche tandis qu'un de ſes Coſaques tue le vieux corſaire, ſe diſant viceroi. Cette expédition miſe à fin, il va courir aux pieds de ſon oncle, bien sûr que la plus courte remontrance de ſa part ſuffira pour le faire repentir de ſes procédés injuſtes. Pendant que ſes Coſaques environent la tour & s'occu-

pent de la délivrance de Reinete & du Prince Trois Etoiles, le Prince Phénix s'approche du pavillon de ſon oncle. L'exempt des gardes du corps lui apprend que Songecreux a défendu qu'on entrât chez lui ſans qu'il ſonât, & qu'il n'a pas ſoné depuis la mort d'un certain écureuil, c'eſt-à-dire, depuis environ ſix ſemaines. Jamais il ne lui était arivé de ſonger creux & de rêver ſeul ſi long temps; ſes plus fortes ſéances n'allaient pas au-delà de quinze jours, ſans qu'il ſe montrât au moins à la fenêtre, pour voir monter la garde.

Le beau Phénix prend ſur lui d'entrer chez ſon oncle malgré la défenſe. Sa ſurpriſe fut extrême, non de le trouver ſans mouvement, cette atitude lui était ordinaire, mais ſans pouvoir reprendre le mouvement.

EMILIE.

Comment donç?

LA MERE.

Il était mort; & l'on vit par la date de la lettre qu'il avait commencé à écrire à ſon neveu, qu'il était mort depuis ſix ſemaines, le jour même où Colibri avait été tué à ſa porte, en qualité d'écureuil. On ſoupçona que ce fut le bruit ſoudain & inatendu de ce coup de fuſil qui lui avait cauſé une apoplexie. Ainſi le même jour ménagea à l'auteur de grandes facilités de finir ſon conte.

EMILIE.

Comment donc cela encore, maman ?

LA MERE.

Il rendit Céleſte veuve, & diſpenſa Phénix de négocier la reſtitution de l'île heureuſe à ſes maîtres légitimes.

EMILIE.

Ah, j'entends, Phénix ſuccede à ce triſte Songecreux; il n'a plus beſoin de lui demander ſon avis. Je parie qu'il va épouſer Céleſte,

LA MERE.

Il se contenta d'être à son égard le plus généreux, le plus magnanime, le plus délicat des amans. Ses premiers empressemens furent pour Reinete & son époux. Phénix avait pris la précaution, après la reprise de l'île heureuse, d'amener avec lui le premier Médecin de Régentine, afin qu'il pût donner ses soins à Reinete au sortir de la captivité. Il ne prononça pas à celle-ci le nom de Céleste; mais Reinete prononça le sien avec d'autant plus d'atendrissement & de respect, dans ses lettres à sa mere & à sa sœur. Le malheur avait réparé, en peu de temps, toutes les sottises des Fées & tous les ravages de la prospérité; il avait rendu la mere & les deux sœurs jumelles, trois créatures parfaites.

Reinete n'avait pas eu besoin du premier Médecin de sa mere pour se

ſanté ; mais celui-ci faiſant un jour, par déſœuvrement, un tour à l'académie, y découvre la figure du Prince Colibri dans un bocal d'eſprit de vin. Cette découverte fit gâgner au premier Médecin le prix de l'académie, ſans y penſer. Elle apprit auſſi à Toutrond la triſte fin de ſon fils, & il en fut ſoulagé, parce que la certitude d'un mal eſt préférable à l'incertitude. D'ailleurs le Landgrave avait un fonds de bon ſens ; il ſentit très-bien qu'un fils de cette tournure ne lui donnerait jamais de la ſatisfaction, & que ce poliſſon n'était pas fait pour être l'époux d'une Princeſſe auſſi acomplie que Céleſte. Tout conſidéré, il s'écria : Dieu ſoit loué ! c'eſt un ſot enfant de moins dans le monde. Il ſe borna à réclamer le bocal d'eſprit de vin où il était conſervé ; & l'académie de Songecreux ſe fit un devoir de l'envoyer à ce pere affligé, enveloppé dans un ſouet à l'honneur.

de la mort glorieuſe du Prince Colibri.

EMILIE.

Et le mariage?

LA MERE.

Ce fut encore Toutrond qui rompit la glace. Céleſte qui avait moleſté tant d'yeux par l'éclat de ſa beauté, ne put penſer à Phénix ſans baiſſer les ſiens. Plus ce Prince avait mis de délicateſſe & de magnanimité dans ſa conduite, plus la plus belle Princeſſe du monde ſe ſentit confuſe & conquiſe. Sa paſſion, devenue plus violente par les éforts qu'elle avait faits pour l'étoufer, ne lui laiſſa entrevoir aucune poſſibilité de ſe raprocher d'un Prince, dont la ſupériorité l'humiliait ſi fort à ſes propres yeux. Toutrond aplanit tout. Il pria le Prince Phénix de venir recevoir de ſa main, la plus belle & la ſeule récompenſe digne de lui. La noce ſe fit chez le

Landgrave

Landgrave, qui fut enchanté des Cosaques que le beau Phénix avait amenés avec lui. Il ne leur permit de retourner dans leur patrie, qu'après avoir assisté à toutes les fêtes du mariage, comblés d'honeurs & de présens. Leur chef fut chargé par Phénix d'un camée représentant une *Minerva Victrix*, d'un travail grec superbe, que ce Prince espérait faire agréer à l'Impératrice, en reconaissance de la protection qu'il en avait reçue.

EMILIE.

Et voilà le conte fini.

LA MERE.

Et les Fées?

EMILIE.

Quoi, ces vieilles radoteuses reparaissent encore, pour tout gâter?

LA MERE.

Elles n'eurent garde de manquer un repas de noces de cette importance. Le Landgrave qui ne les aimait

pas plus que vous, s'était excusé de les recevoir, sous prétexte qu'il ne pouvait les loger convenablement à leur rang; mais il ne leur coûta qu'un mot pour ajouter deux ailes au château de Toutrond. Il se résigna donc à leur présence, comme à un mal nécessaire; mais pour les faire enrager, il fit prier Capricieuse avec la plus grande cérémonie, & la logea dans l'appartement d'honneur, tandis que ces dames avaient été obligées, pour ainsi dire, de faire les frais de leur logement.

EMILIE.

Maman, nous ne sortirons jamais de ce conte. Voilà les choses plus embrouillées que jamais.

LA MERE.

Point du tout. Les deux vieilles, très-confuses de leurs sottises passées, n'oserent plus souffler. La troisieme

Capricieuſe, fiere de briller ſeule, eut une idée très-bonne, quoiqu'au fond très-ſinguliere. Elle propoſa un double mariage, entre Phénix & Céleſte, & entre Toutrond & Régentine. Régentine était encore dans l'âge de plaire. Toutrond ſaiſit avec tranſport une idée ſi extraordinaire, & dit qu'il ne commencerait à vivre que vers l'automne de ſa vie. Capricieuſe décora le premier Médecin d'un brevet de Conſeiller d'Etat, en apparence à l'honeur de ce mariage, mais dans le fait à cauſe de l'averſion qu'il avait pour les deux bégueules. Elle débaraſſa auſſi Régentine de la vieille d'atours, qu'elle prit à ſon ſervice en la même qualité, afin d'avoir le plaiſir de la faire enrager tout à ſon aiſe.

Toutrond & Régentine gouvernerent le Landgraviat long-temps avec beaucoup de gloire.

Pour que rien ne manquât à la fa-

tisfaction du bon homme, il eut de ce ſecond mariage un fils digne de ſa mere, c'eſt-à-dire, très-différent de Colibri; & l'on remarqua que Régentine, tout en élevant ce fils, avait auſſi changé le pere conſidérablement à ſon avantage, & que ſon ton ſur-tout n'était plus reconnaiſſable.

Phénix & Céleſte, d'autant plus enchantés l'un de l'autre, qu'ils s'étaient coûté plus de larmes, allerent gouverner les états de Songecreux. Le Prince Trois Etoiles & Reinete régnerent ſur l'île heureuſe. On vit alors ce qu'on n'a vû depuis qu'une ſeule fois, trois grands états à la fois bien gouvernés, quoiqu'aucun des vœux de tant de grands perſonages n'eût eu ſon exécution.

EMILIE.

Je ne m'atendais pas au mariage de Régentine... Eh bien, maman, voilà un bien beau conte.

LA MERE.

A la bonne heure; mais je n'en ai pas mieux fait de vous le faire lire.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MERE.

Parce qu'il y a une infinité de détails, de plaiſanteries, d'alluſions, qui ſont au deſſus de votre portée, & dont vous ne pouvez pas ſentir le mérite ou le défaut.

EMILIE.

Eh bien, je les ſentirai quand je ſerai plus grande.

LA MERE.

Voilà mon excuſe; & votre perſécution de vous faire lire un conte de Fées me juſtifie auſſi.

EMILIE.

Mais perſone ne vous accuſe, maman.

LA MERE.

J'aime encore mieux, qu'en fait de fadaiſes, vous en liſiez qui vous paraîtront meilleures, à meſure que vous grandirez, que de celles qui vous paraîtront pitoyables dans la même progreſſion.

EMILIE.

Je vous aſſure qu'à tout prendre, ce conte m'a fort amuſée. Mais vous-même, maman, qu'en penſez-vous au juſte?

LA MERE.

Je penſe que l'auteur eſt à peu près auſſi drôle que ſes perſonages; qu'il l'a écrit dans un moment de déſœuvrement, ſans autre objet que de s'amuſer ou de paſſer ſon temps, & ſans s'inquiéter où ſa tête & ſa plume vagabonde le meneraient. En conſéquence, il s'eſt permis toutes les folies, toutes les extravagances qui ſe ſont préſentées à ſon imagination. Je ne trouve point d'invention dans ſon conte, mais

une infinité d'allusions à nos défauts, aux usages de société, aux ridicules du jour. Tous les événemens, tous les incidens lui ont été également bons, pourvu qu'il se moquât de nous. En cela son conte ressemble à-peu-près à tous les contes de Fées, qui peignent bien moins les mœurs, qu'ils ne s'attachent aux modes passageres, aux ridicules du moment; mais les ridicules changent, les modes passent.....

EMILIE.

Et les contes de Fées aussi.

LA MERE.

Celui-ci a aussi le défaut d'être beaucoup trop long, & le ton m'en paraît bien familier en plus d'un endroit.

EMILIE.

Sur-tout, maman, il manque de respect aux Fées; c'est un auteur à réprimander. Jamais Prudente & Prévoyante ne se sont conduites aussi follement.

LA MERE.

Je ſoupçone qu'en cela, comme en beaucoup d'autres endrois, il a voulu ſe moquer des auteurs, ſes confreres, qui donnent ſouvent à leurs perſonages les plus beaux noms & les plus beaux caracteres en paroles, ſans avoir le talent de les repréſenter réélement tels qu'ils voudraient nous les montrer, ou que leur caractere l'exigerait.

EMILIE.

Ah, ah ! Voilà par exemple, une choſe que je n'aurais jamais devinée toute ſeule.

LA MERE.

Il y en a tant de ce genre, que je ne conçois pas comment ce conte a pu vous amuſer.

EMILIE.

Ah, maman, vous êtes ſervie. On vient vous avertir.

LA MERE.

Dieu merci, nous n'entendrons plus parler de Fées, ni de Princes &

Princeſſes de leur connaiſſance : car vous vous rapelez nos conventions.

EMILIE.

Vraiment, maman, il ferait beau voir nous occuper de ces fadaiſes, comme vous les appellez, tandis que nous avons tant de choſes importantes à régler.

LA MERE.

Certainement nous n'aurons point de temps de reſte.

EMILIE.

A peine, maman, aurons-nous le temps de dîner. D'abord, après le café, rendre nos devoirs à Mariane & à ſes poules, enfin à toute ſa cour.

LA MERE.

Proprement dite la baſſe-cour.

EMILIE.

Puis la laiterie. Puis le colombier. Puis la lingerie : examiner ſi tout eſt bien blanchi, bien plié, bien rangé dans les armoires pour l'année prochaine. Puis voir au village la bonne

mere Gillet, qui eſt toujours malade. Puis faire une viſite au moulin, ſavoir ſi pere & mere ſont bien fâchés d'avoir fait inoculer leurs enfans ſuivant vos conſeils. Puis aller à la ferme, où l'on voudra peut-être nous faire manger de la crême. Puis revenir au potager, où les Fées nous ont empêchées ce matin de faire notre devoir. Puis, avant de partir, donner un coup-d'œil à la maiſon & même à la cuiſine, pour voir ſi tout eſt remis en ordre...

LA MERE.

Quel bel étalage de ſoins & d'occupations ! Savez-vous bien que vous me fatigueriez l'imagination, à me faire peur pour mes forces, ſi je ne connaiſſais pas l'étendue de nos domaines.

EMILIE.

Eh bien, oui, vous direz qu'il n'y a qu'un pas, pour aller par-tout-là ; cela n'empêche pas que nous n'ayons de quoi nous occuper, & même de

quoi nous fatiguer... Ah ; maman, pourquoi n'avez-vous pas fait prier Monſieur le Curé de venir dîner avec vous ? Vous l'aimez. C'eſt un ſi excellent homme.

LA MERE.

Et ſi vous le trouviez dans le ſalon ?

EMILIE.

J'en ſerais bien aiſe. Mais vous ne lui avez rien fait dire ?

LA MERE.

Vous croyez donc que, tandis qu'Emilie joue avec ſon mouton, ou fait ſa révérence au chien de baſſe-cour, ſa mere ne penſe à rien ?

EMILIE.

Ah, ah !.. Vous ſouvenez-vous, maman, de l'énigme qu'il me donna à deviner le jour de notre départ ?

LA MERE.

Non, en vérité.

EMILIE.

Je devais lui dire ce qu'il y avait

de plus faible & de plus fort au monde.

LA MERE.

Et c'était ?

EMILIE.

Un enfant.

LA MERE.

Sa faibleſſe me paraît aiſée à démontrer ; mais ſa force ?

EMILIE.

Monſieur le Curé diſait qu'il portait les forces de toute ſa vie ſous ſa petite envelope.

LA MERE.

Ah, ah ! Je ne me rapele pas cela, mais je ne vous le diſpute pas. Il eſt certain que l'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pruſſe ont été bercés comme Emilie.

EMILIE.

Comment, maman, vous ne vous rapelez pas cela ? Et vous diſiez qu'en ce cas l'éducation conſiſtait à

ranger le bien du côté fort, & le mal du côté faible, pour renforcer journélement l'un, & diminuer journélement l'autre, ou le faire diſparaître avec le temps.

LA MERE.

Ai-je dit cela ?

EMILIE.

Oui, maman. Je me ſouviens, moi, de ce que vous dites.

LA MERE.

Ah, ſi cela était auſſi aiſé à faire qu'à dire !

EMILIE.

Maman, voilà Monſieur le Curé qui vient au devant de nous. Il faut que j'aille courir & le recevoir de votre part.

QUINZIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

(parlant à ſa poupée, dont elle fait la toilete, tandis que ſa mere travaille à ſon métier.)

A NE vous rien cacher, Madame, je ſuis outrée de vous voir en cet état d'humiliation. Vous avez un air éfroyable avec ce bonet, & le déſeſpoir me prend toutes les fois que je vous vois ſi épouvantablement miſe. Mais laiſſez faire, Madame; j'aurai peut-être douze ou quinze ans un jour: alors j'aurai peut-être auſſi une fois un écu de ſix francs à ma diſpoſition, & nous irons faire conaiſſance avec

Mademoiſelle Bertin ; nous aurons des poufs, des bonets, des chapeaux, des plumes, des perles, des cordelieres, des mirzas aux oreilles, des cordons de montres, des ceintures ; & l'on parlera avec extaſe de notre goût & de notre élégance. Il eſt bien cruel que nous ſoyons trop pauvres à préſent, pour rien acheter de ce qui nous eſt néceſſaire.

LA MERE.

Si tout cela eſt néceſſaire, je ſuis donc pour le moins autant à plaindre que Madame : car je n'ai rien de tout cela.

EMILIE.

Hélas, oui, maman ! Je ne ſais que trop combien vous êtes à plaindre. Votre ſanté déplorable vous empêche de jouir de rien de tout cela. Mais ſi vous étiez dans le monde, convenez pourtant que vous ne pouriez pas vous en paſſer.

LA MERE.

Je vous avoue, ma chere amie, que je n'avais pas encore regrété la ſanté à cauſe de ces privations ; mais vous m'y faites penſer. Il eſt cruel, comme vous dites fort bien, de n'avoir pas aſſez de ſanté ou aſſez de richeſſes, pour ſe ruiner en poufs ou en plumes...

EMILIE.

Vous riez, maman. Eſt-ce pour vous moquer de moi?

LA MERE.

L'état de ma ſanté ne me laiſſe même aucune eſpérance à cet égard : au lieu que Madame ſera au comble de ſes vœux, dès que vous ſerez parvenue à avoir un capital de ſix francs en réſerve.

EMILIE.

J'ai peut-être acheté un peu plus de choſes avec ce capital, qu'il n'en

peut payer? Qu'en penſez-vous, maman?

LA MERE.

Il faudra conſulter Mademoiſelle Bertin; elle s'entend mieux en ces choſes que moi. Ce que je conçois, c'eſt qu'il n'eſt guere poſſible de faire un uſage plus reſpectable de ſes richeſſes, que de les dépenſer en plumes, en chifons, en colifichets.

EMILIE.

Tenez, maman, vous avez aujourd'hui votre air malin; vous vous moquez de moi, je vois cela. Mais au fond je ne compte dépenſer que ce que vous avez la bonté de me donner pour mes menus plaiſirs, c'eſt-à-dire, quand je ſerai plus grande, & que vous pourez m'en donner un peu davantage, pour que Madame ſoit mieux miſe.

LA MERE.

Afin que tout le monde ſoit en ex-

taſe de ſon élégance, & du goût de ſa dame de compagnie.

EMILIE.

Mais oui, en extaſe. Comme vous apuiez ſur ce mot ! Ne vous ai-je pas oui dire l'autre jour, quand Madame de Montbrillant fut ſortie : Que cette femme eſt bien miſe ! Quel goût dans tous ſes ajuſtemens ; ſouvent dans le plus petit chifon ! Quelle élégance ſans recherche ! Cela tient à un rien ; mais c'eſt ce rien qui donne de la grâce & qui fait que tout lui ſied à ravir... Je ne ſais plus à qui vous avez dit tout cela ; mais vous l'avez dit. N'appellez-vous pas cela, maman, être en extaſe ?

LA MERE.

Je vois que vous êtes un prodige de mémoire quand cela en vaut la peine ; mais êtes-vous bien sûre que ce ſoit moi qui ai dit tout cela ? Comme vous êtes grande obſervatrice

de votre naturel, vous devez avoir remarqué que les exclamations ne ſont pas mon fort. Je me trouve auſſi bien élégante, de m'être tant récriée ſur l'élégance d'un ajuſtement.

EMILIE.

Si vous ne l'avez pas dit, maman, c'eſt quelqu'un qui était-là qui vous l'a dit peut-être. Mais on l'a dit, je l'ai entendu de mes oreilles; & n'eſt-ce pas de l'extaſe, maman?

LA MERE.

Allons, je vois bien qu'il faudra que je prene cela ſur mon compte. L'extaſe, en ce ſens, eſt le dernier degré d'admiration ou d'enchantement, au delà duquel il n'eſt pas poſſible de rien imaginer. On dit qu'une perſone eſt en extaſe, lorſqu'elle eſt tellement abſorbée par un objet, que tous les autres, quoiqu'également préſens, ne font plus aucune impreſſion ſur elle. Ainſi on a ſouvent vu la dou-

leur phyſique manquer ſon effet ſur des perſones en extaſe.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

On les a vues ſe bleſſer, ſe brûler, ſans le ſavoir.

EMILIE.

Eſt-il poſſible, maman?

LA MERE.

M'avez-vous réélement trouvée dans un état ſi extrême & ſi alarmant, à l'occaſion de la parure de Madame de Montbrillant?

EMILIE.

Non pas préciſément.

LA MERE.

Mais du moins c'eſt votre projet d'y mettre tout le monde par la parure de votre poupée, ou pour parler un langage plus convenable, par la grande élégance de Madame.

EMILIE.

Mais, maman, c'eſt une façon de parler; on dit comme cela. Il ne faut pas éplucher les termes de ſi près.

LA MERE.

Vous me raſſurez. Je ne vous cache pas que votre diſcours à Madame m'a alarmée. Je vous ai vu outrée, au déſeſpoir; j'ai vu Madame, de ſon côté, éfroyable, épouvantable, & tout cela pour un bonet! Vous ſentez ſans doute toute la force de ces termes?

EMILIE.

Mais oui, maman, à-peu-près; je le crois du moins.

LA MERE.

Ainſi vous ſavez que par les mots *éfroyable* ou *épouvantable*, on caractériſe ce qui inſpire de l'éfroi & de l'épouvante c'eſt-à-dire, le dernier degré de terreur ou tout ce qu'il y a de plus terrible au monde. Vous qui

étudiez la mythologie en cachete, vous connaiſſez peut être les Euménides.

EMILIE.

Vraiment oui, maman. Ce ſont trois divinités infernales, dont la fonction eſt de tourmenter les méchans, & d'exercer la vengeance des dieux ſur les grands criminels.

LA MERE.

Elles étaient aſſez redoutables pour inſpirer de l'éfroi.

EMILIE.

Ah oui : par exemple, quand elles tourmentaient le pauvre Oreſte.

LA MERE.

Et vous ſavez comment elles étaient coëffées ?

EMILIE.

Elles étaient armées de torches ardentes, & portaient des couleuvres ſur la tête.

LA MERE.

Reſte à ſavoir ſi votre poupée a l'air d'une quatrieme Euménide, parce que ſon bonet ne vient pas de chez Mademoiſelle Bertin.

EMILIE.

Je vois bien, maman, que votre projet eſt de me rendre ridicule.

LA MERE.

Mais en votre qualité d'outrée, vous pouriez bien l'être un peu. Car ſe dire outré, c'eſt-à-dire, pouſſé, guindé au plus haut degré de dépit, de ſorte qu'un demi-tour de plus, & la machine outrée eſt en pieces; & pourquoi? pour un bonet, pour un chifon qui n'eſt pas à ſa fantaiſie! Je ne vous cache pas qu'il y a de mauvais plaiſans dans le monde, & que cet état violent pourait bien vous expoſer à leurs traits; mais je me flate que votre déſeſpoir les retiendra. Il paſſe la raillerie. Le déſeſpoir eſt la privation de

toute eſpérance. Or tous les moraliſtes ſont d'acord que ſans l'eſpérance, cette fille du ciel, l'homme ne pourait conſerver un ſeul inſtant le déſir de ſa miſérable exiſtence. Ainſi, lorſque vous dites que vous êtes au déſeſpoir, il eſt clair que je dois trembler pour vos jours.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, maman, que j'ai parlé comme une fole ?

LA MERE.

Mais demandez-le plutôt à Madame.

EMILIE.

Madame me fait un ſigne qui ne m'eſt pas favorable.

LA MERE.

C'eſt que Madame eſt un bon eſprit.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un bon eſprit ?

LA MERE.

Mais il me ſemble qu'un bon eſprit établit d'abord un raport exact entre les objets extérieurs & les idées qu'il s'en forme, & puis un autre raport exact entre ſes idées & les mots dont il ſe ſert pour les exprimer.

EMILIE.

Et cela fait plaiſir, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Si vous employez de grands mots pour parler de petites choſes; ſi vous vous ſervez d'expreſſions fortes pour peindre des ſentimens faibles ou ordinaires, vous briſez ce double raport. Alors plus d'acord, plus de juſteſſe dans vos diſcours, & vous aurez bientôt la réputation d'un eſprit faux, ſuperficiel ou frivole, qui parle comme un ſerin ſifle, ſans atacher ni ſens ni ſentiment à ce qu'il dit.

EMILIE.

Savez-vous, maman, que ce que vous dites-là mérite attention?

LA MERE.

Ainſi, à votre place, Madame qui eſt un bon eſprit, aurait dit tout ſimplement: Je ſuis bien fâchée de vous voir en cet état. Votre toilete me paraît aſſez délâbrée, & vos ajuſtemens reſſemblent un peu aux almanachs de l'année paſſée. Mais ſi j'ai jamais quelque argent de mes petites épargnes à employer à des inutilités, on verra que nous avons du goût, & que nous ſavons nous donner un air noble & décent: en atendant, il eſt bien fâcheux que nous n'ayons pas de quoi ſatisfaire cette fantaiſie.

EMILIE

Je conviens que ce diſcours aurait été plus ſimple; mais vous aurait-il paru bien ſaillant?

LA MERE.

Assez. Vous ne m'avez pas accoutumée à des choses bien saillantes dans vos entretiens avec votre poupée.

EMILIE.

Eh bien, entre nous soit dit, j'ai voulu me mettre à la mode, parler comme une dame du grand monde & de bonne compagnie; je croyais avoir fait des merveilles.

LA MERE.

Entre nous soit dit, je me doutais bien un peu, qu'Emilie faisait le petit singe, en accumulant, en une minute, plus de grands mots que nous n'avons occasion d'en employer pendant toute une année.

EMILIE.

Vous dites, maman, que les enfans sont naturélement singes. Ainsi il n'y a point de reproche à me faire.

LA MERE.

A la bonne heure. Mais il y a ſinge & ſinge.

EMILIE.

Ceux que je connais, maman, ſont tous de la même couleur.

LA MERE.

Paſſe pour la couleur; mais quant à l'eſprit, tel ſinge l'a juſte, tel autre l'a faux.

EMILIE.

Cela s'étend-il juſqu'aux ſinges? Et que fait le ſinge qui a l'eſprit juſte?

LA MERE.

Il n'imite que ce qui eſt bon, raiſonable, ſenſé à imiter : au lieu que l'autre imite, ſans examen, à tort & à travers, toutes les ſotiſes, toutes les extravagances, toutes les folies qu'il remarque, & qui peuvent quelquefois avoir un air ſéduiſant & à la mode.

EMILIE.

Je crois que les enfans ſont bien de reſſembler aux ſinges à l'eſprit juſte.

LA MERE.

J'ai connu des enfans qui ne manquaient point de juſteſſe, qui voyaient aſſez bien ce qui était ou meſſéant, ou déplacé, ou tout-à-fait mal, qui le blâmaient en conſéquence fort à propos; & qui le lendemain ou deux jours après, par une inconſéquence difficile à expliquer, imitaient préciſément ce que je les avais vu déſapprouver avec raiſon.

EMILIE.

Eſt-ce que je les connais auſſi, ces enfans ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

Si je les rencontre, je leur dirai qu'il ne faut pas être ſi haneton.

LA MERE.

S'ils ont du jugement, ils vous remercieront de votre bon conſeil.

EMILIE.

Je crois, maman, que de vouloir être à la mode fait bien du tort aux enfans.

LA MERE.

Je crois, comme vous, que cela les égare en plus d'une occaſion. Mais les enfans qui ont un bon eſprit, ſavent réſiſter à cette fantaiſie dangereuſe.

EMILIE.

C'eſt qu'ils en voient le danger, n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Non-ſeulement le danger, mais la platitude & la meſquinerie.

EMILIE.

Et vous n'aimez pas la meſquinerie, je ſais cela.

LA MERE.

J'avoue que c'eſt mon averſion.

EMILIE.

Convenez cependant, maman, que ces mots que vous blâmez ſont bien à la mode.

LA MERE.

Je conviens que je les entends plus ſouvent que je ne voudrais; mais je ne les en aime pas davantage.

EMILIE.

J'en ſuis fâchée, maman. Cela s'appelle le bon ton. Demandez plutôt aux dames qui vont en viſite.

LA MERE.

Le bon ton ne peut être que l'attribut d'un eſprit délicat & juſte.

EMILIE.

Qu'appellez-vous attribut?

LA MERE.

Ou, ſi vous aimez mieux, la propriété.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, ce qui lui eſt propre, ou ce qui lui apartient ?

LA MERE.

Ou bien, un des ſignes auxquels on le reconaît. Ainſi le bon ton ne peut pas conſiſter dans une exagération déplacée.

EMILIE.

Ah, vous appellez cela exagérer ?

LA MERE.

C'eſt le bon ſens qui l'appelle ainſi. Et l'exagération produit préciſément le contraire de ce qu'elle ſe propoſe.

EMILIE.

Comment le contraire ?

LA MERE.

Parce que ſon projet eſt de fortifier par le poids des paroles ce qu'elle dit; & ſon effet eſt de l'afaiblir.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, que c'eſt de la dépenſe perdue.

LA MERE.

Si elle produit le contraire de ce qu'on en atend, elle n'eſt pas ſeulement perdue, elle eſt nuiſible. Vous ne parlez que pour perſuader aux autres que ce que vous dites eſt votre ſentiment. Le caractere le plus néceſſaire à tout diſcours quelconque, c'eſt la vérité. Or les termes exagérés lui ôtent ce caractere eſſentiel, & font ſoupçoner, ou que vous ne penſez pas ce que vous dites, ou que vous le penſez de travers, puiſqu'il n'y a point de raport exact entre vos idées & vos expreſſions.

EMILIE.

Mais, maman; ſi vous jugez avec cette ſévérité, je vous aſſure que vous paſſerez votre vie à condamner tout ce qu'on dit.

LA MERE.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt le bon goût qui condamne,

EMILIE.

Ah, ce n'eſt qu'une afaire de goût!

LA MERE.

Une afaire de goût, en ce ſens, eſt pour moi une grande afaire.

EMILIE.

Mais du moins on ne ment point quand on exagere un peu?

LA MERE.

Non, on ne fait pas une baſſeſſe, on ne fait qu'une ſotiſe; & l'on donne mince opinion de ſon tact, de ſon jugement & même de ſon caractere. Le commerce ordinaire de la ſociété demande, à la vérité, de la liberté ſans apprêt. Il ſerait ridicule d'en exiger des diſcours compaſſés & nivelés, & de regarder comme un crime, une expreſſion diſproportionée que la chaleur de la converſation amene; mais la répétition fréquente de termes outrés prouve une habitude vicieuſe, & c'eſt un défaut qui peut rendre mé-

priſable. Les propos d'un hâbleur, qui s'eſt acoutumé à l'exagération, ne paſſent plus que pour des ſons vuides de ſens, ordinairement fort importuns, & auxquels les perſones ſenſées ne font aucune attention.

EMILIE.

Ainſi, ma chere maman, bon ſoir à tous les grands mots ; vous les chaſſez ſans pitié de la converſation. Cela donnera un air bien pauvre dans le grand monde.

LA MERE.

Il me ſemble qu'on a toujours l'air aſſez riche, quand on fait la dépenſe qu'il faut pour la circonſtance. Dans votre grand-monde, c'eſt-à-dire, dans la vie journaliere & dans la ſociété paiſible, il ſe préſente rarement une occaſion de placer de grands mots à propos. — Vous ſouvient-il par haſard d'une de nos promenades de cet été?

EMILIE.

Laquelle, maman?

LA MERE.

Au village de Saint Gratien.

EMILIE.

Ah, je m'en ſouviens.... Au château de M. de Catinat... Nous revînmes chez nous à pied.

LA MERE.

Ce n'eſt pas préciſément ce qu'il y avait de remarquable.

EMILIE.

Vous me contâtes la vie privée de M. de Catinat, qui demeurait dans ce château. Ah, maman, je m'en ſouviens; c'était bien intéreſſant.

LA MERE.

J'avoue que ni votre poupée, ni vos grandes phraſes ne me rapelaient en ce moment un héros, célebre ſur-tout par ſa ſimplicité philoſophique. Mais je penſais à nos rencontres en ſortant de Saint-Gratien.

EMILIE.

Ah, je ſais, je ſais. Il faiſait une belle ſoirée. Vous me dites : Emilie, ſortons du village par cette ruele. Nous trouverons enſuite un petit ſentier qui doit nous conduire dans notre chemin par une route ſolitaire, mais vraiſemblablement fort agréable. Je répondis à cela : Allons, maman. Et puis, nous trouvâmes à l'extrémité du village une chaumière un peu écartée. Il y avait ſous la porte une jeune femme. Vous me dites : Emilie, voyez comme cette femme eſt grande & bien faite ! Elle avait cependant les pieds nuds & l'air bien pauvre.

LA MERE.

Vous pouvez ajouter : Et l'air bien noble.

EMILIE.

C'eſt vrai, maman. Je la vois encore. Elle était là debout, les bras

croisés, apuiée contre sa porte. Elle avait l'air bien triste aussi.

LA MERE.

Et vous pouvez ajouter encore, que cette tristesse ne lui ôtait pas son air noble.

EMILIE.

C'est encore vrai, maman; je ne songeais pas à lui faire l'aumône.

LA MERE.

Ni moi non plus.

EMILIE.

Et vous disiez que c'était une figure comme l'archange Raphaël.

LA MERE.

Je dis peut-être que c'était une figure à la Raphaël; & ce Raphaël qui n'a de commun avec l'archange que le nom que son pere lui fit donner au baptême, était un peintre qui vivait à Rome, il y a plus de deux cens ans. Il avait reçu de la nature un si grand génie pour la peinture & des talens si sublimes, que ses

tableaux ſont, depuis qu'ils exiſtent, l'admiration de tous ceux qui ont la ſenſibilité & les connaiſſances néceſſaires pour apprécier ſes chef-d'œuvres. Celui-là, on peut l'appeller le divin Raphaël, ſans être taxé d'exagération. Comme il ſavait donner à ſes figures une nobleſſe & une grâce inimitables, on a nommé des figures grandes, nobles & ſveltes, des figures à la Raphaël; & la femme de Saint-Gratien m'a rapelé une de ces figures, malgré ſes haillons.

EMILIE.

Et moi, j'ai fait un barbouillage de tout cela, & j'ai confondu votre divin Raphaël avec mon archange, le Mentor du jeune Tobie; vous ſavez bien, maman?

LA MERE.

Vous avez uſé de votre privilege de haneton, & vous en uſez encore en ce moment, en faiſant d'un archange

de l'ancien teſtament une Minerve, c'eſt-à-dire, une divinité du paganiſme, dont notre divin Fénélon, car il mérite auſſi ce ſurnom, a fait le Mentor de Télémaque, fils d'Ulyſſe: mais à votre âge il n'y a pas grand mal à tout cela. — Pour la belle femme, elle n'était pas ſeule, s'il m'en ſouvient bien?

EMILIE.

Vraiment non. Il y avait devant la porte trois petits enfans en chemiſe qui jouaient. Et vous diſiez: Madame, ce ſont-là vos enfans? Et elle vous répondit, avec un air ſérieux: Oui, Madame; & ils n'ont plus de pere. Et vous diſiez: Vous avez donc perdu votre mari? Et elle répondit: Il y a trois mois; avant la fenaiſon. Et elle dit cela avec un air qui me fit bien du mal.

LA MERE.

Et à moi auſſi. Cependant elle ne pleurait pas.

EMILIE.

Mais elle me donnait envie de pleurer.

LA MERE.

Et à moi auſſi.

EMILIE.

Et vous diſiez : Madame, c'eſt demain la foire dans votre village ; je crois qu'il faut que vous achetiez de la toile pour vos enfans.

LA MERE.

Eh bien, que penſez-vous de cette converſation ?

EMILIE.

Je penſe, maman, que vous avez été bien charitable, & que c'était fort bien fait.

LA MERE.

Je ne vous parle pas de moi ; je vous parle de la belle femme aux bras croiſés.

EMILIE.

Je vous aſſure qu'elle m'a bien touchée.

LA MERE.

Elle a donc bien dit ?

EMILIE.

Sans doute.

LA MERE.

Pardonez-moi. Elle devait dire : Madame, j'ai eu le malheur de perdre mon mari. Sa mort nous a plongés dans la plus afreuſe miſere. Jugez de mon déſeſpoir. Non, jamais je ne vous donnerai une idée de la ſituation déplorable, éfroyable, épouvantable, dans laquelle il a laiſſé ſa veuve avec trois orphelins.

EMILIE.

Aurait-elle bien dit, maman ?

LA MERE.

Je m'en raporte à votre goût.

EMILIE.

Mais, maman, je crois que tous ces mots en *able* convienent mieux quand on parle en viſite ou à ſa poupée. Ils n'étaient pas peut-être néceſſaires à la belle femme aux pieds nuds.

LA MERE.

Elle les aurait du moins employés dans leur ſens originaire, dans leur ſignification véritable, pour peindre une ſituation extrêmement malheureuſe.

EMILIE.

Ah, oui : il ne s'agiſſait pas de chifons...

LA MERE.

Il s'agiſſait peut-être bien de chifons; mais c'était pour couvrir la nudité de ſes enfans.

EMILIE.

Ah, les pauvres petits! Pourquoi donc ne m'ont-ils pas fait pitié ce jour-là?

LA MERE.

C'eſt que, pour me ſervir de votre comparaiſon, les hanetons réfléchiſſent le plus tard qu'ils peuvent.

EMILIE.

La mere nous les fit pourtant bien remarquer.

LA MERE.

Vous penſez donc que cette mere a mieux parlé que nous ne la faiſons parler ?

EMILIE.

Sûrement, maman ; & vous le penſez auſſi.

LA MERE.

En ce cas, la ſimplicité a plus de force que tous les grands mots enfilés les uns au bout des autres.

EMILIE.

Il faut bien que cela ſoit.

LA MERE.

Il y a plus : ſi elle avait employé tous ces grands mots en *able*, pour m'atendrir ſur ſa ſituation, au lieu de me toucher, elle aurait nui à l'intérêt extrême que ſa réſerve m'avait inſpiré, & l'aurait vraiſemblablement changé en une diſpoſition défavorable.

EMILIE.

Pourquoi cela, maman ?

LA MERE.

Parce qu'on a obſervé que plus la douleur eſt vraie, plus le ſentiment eſt profond, moins ils ſont prodigues de paroles. Ces termes exagérés, qu'on entend ſi fréquemment dans la converſation oiſive, pour l'ordinaire auſſi dénuée d'intérêt que d'idées; dans le commerce indifférent de la vie, où l'on ne parle ſouvent que pour parler; dans ces cercles enfin, où l'on ne s'aſſemble que pour paſſer le temps, on ne les a jamais remarqués dans la bouche d'une perſone véritablement affectée.

EMILIE.

Apparemment que la choſe parle alors aſſez d'elle-même...

LA MERE.

Pour ſe paſſer du ſecours des grands mots.

EMILIE.

Convenez, maman, que nous fimes

une rencontre bien différente, après avoir quité la belle femme à la Raphaël.

LA MERE.

Vous vous en ſouvenez donc?

EMILIE.

Certainement, maman. C'était Madame de Beltort que nous trouvâmes ſur le grand chemin toute éfarée.

LA MERE.

Et vous ſouvient-il de ſon diſcours?

EMILIE.

Pas beaucoup, maman. Il ne m'en eſt rien reſté... Il faut que j'aie été diſtraite. Dit-elle quelque choſe de bien remarquable?

LA MERE.

Elle m'aſſura d'abord qu'elle venait de courir riſque de la vie; que la frayeur l'avait fait deſcendre de caroſſe; que ſon cocher allait la verſer dans le foſſé, dont ſon caroſſe me paraiſſait fort loin. Elle me gronda en-

ſuite : Comment, Madame, vous êtes à pied par le temps qu'il fait? Il a fait un chaud à périr, & vous qui n'avez pas plus de force qu'un ſerin, vous oſez vous expoſer ainſi, vous & votre enfant? J'admire votre courage, mais je ne l'imiterai pas. Ces grandes chaleurs me tuent : ſi je m'en laiſſe aſſomer, c'eſt, je vous aſſure, bien malgré moi; mais la peur s'expoſe à tout.

EMILIE.

Avait-il donc fait ſi chaud que cela?

LA MERE.

Il avait fait chaud, mais la ſoirée était devenue très-agréable; & je ne me comptais pas encore au nombre des héroïnes de notre ſiecle, pour avoir marché doucement pendant une demi-heure à côté d'Emilie. Je ne me ſentais pas non plus aſſomée par la chaleur, au point de ne pas réfléchir ſur le contraſte des deux diſcours que je venais d'entendre.

EMILIE.

Je parie que vous donnâtes la préférence à celui de la belle femme.

LA MERE.

Ses deux mots m'avaient laiſſé une impreſſion de peine profonde.

EMILIE.

C'eſt vrai, maman; vous en parlâtes toute la ſoirée.

LA MERE.

Tandis que la dame qui m'avait menacée de la voir périr, aſſomée par la ſimple température de la ſaiſon, ne m'avait pas laiſſé la plus petite inquiétude ſur ſon état, ni la plus légere envie de trembler pour ſa vie.

EMILIE.

Elle n'avait pas peut-être plus de peur que vous?

LA MERE.

Cette conviction me conſerva ma tranquillité; mais je me diſais, en cheminant avec mon enfant vers notre village;

village : Comme on a bientôt trouvé le mot vrai, quand on parle d'après ſa penſée ou d'après ſon ſentiment, & combien ne faut-il pas faire de frais en paroles inutiles, lorſqu'on veut parler quand on n'a rien à dire !

EMILIE.

Vous diſiez apparemment cela à votre bonet; il fallait le dire à votre enfant.

LA MERE.

Vous avez raiſon.

EMILIE.

Si bien que vous ne voulez pas de mots inutiles ? Et moi, maman, je vous y prends, & je vous en montrerai un dans le diſcours de la belle femme que vous aimez tant.

LA MERE.

Voyons. Je ne me le rapele pas, & je crois que vous aurez un peu de peine à le trouver.

EMILIE.

Pardonez-moi, maman. Qu'eſt-ce

que la fenaiſon a à faire avec ſon malheur ? Que ſon mari ſoit mort avant ou après la fenaiſon, elle eſt toujours également à plaindre. Ainſi c'eſt une circonſtance bien inutile.

LA MERE.

Dont je fus d'autant plus touchée, que par ce ſeul mot que vous trouvez inutile, elle m'avait fait enviſager toute l'étendue de ſa miſere.

EMILIE.

Quoi ? Parce qu'elle durait déja depuis trois mois ?

LA MERE.

Non-ſeulement parce qu'elle durait depuis trois mois : la belle femme l'avait dit, & ne l'aurait pas répété ; mais parce que ſa miſere avait commencé à l'époque la plus fâcheuſe poſſible.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MERE.

Je ſuis étonée qu'Emilie qui a une ſi grande habitude de la vie de la campagne, n'ait pas été frapée par cette circonſtance. Vous devriez avoir obſervé depuis long-temps, que pour cette claſſe d'hommes ſi utile & ſi reſpectable, à qui nous devons notre ſubſiſtance & toutes les productions de la terre, la ſaiſon du travail dure depuis le premier juſqu'au dernier jour de l'année, & la récompenſe du travail n'a lieu que pendant trois ou quatre mois de l'été; c'eſt la ſaiſon des moiſſons & des récoltes de toute eſpece. Le pere de ces orphelins était jeune ſans doute & dans la force de l'âge, puiſqu'il laiſſe une femme ſi jeune & trois enfans en bas âge. S'il était mort après toutes les récoltes de l'année, ſa malheureuſe famille aurait eu du moins quelque ſubſiſtance pendant cet hiver; mais il eſt mort ſans

recueillir le fruit de ſes travaux de l'hiver & du printemps paſſés. S'il a laiſſé un petit pré, qui l'aura fauché? S'il a poſſédé un petit champ de bled, qui l'aura coupé ou ſerré ? S'il a eu un demi-arpent de vigne, qui en aura eu ſoin ou fait la vendange? Demandez à votre ami, le pere Noël, combien tout cela exige de travail & de peines. Croyez-vous que la belle femme, chargée de la garde de trois enfans, ait pu encore faire ſes récoltes elle-même? Cela me paraît impoſſible. Si elle ne l'a pas pu, comment a-t-elle donc fait, pour payer les faucheurs & moiſſoneurs dont elle avait beſoin? Qui ſera allé pour elle cet automne dans le bois ramaſſer quelques brouſſailles, pour empêcher ſes enfans de mourir de froid dans leur chaumiere? Vous voyez, ma chere amie, que d'un ſeul mot, qui vous a paru ſi inutile, elle m'a montré bien des malheurs ſans remède.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, combien d'embaras dans la vie des pauvres gens ! Cela donne envie de pleurer. Et moi, je n'avais rien vu de tout cela dans la fenaiſon. Voilà ce que c'eſt que d'avoir une tête ſans cervelle. Heureuſement il n'a pas fait pour vous un chaud à périr ; la providence vous a conduite à la porte de la belle femme aux haillons, & je ſuis bien ſûre que vous ſavez que ſes pauvres enfans auront froid cet hiver.

LA MERE.

Hélas, mon enfant, il faudrait avoir autant de moyens que de déſir de ſecourir les malheureux. C'eſt en cela ſeul que conſiſtent les avantages de l'opulence.

EMILIE.

Maman, je donnerais tout ce que j'ai, pour avoir à ma diſpoſition le

capital deſtiné à Mademoiſelle Bertin.

LA MERE.

Je vous entends. Cet emploi me paraît infiniment plus noble & plus ſatisfaiſant que le projet de dépenſer ſes capitaux en modes.

EMILIE.

Ce projet eſt changé, maman. Je crois que Madame ſe paſſera de pouſs pendant quelque temps encore.

LA MERE.

Et que la belle femme aux pieds nuds profitera des épargnes de ſa toilete?

EMILIE.

Vous l'avez deviné, maman.

LA MERE.

Et vous direz à la belle femme: Madame, je vous ai une véritable obligation; vous m'avez guérie de la manie d'employer de grands mots pour gâter mes diſcours.

EMILIE.

Je lui dirai : Vous & ma bonne amie ; parce que je n'aurais jamais ſenti, ſans elle, combien tout ce que vous lui avez dit était beau.

LA MERE.

Je vous remercie de m'aſſocier à la belle femme dans le ſervice qu'elle vous a rendu. Au reſte, ſi vous lisiez avec réflexion, l'auteur du conte de Fées vous aurait également guérie de cette maladie.

EMILIE.

Comment ? Eſt-ce qu'il a auſſi les grands mots en averſion ? Je ne m'en ſouviens plus.

LA MERE.

Vous pouriez vous rapeler pourtant, qu'il ne ceſſe de reprocher aux habitans de l'île heureuſe leur goût pour l'exagération.

EMILIE.

Ah ! c'eſt vrai, je m'en ſouviens.

LA MERE.

Et qu'il prétend que ce goût eſt l'oppoſé de la ſenſibilité & la marque infaillible de la plus parfaite indifférence.

EMILIE.

Il leur reproche pourtant à tout moment leur ſenſibilité.

LA MERE.

Il ne leur reproche pas la ſenſibilité ; mais il leur reproche d'affecter, de jouer la ſenſibilité, au milieu de la diſſipation continuele dans laquelle ils vivent, & des amuſemens les plus frivoles dont ils font leur occupation capitale.

EMILIE.

Oui; cela ne vaut rien, de s'amuſer toujours.

LA MERE.

Cela ne vaut rien ſur-tout, pour

conſerver à l'ame de la ſenſibilité. La diſſipation eſt ſon tombeau, comme l'exagération eſt le tombeau du bon goût.

EMILIE.

Vous mêlez encore le goût là dedans ?

LA MERE.

Si nous nous retrouvons jamais avec l'auteur du conte de Fées, nous lui demanderons ſon ſentiment. Je ſuis perſuadée d'avance qu'il vous dira qu'un peuple qui a pris l'habitude de l'exagération, a le goût néceſſairement faux ; que ce peuple gâte & corrompt la langue qu'il parle, & qu'il réuſſit à la longue, à la priver de ſon énergie, & à la rendre entiérement vicieuſe.

EMILIE.

Oh, ceci me paraît un peu fort, maman.

LA MERE.

Savez-vous pourquoi la belle ſem-

me n'a pu qualifier d'éfroyable, l'état où elle ſe trouve avec ſes trois enfans.

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

C'eſt vous qui en êtes cauſe.

EMILIE.

Comment, moi? Je vous aſſure que je ſuis innocente.

LA MERE.

Vous avez gâté ce mot, en l'appliquant à un chifon.

EMILIE.

Mais, maman, ſi je l'ai gâté, c'eſt tout à l'heure, & la belle femme nous a parlé il y a plus de trois mois. Tenez, vous me traitez-là comme le pauvre agneau de la fable. Vous n'êtes pourtant pas du naturel des loups; mais vous voulez abſolument que j'aie troublé l'eau, moi qui ſuis votre agneau!

LA MERE.

Je ne vous accuſe pas ſeule ; les perſones que vous avez cru devoir imiter, pour être à la mode, pour prendre le ton du grand monde ou de la bonne compagnie, ſont vos complices. Mais quand on ſe mêle avec elles par légéreté, par air, ſans réflexion, ſans ſavoir ce qu'on fait, on partage leurs torts & l'on ceſſe d'être innocente. Vous avez dit d'un bonet qu'il était éfroyable ; une autre le dit du temps, quand il pleut ; une troiſieme d'une lettre qui n'eſt pas bien écrite ; & de tout cela, il réſulte qu'on ne peut plus appeller éfroyable ce qui l'eſt réélement, ce qui inſpire l'éfroi, & que chacune de vous a gâté la langue autant qu'il a dépendu d'elle.

EMILIE.

J'ai été coupable, je ne le ſerai plus. Mais vous, maman, êtes-vous toujours innocente ?

LA MÈRE.

Je n'en ſuis pas ſûre.

EMILIE.

Hier, en cauſant avec M. de Verteuil, vous parliez de je ne ſais quoi, & vous diſiez que c'était une choſe à mourir de rire. Cependant, grâces à dieu ! vous n'en êtes pas morte, & vous ne riiez même pas ; vous diſiez cela plutôt d'un air ſérieux.

LA MERE.

J'ai eu grand tort, & ne veux pas m'en excuſer. Mais ce qui m'eſt arivé-là, vous eſt une nouvele preuve à quel point vous & vos pareils vous avez corrompu la langue, puiſque nous autres gens ſimples, nous ne pourvons plus nous en ſervir, ſans tomber dans vos défauts ; & cela ſans le vouloir, ſans nous en apercevoir : tant à force de vous fréquenter, vous nous avez blaſés ſur cette habitude vicieuſe. On entend dire paiſiblement à tout le

monde que c'eſt à mourir de rire, à périr d'ennui, à étoufer de colere, ſans qu'il ſoit queſtion, ni de mourir, ni de périr, ni d'étoufer, & ſans que ces expreſſions éfrayantes cauſent la moindre émotion à qui que ce ſoit. On ne ſe formaliſe même pas d'entendre toute la journée ces phraſes outrées dans la bouche de tout le monde. On s'y fait, & l'on s'en ſert à ſon tour, parce que la langue corrompue s'eſt peu à peu déshabituée de toute expreſſion ſimple.

EMILIE.

Et c'eſt de votre agneau que vous avez appris à mal parler !.. Ah, maman !

LA MERE.

Je conviens que le mal était fait avant que mon agneau vînt au monde. Lui, il n'a fait que le ſinge. Il a cru bien faire, en imitant ceux qui m'ont gâté ma langue.

EMILIE.

Oui; mais il ne le croit plus.

LA MERE.

Notre auteur assure qu'une langue est bien malade quand elle en est-là, & le peuple qui la parle, aussi.

EMILIE.

Ah çà, maman, convenez que c'est vous qui avez remis ce conte de Fées sur le tapis. Je n'y suis pour rien. Moi, j'étais fidele à nos conventions. Vingt fois j'avais envie de vous parler de votre auteur, je n'en ai rien fait. Mais puisque vous l'avez ramené sur la scène, je vous dirai que c'est son conte qui est rempli d'exagérations, & même de fausſetés : sans parler des principes dangereux qui y sont.

LA MERE.

Je ne suis pas obligée de défendre l'auteur de ce conte, qui n'est pas mon auteur; mais, si par hasard il n'exagérait que pour se moquer des exagérateurs, qu'auriez-vous à dire? Vous

conviendrez du moins que s'il exagere, c'eſt bien tout exprès.

EMILIE.

A la bonne heure. Paſſons-lui les exagérations.

LA MERE.

Le reſte eſt plus ſérieux. J'imagine, quand on fait des reproches auſſi graves, qu'on a ſes preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Par exemple, maman, tout ce qu'il dit de ce Colibri m'a bien fait rire ; mais convenez pourtant qu'il n'exiſte pas un homme comme cela, & que cela n'a pas le ſens commun.

LA MERE.

Je conviens que cela eſt honêtement extravagant, mais je vous ai déja obſervé que l'auteur n'a peut-être écrit que pour extravaguer ; & tant qu'il ne vous oblige pas de vous amuſer, malgré vous, de ſes folies, il peut ſe les permettre ſans conſéquence.

Je ſuppoſe qu'il n'a fait une peinture ſi ridicule de ſon Prince Colibri, que pour nous faire ſentir à quel point il mépriſe ces êtres ſi minces, ſi frivoles, ſi inſignifians, ſi incommodes, qu'on appellait autrefois petits-maîtres, qui ne donnent pas ſigne d'eſprit ni de ſentiment, & ſont cependant pleins d'admiration pour leur propre mérite, à un âge où l'on n'en peut encore avoir aucun. Ils emploient les grâces de la jeuneſſe, qui inſpirent naturélement de l'intérêt & de la bienveillance, à inſpirer du dégoût & de l'éloignement pour leur ſuffiſance ! Cela eſt heureux, comme vous voyez.

EMILIE.

Allons, il faut donc lui paſſer encore ſes Colibris. C'eſt pour ſe moquer d'eux. Soit. Je n'en connais pas, de ces meſſieurs : s'ils ſont comme cela, tant pis pour eux. Mais, maman, comment peut-il dire que ſi les Princeſſes avaient

eu toutes les belles qualités dont les Fées les avaient douées, elles auraient été insupportables? C'est une fausseté manifeste que cela. Il est clair que plus on a de belles qualités, plus on approche de la perfection.

LA MERE.

Il me semble, ma chere amie, que parmi vos belles qualités vous ne vous piquez pas de trop d'indulgence pour un auteur qui vous a pourtant beaucoup amusée?

EMILIE.

Mais, maman, ai-je tort ou raison?

LA MERE.

Je soupçone qu'en cet endroit il a encore voulu faire la satyre de ses confreres, qui font souvent un assemblage peu judicieux de qualités diverses dont il leur plaît de composer le caractere de leurs personages.

EMILIE.

Comment cela?

LA MERE.

C'eſt qu'il peut ſe trouver une grande oppoſition entre des qualités diverſes, quoiqu'également eſtimables; & pour vous le prouver, je vais encore avoir recours à vos connaiſſances mythologiques. La timidité ſied bien à notre ſexe. Dites qu'une Nymphe eſt timide, & vous l'avez déja rendu intéreſſante. Mais vous ne pouvez pas donner cette qualité à Minerve, la divinité de la ſageſſe, la fille de Jupiter, la guerriere Pallas; elle a trop le ſentiment de ſa force, pour être timide. Or ſi vos Fées qui n'ont pas fait preuve d'un grand diſcernement dans toute leur conduite, avaient donné à Reinete la timidité d'une Nymphe avec le courage de Minerve, vous conviendrez qu'elles auraient fait là un aſſemblage fort ridicule, & que ces deux qualités n'auraient pas pu faire long-temps ménage enſemble.

L'obſervation de l'auteur n'eſt donc pas ſi fauſſe qu'on voudrait me le perſuader.

EMILIE.

Allons, me voilà encore muete. Mais, maman, ſur les principes dangereux vous ne me batrez pas. Vous rapelez-vous que la petite dame de compagnie de Reinete ſoutient qu'il faut écouter aux portes, & que ſa mere le lui a recommandé? Ainſi ſa mere lui a donc enſeigné une baſſeſſe?

LA MERE.

Vous oubliez toujours que vous avez à faire à un auteur ſatyrique, qui n'a l'air d'approuver les vices ou les ridicules, que pour en montrer d'autant plus fortement le côté hideux. Il ne faut jamais prendre au pied de la lettre ce qu'il dit. Il n'exiſte pas ſans doute une mere aſſez perverſe, pour enſeigner à ſa fille d'écouter aux por-

tes, & pour ériger un vice ſi bas en principe; mais ſi une mere avait le malheur d'être atteinte de ce vice, elle aurait beau dire à ſa fille toute la journée, qu'il faut s'en préſerver, ſa fille aurait le droit de dire, Ma mere veut qu'on écoute aux portes, parce que c'eſt d'exemple qu'il faut prêcher les enfans, & non de vaines paroles. Ainſi le principe que vous ataquez comme dangereux, eſt un principe très-important d'éducation.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas que les diſcours de la mere diſent blanc, & que ſa conduite diſe noir, ſans quoi ſa pauvre fille ne ſaura plus où elle en eſt.

LA MERE.

Et ſa mere l'aura expoſée au riſque de ſuivre plutôt un mauvais exemple qu'un bon principe.

EMILIE.

Je vois, maman, que votre auteur eſt plus malin qu'il n'eſt gros.

LA MERE.

Ce n'eſt pas beaucoup dire. Vous l'avez vu; on ne ſaurait guere être plus mince.

EMILIE.

Il a eu en vous un bon avocat, & moi je me retire. Auſſi bien voilà mon maître de clavecin qui va paraître ſur l'horiſon.

LA MERE.

Vous en parlez comme d'une conſtellation.

EMILIE.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir étudié l'aſtronomie enſemble. Vous vous en ſouvenez, maman? L'été paſſé, quand nous étions-là, après ſouper, ſur le banc de notre piece de gazon, l'une à côté de l'autre, à contempler les aſtres?

LA MERE.

Oui. Je crois que nous connaiſſons déja la grande ourſe & l'étoile polaire.

EMILIE.

Si vous aviez voulu, maman, je ſerais beaucoup plus avancée.

LA MERE.

Oui, aux dépens de votre ſommeil; mais moi, j'aimais mieux vous voir dormir, qu'errer dans l'immenſité du firmament.

EMILIE.

Maman, je m'en vais ſerrer Madame dans ſa boîte juſqu'à nouvel ordre.

LA MERE.

Comment? Elle n'eſt de retour que depuis quelques jours, doit-elle déja repartir pour la campagne?

EMILIE.

Elle ira peut-être paſſer l'hiver dans un de ſes châteaux.

LA MERE.

Ce ſont des arangemens dont je ne me mêle point.

EMILIE.

Maman, combien de temps jouerai-je encore avec ma poupée ?

LA MERE.

Mais vous parlez-là comme un petit enfant.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai ; je voulais dire, Combien de temps reſterai-je encore atachée au ſervice de Madame ?

LA MERE.

Vous ſavez que ce ne ſont pas mes afaires. Il me ſemble que vos projets ſont fort étendus, puiſque vous atendez avec impatience le moment où vous aurez quinze ans, pour monter ſa toilete & ſa garde-robe ſur le grand ton. Quand cela ſera fait, vous voudrez avoir le profit de votre dépenſe. Ainſi je ne crois pas me tromper, ſi

je me flate de vous voir encore à dix-huit ou à vingt ans, occupée de la toilete de Madame. Voilà une longue & belle perſpective d'amuſemens.

EMILIE.

Maman, je ne tire aujourd'hui de vous que des traits piquans. Je dirai que vous êtes plus ſatyrique que vous n'êtes mince. Mais je vous pardone vos injuſtices, & je vais voir ſi mes doigts ſont dégourdis.

SEIZIEME CONVERSATION.

EMILIE,

(*rentrant avec ſa mere, & poſant un paquet ſur la table.*)

Nous voici, maman, heureuſement de retour, & nous & nos empletes en ſûreté. Convenez que ces embaras de Paris ſont quelque choſe de terrible; ou, ſi cela vous paraît trop fort, quelque choſe de bien incommode. On riſque à tout moment d'être acroché, eſtropié, verſé, mis en pieces par une charete, ou d'écraſer ceux qui vont à pied. Cela me donne des ſouleurs, maman!... Si vous ne m'aviez pas dit qu'il faut avoir du courage, je vous aſſure que j'aurais bien peur de temps en temps.

LA MERE.

Moi auſſi, ſi la peur remédiait à quelque choſe. Mais ſuppoſé qu'il y eût réélement du danger, la peur ne ſervirait qu'à vous empêcher de voir les moyens de vous en tirer.

EMILIE.

Vous doutez donc, maman, qu'il y ait du danger ?

LA MERE.

S'il y en a, il ſe réduit à peu de choſe. Malgré l'extrême affluence du monde, malgré la multiplicité des caroſſes & des cabriolets & des charetes & des pierres, & tant d'autres embaras dans les rues de Paris ; malgré l'étourderie, l'inattention, la témérité de ceux qui vont & viennent, en caroſſe ou à pied, on entend rarement parler de quelque accident malheureux. Il faut donc que le danger ne ſoit pas auſſi grand qu'il le paraît.

EMILIE.

Et voilà pourquoi vous n'y faites jamais attention ?

LA MERE.

Pas autrement que pour m'assurer de la sageſſe de mon cocher, dont la conduite repoſe ſur deux principes invariables : celui de n'être jamais preſſé, & celui d'être le moins incommode poſſible à ceux qui vont à pied. Car, quelques précautions qu'on prene, on l'eſt toujours encore aſſez.

EMILIE.

Ainſi tout ce qui vous apartient a toujours des principes ?

LA MERE.

C'eſt que je ne connais rien de mieux, pour ſe tirer des embaras de Paris & de la vie.

EMILIE.

Nous voilà toujours avec une bonne proviſion de ſoie, pour broder tout à notre aiſe.

LA MERE.

Oh, très-fort à votre aiſe. Car vous pouvez être sûre de n'y pas travailler beaucoup ni long-temps de ſuite.

EMILIE.

Maman, vous avez une dent contre mon pauvre métier.

LA MERE.

Quand vous aurez quinze ans, vous y travaillerez tant qu'il vous plaira, & ne vous en ſoucierez peut-être plus. D'ici à ce temps vous me permettrez de vous contrarier ſur toute occupation ſédentaire.

EMILIE.

En ce cas, maman, ma tante n'aura donc pas ſon ſac à ouvrage pour les étrennes?

LA MERE.

Vous lui donnerez ſes étrennes à pâques. Un préſent eſt toujours bien reçu.

EMILIE.

Et je lui dirai : Ma tante, prenez-vous-en à maman, ſi j'ai l'air ſi preſſé avec mes offrandes.

LA MERE.

Toutes ces ſortes d'iniquités, je les prendrai toujours volontiers ſur mon compte.

EMILIE.

Mais, maman, vous ne me parlez pas de ce qui vous eſt arivé dans cette boutique?

LA MERE.

Vous l'avez donc remarqué?

EMILIE.

Convenez que cette dame était bien impertinente. Elle eſt entrée là comme une fole, n'a ſalué perſone, vous a pris la chaiſe qui était derriere vous, & s'eſt placée entre vous & la marchande, en vous tournant le dos. Si vous n'étiez pas la prudence même,

il pouvait vous ariver un grand malheur, en voulant vous aſſeoir.

LA MERE.

J'aime à croire que cette dame eſt plus étourdie qu'elle n'eſt impertinente.

EMILIE.

A quoi jugez-vous cela?

LA MERE.

A ſon embaras extrême, à ſes excuſes ſans fin, quand la marchande lui a appris doucement & tout bas ce qu'elle venait de faire.

EMILIE.

Oui, oui, les excuſes, quand la faute eſt faite! Et puis, être corrigée par une marchande, cela fait honeur à ſon éducation. Je crois, maman, que tout ſimplement elle vous a priſe pour ma bonne, & moi pour une petite fille ſans conſéquence.

LA MERE.

Quant à ce dernier point, elle ne

s'est point trompée. Cependant si j'étais tentée de taxer sa conduite d'impertinence, ce serait précisément pour avoir manqué d'égards à une petite fille sans conséquence & à celle qu'elle croyait sa bonne.

EMILIE.

Mais, maman, l'on est bien plus coupable de manquer d'égards envers son égale.

LA MERE.

Point du tout. L'égalité établit & donne le droit de repousser l'offense; on est à deux de jeu. Une personne qui manque à son égale, s'expose au désagrément certain d'être réprimée, & ordinairement avec plus d'éclat qu'elle n'a offensé, ce qui ne met pas les rieurs de son côté. Ainsi, comme il n'est point reçu dans le monde, parmi les personnes du même rang, qu'on se laisse manquer, la justice & les égards réciproques se main-

tiennent d'eux-mêmes, ſans que les loix s'en mêlent.

EMILIE.

Et moi qui ſuis les rieurs, je reſte de votre côté.

LA MERE.

Ce qui prouve la bonté de ma cauſe. Toutefois, dans ce qui vient de m'arriver, il n'y a point d'offenſe du tout, puiſque la petite dame, dès qu'elle s'eſt aperçue de ſa mépriſe, s'eſt confondue en excuſes, & nous a quittées très-mal à ſon aiſe. Son air décontenancé me fait même préſumer que l'impertinence n'eſt pas ſon fort, & qu'elle s'occupe peut-être encore actuélement de ſon petit tort, tandis que, ſans vous, je ne me le ſerais pas même rapelé. Mais j'avoue que je ne puis ſouffrir qu'on manque d'égards aux enfans & aux inconnus, & c'eſt à mon gré une bien mauvaiſe excuſe que de dire, Pardon, Madame,

je ne vous connaiſſais pas. C'eſt dire, en d'autres termes : Je me réſerve le droit d'être impoli avec tout ce que je ne connais pas, ou que je ne crois pas de mon rang. Ce principe & la conduite qui en eſt la ſuite, préſentent je ne ſais quoi de bas & de lâche, & me paraiſſent très-repréhenſibles au milieu d'une nation civiliſée.

EMILIE.

Ah, je ſais que vous voulez qu'on ſoit très-attentif pour les inconnus; mais, pour les enfans ! Vous dites vous-même, maman, qu'ils ſont ſans conſéquence.

LA MERE.

C'eſt vous qui avez parlé d'une petite fille ſans conſéquence. Quant à moi, je vous avertis que je trouve les enfans de la plus grande conſéquence, & que je me ſens diſpoſée à leur marquer en toute occaſion les plus grands égards.

EMILIE.

Ah, peut-être parce qu'ils portent toute leur deſtinée ſous leur petite enveloppe, comme dit Monſieur le Curé?

LA MERE.

Cette conſidération ſuffit d'abord pour inſpirer un peu de réſerve envers eux: car s'expoſer par étourderie à manquer à un héros peut-être, tout morveux qu'il eſt encore, c'eſt un inconvénient. Perſone ne ſe ſoucierait aujourd'hui d'avoir pris l'Impératrice de Ruſſie pour un enfant ordinaire; on ſerait trop humilié d'avoir eu la vue ſi courte. Cependant je ne ſuis pas non plus obligée de reſpecter ſur l'étiquete du ſac; ſi par hazard il n'y avait rien dedans, j'en ſerais pour mes frais. Il eſt donc prudent & convenable, d'atendre le dévelopement que l'âge & les circonſtances operent, & de régler la dépenſe en égards ſur le mérite réel & reconu de chaque porteur ou porteuſe de deſtinée. Mais

s'il eſt vrai que le ſentiment de la dignité de la nature humaine eſt une ſource féconde de grandes & belles actions parmi les hommes; s'il eſt vrai que, ſans élévation, la vertu même reſte privée de ſon plus bel ornement, je ne connais rien de plus propre à faire naître & fortifier ce ſentiment dans les enfans, pour ainſi dire dès leur berceau, que de leur témoigner des égards. C'eſt les avertir de la maniere la plus noble & la plus préciſe, de l'engagement ſacré que chaque homme contracte à ſon entrée dans ce monde, de ne rien faire de contraire à ce caractere de dignité. Ces égards que j'aime à avoir pour eux ne ſont pas à la vérité des égards de reſpect, comme on en doit aux perſones vertueuſes, aux grands hommes, aux héros de la patrie, mais des égards d'intérêt & de cette bienveillance qui contemple avec complaiſance, dans la race naiſſante, la gloire

& la prospérité de la génération prochaine.

EMILIE.

En ma qualité d'enfant, je suis obligée, maman, de vous remercier de vos principes. Ce n'est pas à nous autres enfans de les contredire.

LA MERE.

Ces témoignages d'égards & d'intérêt peuvent devenir ensuite un baromètre, à mesure que les espérances se réalisent ou s'évanouissent.

EMILIE.

C'est-à-dire, que ces témoignages vous voulez qu'on les augmente ou qu'on les diminue, suivant que les enfans promettent & tiennent, ou promettent sans tenir?

LA MERE.

C'est la loi de l'équité.

EMILIE.

Je la trouve très-juste, mais, ma-

man, je ne la crois pas à la mode. Excepté vous, perſone ne prend garde aux enfans.

LA MERE.

Voilà une aſſertion qui me paraît bien téméraire.

EMILIE.

Oh, quand on eſt enfant, on ſait cela. Tenez, maman, quand les parens ſont préſens, on les careſſe un peu; mais ſeuls & ſans eux, on ne les regarde ſeulement pas. Vous venez de le voir. Cette dame, pour réparer ſa faute, vous a dit: Madame, vous avez-là un charmant enfant; mais je n'ai pas été la dupe de ce compliment: ſi j'étais ſi charmante, elle s'en ſerait aperçue avant de vous avoir pris votre chaiſe.

LA MERE.

Je conviens que ce ſont de ces politeſſes d'uſage, dont je ne fais aucun cas, & que je voudrais bannir

de la ſociété ; mais elles n'excluent pas la vraie politeſſe.

EMILIE.

Détrompez-vous, ma chere maman, & ſoyez sûre que cet intérêt que vous voudriez inſpirer pour les enfans, ne ſe trouve chez perſone.

LA MERE.

Si cela était, j'en ſerais fâchée, & je commencerais à être perſuadée d'une triſte vérité que j'entends ſouvent répéter, ſur-tout aux vieillards, & à laquelle je n'ai pas voulu croire juſqu'à préſent.

EMILIE.

Quelle eſt cette vérité, maman ?

LA MERE.

Ils diſent qu'après avoir paſſé pendant long-temps pour le modele de la politeſſe en Europe, notre nation perd tous les jours de cette réputation, & finira peut-être par être une

des moins polies. Cette réflexion me mortifie & m'humilie extrémement.

EMILIE.

Mais, maman, un peu de courage ! Il y a encore de bien aimables gens. D'abord, vos amis qui vienent ici, & puis ceux dont ils vous parlent. Cela fait déja un bon nombre.

LA MERE.

Je ne demande pas mieux que d'être raſſurée.

EMILIE.

Et puis la politeſſe n'eſt pas auſſi néceſſaire que beaucoup d'autres vertus.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, qu'un peuple ſauvage peut être bon & honête, ſans être poli ; mais quand je vois une nation civiliſée tomber dans l'impoliteſſe, j'en ſuis auſſi inquiete que ſi je voyais un vieillard tomber en enfance.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MERE.

Quelle cauſe pouvez-vous aſſigner à l'impoliteſſe dans un eſprit cultivé?

EMILIE.

Je ne le ſais pas.

LA MERE.

Moi, je trouve qu'elle ne peut venir que du défaut de bienveillance pour ſes ſemblables, de l'indifférence pour le mérite, de l'inſenſibilité pour le bien, & d'autres cauſes tout auſſi graves.

EMILIE.

Cela eſt plus ſérieux que je ne croyais.

LA MERE.

Tenez, votre conte de Fées m'a brouillée avec la diſſipation continuele, & avec les gens qui ne ſongent jour & nuit qu'à s'amuſer.

EMILIE.

Ah ; nous y voilà encore, dans ce conte, dont nous ne devions plus parler !

LA MERE.

Je suis fâchée de l'avoir lu. Tout le mal que je vois dans le monde, je suis tentée depuis ce moment-là, de l'attribuer à la dissipation & au goût de la frivolité.

EMILIE.

Eh bien, maman, pour n'y plus penser, donnez-moi le livre que M. de Vertemil vous a raporté. Vous me l'avez promis, mais vous n'êtes pas pressée de remplir votre promesse.

LA MERE.

Soit... Mais si cette lecture allait encore m'attrister ?

EMILIE.

Et pourquoi donc, maman ? Vous ne voulez pas devenir mélancolique peut-être ?

LA MERE.

Ce n'eſt pas un projet à former.

EMILIE.

Vous dites que ce livre eſt ſérieux, il vous égayera peut-être, puiſque le conte qui était gai, vous a fait faire des réflexions triſtes.

LA MERE.

Eſſayons. Nous pouvons lire enſemble l'introduction avant dîner; & puis, ſi cette lecture vous intéreſſe, je vous confierai le livre.

EMILIE.

Or, écoutez de toutes vos oreilles.

LA MERE.

J'écoute; mais je crois que l'auteur s'adreſſe ſur-tout aux jeunes perſones.

EMILIE.

Tant mieux. Il trouvera à qui parler.

LA MERE.

Je dis à de jeunes perſones déja formées: car il me ſemble qu'en par-

courant ſon ouvrage, j'ai vu beaucoup de choſes au deſſus de votre portée.

EMILIE.

Nous verrons cela, maman. Connaiſſez-vous auſſi cet auteur?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

Ainſi vous ignorez s'il eſt mince ou s'il eſt gros?

LA MERE.

Nous tâcherons de le deviner; quand nous aurons lu ſon introduction.

EMILIE.

Compte-t-il faire imprimer ſon livre?

LA MERE.

Je n'en ſais rien; mais je peux garder le manuſcrit tant qu'il me plaira.

EMILIE.

Allons, lisons.

(*Elle lit.*)

MÉDITATION
DES PREMIERS PRINCIPES DE LA MORALE.

« Qu'il est doux d'exister, de penser, de sentir ! Je sentirai, pour aimer la vertu. Je penserai, pour connaître la vérité. J'existerai, pour remplir dignement le but de ma destinée ».

Maman, celui-ci n'aime pas plus la dissipation que vous, à ce qu'il paraît. Vous devez être contente de lui.

LA MERE.

C'est ce que nous allons voir.

EMILIE

(*continue.*)

« Je ferai le bien, parce qu'il est agréable à faire. Je fuirai le mal,

» parce qu'il remplit le cœur d'hor-
» reur & d'amertume.

» J'ouvrirai le matin mon cœur à la
» joie de pouvoir faire le bien. Je me
» livrerai le ſoir au ſommeil, avec la
» ſatisfaction d'avoir vécu dans l'in-
» nocence. Je travaillerai le lendemain
» à faire le bien que je n'aurai pas fait
» la veille ».

Je parie, maman, que cette vie vous convient?

LA MERE.

J'eſpere qu'elle vous convient auſſi.

EMILIE

(*continue.*)

« Je jouirai de tous les biens de la
» vie, ſans orgueil & ſans injuſtice.
» Je me paſſerai de tout ce que je
» n'ai point, ſans humeur & ſans mur-
» mure ».

C'eſt juſte : car à quoi ſert de murmurer?

(*Elle continue.*)

« O vérité, ſois la lumiere de mon » eſprit ! O vertu, ſois le guide de » ma vie ! O bienveillance, amour, » gratitude, amitié, ſoyez mes ſeules » jouiſſances » !

A propos, maman, ſavez-vous que je ſuis bien aiſe d'être au monde ?

LA MERE.

Ah, ah ! Et pourquoi ?

EMILIE.

Pour bien des raiſons. Premiérement, c'eſt qu'on eſt bien aiſe d'être là. Et puis, c'eſt que c'eſt joli tout ce qu'on voit. Et puis encore, c'eſt qu'on eſt heureux, ſans ſavoir de quoi.

LA MERE.

Vos raiſons ne ſont pas bien préciſes, mais je ne les en crois pas moins, je vous aſſure, les meilleures poſſibles. Eſt-ce une découverte ſubite que vous venez de faire ?

EMILIE.

Oh, pardonnez-moi, je ſais cela

depuis long-temps. Mais cela me prend plutôt l'après-dîner que le matin. C'eſt la joie ou bien la ſatisfaction qui me court par tout le corps.

LA MERE.

Je connaiſſais cela auſſi ; mais depuis que ma ſanté eſt détruite...

EMILIE.

Ah, n'en parlons pas, ma chere maman ; vous vous portez bien aujourd'hui !

LA MERE.

Sans compter que la ſatisfaction qui vous court par le corps, à propos de rien, eſt contagieuſe pour moi.

EMILIE.

Comment, vous la gagnez ?

LA MERE.

Preſque toujours. Mais ſi nous continuons notre lecture ?

EMILIE

(continue.)

J'aimerai dans les hommes mes

» ſemblables. J'embélirai mon exiſ-
» tence de celle des autres. J'éten-
» drai ma bienveillance ſur tout ce
» qui exiſte autour de moi, afin que
» mon cœur ſoit toujours environé
» du bonheur d'aimer & d'être utile.
» S'il eſt vrai que les hommes ſoient
» plus méchans qu'ils n'étaient, je
» ferai de l'indulgence & de la dou-
» ceur mes compagnes ordinaires,
» afin de n'être pas malheureuſe des
» vices & des défauts des autres ».

Ah oui, cela ne fait pas courir la ſatisfaction par le corps.

(Elle continue.)

« Je ſerai heureuſe du bonheur d'au-
» trui, parce que le bonheur produit
» & répand la joie, comme une ſource
» bienfaiſante répand la fécondité. Je
» plaindrai le malheureux, parce
» qu'on peut ſoulager ſes maux, en
» partageant ſes peines. J'oublierai le
» méchant

» méchant & ſes actions, parce qu'il » faudrait le haïr ».

C'eſt bien dit, cela, par exemple.

(*Elle continue.*)

« Je ne vivrai que pour ouvrir mon » cœur à ce qui eſt bon & conforme » à l'ordre. Je le fermerai au poiſon » de la haine & de l'envie, afin de le » préſerver de la corruption. Je re- » pouſſerai l'injuſtice ſans plainte & » ſans vengeance, parce que celui qui » la commet eſt aſſez puni d'être mé- » chant ».

C'eſt encore vrai, cela.

« Je ſerai juſte, modéré & ſenſible » dans le bonheur, afin d'en être » digne ».

Et moi auſſi.

« Patiente & courageuſe dans le » malheur, afin de le vaincre ».

Et moi auſſi, ſi je puis.

« Je ne murmurerai pas des événe-

» mens de la vie, parce que je n'en » connais ni la cauſe ni le but. Je » contemplerai l'immenſité de l'uni- » vers & ſes abymes, afin de me gué- » rir de l'orgueil de me croire quelque » choſe. J'obſerverai les ſoins de l'au- » teur de la nature pour le plus chétif » & le plus petit des êtres créés, afin » de ne me point croire abando- » née ».

Cela eſt beau, maman.

« J'emploîrai mon loiſir à conſidé- » rer l'ordre & la magnificence de » ſes ouvrages, afin d'avoir des ſujets » continuels d'admirer & de me ré- » jouir. Tous les êtres vivans & ina- » nimés obéiſſent à ſa loi, & trouvent » leur bonheur & leur conſervation » dans cette obéiſſance. Je ſerai ſou- » miſe à ſa volonté, afin d'être auſſi » heureuſe ».

Allons, obéiſſons. Mais, maman, eſt-il bien sûr que le bonheur vienne toujours de cette obéiſſance ?

LA MERE.

Cela me paraît à moi démontré. Une des loix de la nature les plus évidentes, par exemple, c'eſt qu'il faut jouir des plaiſirs de la vie avec modération & ſageſſe. Ecartez-vous de la tempérance qu'elle vous preſcrit, & vous jouirez de quelques plaiſirs réels ou imaginaires, mais paſſagers & fugitifs, & qui ſeront bientôt ſuivis de repentir & de la perte de biens ineſtimables, tels que la ſanté du corps & de l'ame. Voilà à quel prix il vous aura été loiſible de mépriſer les loix de la tempérance.

EMILIE.

J'entends. Voilà encore un bon trait contre la diſſipation. Livrez-vous-y, & adieu la ſanté !

LA MERE.

Au moins celle de l'ame.

EMILIE

(*continue.*)

« J'admirerai les travaux & les ver-

» tus de l'homme, ſon courage & ſa » conſtance, ſon génie & la ſubli- » mité de ſes penſées, & je me ré- » jouirai d'être de ſon eſpece. Je pré- » ſerverai ma vue de l'aſpect du vice, » afin que ſa baſſeſſe ne flétriſſe pas » mon cœur, & ne me faſſe point » rougir de mon ſemblable ».

C'eſt encore bien dit. Cela fait bien de la peine, de voir le mal.

« Que mon cœur n'éprouve jamais » la laſſitude du bien! Que la certi- » tude de paſſer ma vie dans l'inno- » cence ne me quite jamais, afin que » je conſerve le déſir de vivre »!

Maman, il faut que j'aie cette certitude, car j'ai bien envie de vivre.

LA MERE.

Tant mieux, pourvu que *vivre* & *bien vivre* ſoit la même choſe chez vous, comme chez toutes les perſones vertueuſes.

EMILIE.

Cela va ſans dire.

(*Elle continue.*)

« Je regarderai la vie comme un » bien paſſager, que je ferai valoir » de mon mieux, afin de le rendre » ſans regret, lorſque j'en aurai joui » pour le bonheur des autres & pour » le mien ».

Ah, oui vraiment, il faut rendre.

« La vertu vaut mieux que la vie, » puiſqu'il n'y a point de bonheur » ſans elle, & que la vie ſans bonheur » ne mérite pas d'être conſervée ».

Cela me paraît clair.

« Que plutôt je ceſſe de vivre que » de faire le mal » !

C'eſt la conſéquence.

« Que je ne ſois jamais aſſez mal- » heureuſe, pour être la cauſe même » innocente de l'infortune des autres » !

Dieu m'en préſerve !

« La fauſſeté n'approchera point de

» mon cœur, le menſonge ne ſera » point ſur mes levres, parce que » je gâgnerai à me montrer telle que » je ſuis ».

Et moi auſſi, à ce que j'eſpere.

« Plus mes devoirs ſeront étendus » & nombreux, plus mon cœur aura » de ſujets de ſatisfaction ».

Et je n'aurai pas beſoin de diſſipation; n'eſt-ce pas?... Ah, maman, on va ſervir... Au milieu de ma Méditation!

LA MERE.

Je n'avais pas prévu que vous en feriez en même temps le commentaire.

EMILIE.

Eſt-ce qu'il vous a déplu?

LA MERE.

Pardonez-moi, je l'ai trouvé beau; mais il n'a pas abrégé la lecture.

EMILIE.

C'eſt qu'avec vous, ma chere ma-

man, je ſuis acoutumée à penſer tout haut.

LA MERE.

Il me ſemble que votre penſée n'eſt pas défavorable à l'ouvrage.

EMILIE.

Si peu, maman, que je confiſque le livre à mon profit.

LA MERE.

Allons, je ne peux rien contre la violence.

EMILIE.

Cependant il n'y a rien de nouveau là dedans au moins. Je ſais tout cela, maman; c'eſt ce que nous diſons tous les jours, & ce que j'ai toujours éprouvé. Quand j'ai tort, je ſuis malheureuſe; quand je ſuis contente de moi, je ſens le bonheur qui me court par le corps, & je ſais pourquoi. Quand je peux faire du bien à quelque choſe, je ſuis enchantée; quand je vois quelqu'un ſoufrir, cela me

tourmente & me fait de la peine, c'eſt comme ſi c'était moi. Eh bien, voilà en trois mots tout ce que je viens de lire, excepté que je ne dis pas ſi bien.

LA MERE.

Cela me prouve que l'auteur a bien connu les élémens du bonheur, puiſque ſes principes ſont d'acord avec votre expérience. Si j'avais à leur reprocher quelque choſe, ce ſerait le vague que j'y trouve.

EMILIE.

Qu'appellez-vous vague?

LA MERE.

C'eſt le contraire de la préciſion. Les maximes générales ſont inconteſtables. Perſone ne doute, par exemple, que le bonheur de l'homme ne repoſe ſur la vertu. Mais c'eſt dans l'application des maximes générales à notre ſituation particuliere, que conſiſte la ſcience de bien vivre; & l'ouvrage de la vertu, à les ſuivre fidéle-

ment, quand même notre intérêt paſſager ou mal entendu & nos paſſions du moment ne ſeraient pas de cet avis-là. Dire ou écrire, ou lire & répéter ces maximes générales & inconteſtables, c'eſt n'avoir rien fait pour l'avancement de cette ſcience, la plus importante de toutes.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, la ſcience de bien vivre, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Seulement celui qui dit mieux qu'un autre, qui exprime ces maximes d'une maniere plus heureuſe, avec plus de feu, plus de force, plus de ſenſibilité, mérite l'éloge d'un homme éloquent; & c'eſt un fort bel éloge, mais ce n'eſt pas le premier de tous.

EMILIE.

Ainſi ce n'eſt pas celui que vous préféreriez?

LA MERE.

Si un de vos freres me faiſait cette queſtion, je lui demanderais : Auquel de deux guerriers penſez-vous qu'on doive confier la défenſe de la patrie, à celui qui parle le mieux ſur l'uſage de chaque arme, ou à celui qui, ſans parler, ſait s'en ſervir avec le plus de dextérité & de courage ?

EMILIE.

Mes freres répondraient, en braves ſoldats : Au dernier.

LA MERE.

Parce qu'à la guerre il faut avoir fait ſes preuves, & que ces preuves ne peuvent conſiſter en paroles. Il en eſt de même de la vertu. Elle eſt l'arme tutélaire de notre innocence & de tous les biens les plus précieux qui nous ſont confiés. La vie d'un ſeul homme vertueux eſt plus inſtructive, plus contagieuſe, plus inflammatoire, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que tout ce

que les plus beaux diſeurs peuvent écrire ſur la vertu.

EMILIE.

Mais, maman, l'un n'empêche pas l'autre ?

LA MERE.

Vous avez raiſon. Bien dire n'empêche pas de bien faire ; mais l'un eſt tout autrement eſſentiel que l'autre.

EMILIE.

Ainſi, maman, tout conſidéré, vous n'aimez pas cet ouvrage ?

LA MERE.

Comme vous allez vite ! Nous n'en avons lu que quelques pages, & vous voulez que je juge, & même que je condamne ! Je crois ce livre fort bon ; ſeulement dans ce que nous venons de lire, je trouve plus de douceur que de force : voilà tout.

EMILIE.

Eh bien, la douceur eſt agréable.

LA MERE.

Sur-tout quand elle eſt relevée par un peu d'énergie & de force.

EMILIE.

C'eſt votre paſſion, la force; vous la voulez par-tout.

LA MERE.

Voyez comme vous êtes injuſte! Quand nous avons lu l'autre ſoir, avant de nous coucher, cette idylle de Geſſner, où Mirtile, par un beau clair de lune, va viſiter l'étang voiſin...

EMILIE.

Ah, je m'en ſouviens, maman. Le calme profond de la nuit & le doux chant des roſſignols l'avaient retenu long-temps près de cet étang dans un raviſſement muet. Enfin il revient à ſa cabane, & trouve ſon père endormi ſous le berceau couvert de pampres & adoſſé à la cabane. Et vous diſiez que cela faiſait tableau, & que vous

voyiez d'ici ce vénérable vieillard, avec ſes cheveux blancs, couché ſur le gazon & éclairé par la lune. Et puis, tout ce que ſon fils lui dit pendant qu'il dort ! Comme c'eſt beau ! Et vous diſiez que cet auteur avait un charme & une douceur inexprimables. Et puis vous me permîtes de lire encore *Amintas*, & puis encore *Titire* & *Ménalque*, & *Palémon*, la plus belle de toutes ; & vous diſiez qu'il fallait que M. Geſſner eût été bien bon fils, & qu'il méritait d'avoir des enfans qui lui reſſemblent, puiſqu'il ſavait peindre la piété filiale avec des couleurs ſi touchantes. Et moi, je vous diſais le lendemain, qu'on dormait bien mieux, quand on avait fait une lecture comme celle-là...

LA MERE.

Et m'avez-vous entendue reprocher à ces charmantes idylles de manquer de force ?

EMILIE

(*embraſſant ſa mere.*)

Ah, maman, j'ai tort, j'ai tort.

LA MERE.

Je n'exige donc pas de la force là où elle ſerait déplacée? Au reſte, nous pouvons aranger notre différend ſans nous brouiller. Vous m'avez pris mon livre, vous en lirez une Méditation tous les matins, ſi vous voulez. Et puis je vous donnerai, moi, les cahiers d'une femme d'un grand mérite de ma connaiſſance.

EMILIE.

Qu'eſt-ce qu'il y a dans ces cahiers?

LA MERE.

Elle a fait l'extrait des Vies des hommes illuſtres de Plutarque, à l'uſage d'une jeune perſone qui en a ſinguliérement profité. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un extrait, & vous comprenez qu'elle a rapproché les traits les plus remarquables de tous les grands & vertueux

perſonages de l'antiquité. Si cela vous convient, après chaque Méditation vous lirez un de ces extraits ; nous verrons lequel de ces deux ouvrages vous aimerez le mieux à la longue.

EMILIE.

Cela s'appelle parler, maman. Nous jugerons ce procès enſemble. Je parie qu'il y a de la force dans ces extraits ?

LA MERE.

Ou, ſi vous voulez, de la ſéve.

EMILIE.

Mais pourquoi aimez-vous tant la force ou la ſéve ?

LA MERE.

Parce que c'eſt elle qui vivifie & ſoutient tout dans la nature. La mort n'eſt que la ceſſation des forces de toute eſpece. Vous aimez à vivre, à ce que vous m'avez inſinué ; vous devez donc aimer la force autant que moi.

EMILIE.

Mais comment, maman, pouvez-vous l'aimer à ce point-là, vous qui n'avez pas plus de force qu'un ſerin, comme vous diſait Madame de Beltort ?

LA MERE.

Plus on eſt privé de force phyſique, plus la force morale nous eſt chere & indiſpenſable. Sans quoi que deviendrait-on ?

EMILIE.

Oh, celle-là ne vous manque pas. Demandez plutôt à M. de Verteuil.

LA MERE.

Et moi, je ne m'en trouve guère plus qu'à un ſerin, pour ne point quitter l'oiſeau favori de Madame de Beltort. Mais allons réparer nos forces phyſiques, & puis nous nous occuperons à augmenter la maſſe de nos forces morales.

DIX-SEPTIEME CONVERSATION.

EMILIE.

QU'IL y a long-temps, ma chere maman, que nous n'avons été aſſiſes l'une à côté de l'autre, tête à tête, & que ce temps a été cruel à paſſer! Mais vous voilà, grâces à dieu! hors de danger; vos forces revienent à vue d'œil, & aujourd'hui ſur-tout vous me paraiſſez preſque radieuſe.

LA MERE.

Il eſt certain que depuis plus de ſix mois je ne me ſuis pas ſentie auſſi bien... Auſſi je n'ai pas voulu avoir pendant cette ſoirée d'autre garde à côté de moi que mon enfant.

EMILIE.

Dites votre enfant malheureux, qu'on a impitoyablement éloigné de vous. Quand vous avez été très-mal, il ne m'a pas été permis de vous voir. Quand vous avez été mieux, j'ai eu la permiſſion d'entrer, mais on m'a défendu de m'arrêter & d'approcher de votre lit; de peur, ont-ils dit, de vous cauſer de l'émotion & de l'atendriſſement. Ce n'eſt que depuis huit ou dix jours qu'il m'eſt permis de reſter un peu, & de vous rendre quelque petit ſervice. Mais, grâces à dieu! nous voïci tête à tête. J'eſpere que perſone n'y trouvera plus à redire, & que vous ne ſoufrirez pas qu'on me renvoie, quand je me préſente à la porte.

LA MERE.

Vous pouvez bien juger à quel point cette ſéparation forcée a été cruele pour moi. Mais ne penſons plus au paſſé que pour nous réjouir de

notre réunion. Ah, comme nous allons jaſer enſemble !

EMILIE.

Ah non, ma chere maman. On m'a bien recommandé de ne pas vous faire cauſer. Ils diſent que cela pourait vous occaſioner une rechute.

LA MERE.

Ils ne ſavent ce qu'ils diſent, ma chere amie. Vous pouvez les aſſurer que quand j'aurai cauſé une ou deux heures avec mon enfant, je me ſentirai beaucoup plus en vie, qu'après avoir avalé leurs potions & tout ce qu'ils pouraient inventer, pour me rendre mes forces. D'ailleurs, je me ſens très-bien aujourd'hui. J'ai pris ce matin l'air ſur ma petite terraſſe, pendant que vous étiez aux Tuileries. Les premiers beaux jours du printemps ſont tant de bien & ſont ſi agréables !

EMILIE.

Ah oui. . . Je diſais : Ah, ſi maman pouvait être là !

LA MERE.

Et moi, je diſais : Ah, ſi j'avais mon Emilie, pour m'aider à faire le tour de ma terraſſe !

EMILIE

(en embraſſant ſa mere.)

La voilà, ma chere, ma bonne mere !

LA MERE.

Mais au lieu de marcher, nous cauſerons. Et pour que le grand docteur n'ait rien à dire, je ne dépenſerai pas mon capital ; je ne vivrai que ſur mon revenu.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai, il vous l'a recommandé. Ce ſont ſes paroles ; je l'entends, c'eſt comme s'il parlait. Pourvu qu'il ne me reproche pas mon tête à tête !

LA MERE.

Ne craignez rien. J'ai aſſez de forces à préſent, pour vous défendre.

EMILIE.

De quoi parlerons-nous, ma chere maman ?

LA MERE.

Je n'en ſais en vérité rien. Nous avons tant de choſes à nous dire & à nous demander réciproquement, que nous n'aurons pas fini de deux mois, & qu'il eſt bien naturel que nous ne ſachions par où commencer.

EMILIE.

Quel eſt donc ce rêve que vous vouliez me dire il y a quatre ou cinq jours, quand notre charmante amie, Madame de Ternan, vous a défendu de pérorer ?

LA MERE.

Ah, ce rêve ! Je m'en ſouviens : il m'a fait de la peine.

EMILIE.

En ce cas, n'en parlons pas.

LA MERE.

Oh, je n'en ſuis pas alarmée, à en

perdre courage. Au contraire, je ſerai bien aiſe de vous le dire, & de ſavoir ce que vous en penſez.

EMILIE.

En ce cas, voyons votre rêve, ma chère maman.

LA MERE.

J'ai vu dans mon rêve une jeune fille.

EMILIE.

C'eſt moi, je parie.

LA MERE.

Vous allez en juger. Elle pouvait avoir cinq à ſix ans.

EMILIE

Ah, ce n'eſt plus moi.

LA MERE.

Je me ſentis pour cet enfant un intérêt ſi vif & ſi tendre, que je me mis à l'examiner avec une extrême attention. Je remarquai avec un plaiſir ſingulier; que, ſans avoir rien perdu de ſes grâces & de la ſimplicité de l'en-

fance, cette jeune fille avait déja acquis un tact, un diſcernement, un jugement qui me paraiſſaient quelquefois ſupérieurs à ſon âge. Je crus m'apercevoir que cela venait de ce qu'elle cauſait continuélement avec ſa mere. Il régnait entre ſa mere & elle une ſi grande tendreſſe, une amitié ſi vraie & ſi intime, que le ſeul ſpectacle de leur maniere d'être enſemble me rempliſſait les yeux de larmes d'atendriſſement. Elles ne voulaient ſe quiter ni jour ni nuit.

EMILIE.

Ne parlez pas avec tant d'émotion, ma chere maman.

LA MERE.

Quand la mere était obligée de donner quelque temps aux afaires de ſa maiſon ou à d'autres devoirs indiſpenſables, elle en était atriſtée, & l'on voyait qu'elle ne cherchait qu'à

ſe retrouver avec ſon enfant. Quand ſa mauvaiſe ſanté l'empêchait de ſuivre ſa fille à la promenade & de partager ſes exercices du corps, c'était l'enfant qui s'en affligeait. Ses progrès en tout genre furent ſenſibles; & lorſque l'étourderie & l'inconſéquence de ſon âge l'expoſaient à quelque écart, un mot, un regard de ſa mere, n'était pas dit, n'était pas lancé, que la jeune fille avait déja ſenti & réparé ſon petit tort. Une choſe qui me frapa, c'eſt que c'était toujours elle qui ſe reprochait ſes petites fautes la premiere, qui s'en accuſait à ſa mere; & celle-ci était ordinairement réduite au rôle bien ſatisfaiſant pour une mere, d'atténuer la faute, d'en chercher le côté excuſable, & de prendre, pour ainſi dire, ſon enfant ſous ſa protection contre ſa propre ſévérité. Le ſeul ſujet de déſunion que je pus remarquer entre deux perſones ſi étroitement liées, c'eſt que ſa mere ſe trouvait

trouvait quelquefois dans la néceſſité de contrarier ſa fille ſur des goûts trop ſédentaires, & même ſur l'excès avec lequel elle ſe livrait à la lecture. Jamais, par exemple, elle ne voulait ſe coucher le ſoir, quoique les enfans aient beſoin de beaucoup de ſommeil; & la ſeule preuve de tendreſſe qu'il ne fût pas au pouvoir de ſa mere de lui donner, c'était de ſe coucher auſſitôt qu'elle.

EMILIE.

En vérité, maman, je n'oſe me flater de connaître cette jeune perſone.

LA MERE.

Tout-à-coup je la perdis de vue dans mon rêve. Cela me fit une peine inexprimable. Je me tourmentai pour la retrouver; je fis des éforts auſſi inutiles que pénibles, & je me lamentai de cette perte, au point d'inquiéter mes gardes.

EMILIE.

Maman, vous avez eu le cauchemar. On dit que cela arrive dans les maladies. Cela fait bien du mal, mais vous dormirez mieux cette nuit; n'est-ce pas?

LA MERE.

Enfin je la retrouvai, & je fis un cri de joie... J'eus d'abord quelque peine à la reconaître : elle avait singuliérement grandi.

EMILIE.

Elle avait peut-être deux ans & demi de plus? Etait-elle aussi grande que moi?

LA MERE.

Je ne crois pas avoir aperçu une ligne de différence... Sa mere me parut aussi extrêmement changée, & me fit beaucoup de peine à voir.

EMILIE.

C'est toujours du cauchemar, cela.

LA MERE.

Je les reconus cependant à la même tendreſſe qui ſubſiſtait toujours entre elles; mais le ton de la jeune perſone me parut changé, & n'avoir pas gâgné au change. Je remarquai je ne ſais quoi de découſu dans ſa converſation, & même dans ſa conduite. Son attention paraiſſait ne ſe porter que ſur des objets & des diſcours frivoles; ſa mere en paraiſſait affligée ſans le témoigner; & je me diſais : Qu'eſt donc devenue cette franchiſe que j'ai vu régner entre elles? Enfin ma ſurpriſe fut à ſon comble, lorſque j'entendis la jeune perſone entretenir ſa mere pendant près d'une demi-heure de ce qu'avaient dit le matin les gardes & la bonne & la femme de chambre pendant leur déjeûner. Celle-ci avait reçu de ſa maîtreſſe une robe en préſent, & avait établi une

grande conſultation avec la bonne & les gardes, pour ſavoir ſi elle en ferait une robe du matin ou une redingote. Je crois que la jeune perſone elle-même avait été priée de donner ſon avis. Elle raporta le pour & le contre avec le plus grand détail, & la bonne mere écouta avec la plus grande patience le réſultat de cette délibération, c'eſt-à-dire, la choſe du monde la plus inſipide pour elle. Quant à moi, je fus ſi frapée de ce commérage...

EMILIE.

(*pleurant.*)

Mais, maman, ſi vous ſaviez comme on m'avait défendu de vous parler de rien qui pût vous appliquer ou vous cauſer la plus légere émotion! On m'avait menacée de ne me pas laiſſer entrer ici de huit jours, ſi je vous diſais quelque choſe qui pût vous intéreſſer,

LA MERE.

Comment, Emilie, eſt-ce que vous prétendez jouer un rôle dans mon rêve? Ou ſi la jeune perſone vous a priée de parler à ſa place & de vous charger de ſon apologie?

EMILIE.

Mais je crois, maman, qu'elle en a beſoin.

LA MERE.

Mon deſſein n'était pas de vous affliger, & vous me raſſurez beaucoup ſur ſon compte. Car je vis clairement que ſa pauvre mere (voyez un peu comme les meres ſont promptes à s'alarmer!) ſuppoſait que ſa fille, par je ne ſais quelle fatalité, avait tout-à-coup changé de caractere, & pris les habitudes & le caquetage des femmes de chambre.

EMILIE.

C'eſt que vous n'avez pas rêvé le milieu, maman.

LA MERE.

Quel eſt donc ce milieu ?

EMILIE.

C'eſt que cette mere, que vous avez bien raiſon d'aimer, tomba ſubitement malade & dans un ſi grand danger, que tout le monde la crut morte ; & cela dans un moment où tous ſes parens & amis étaient en voyage ou à la campagne. Ah, ſi vous aviez vu la déſolation & le déſordre de la maiſon ! Tout le monde ſe lamentait, perſone ne ſavait ce qu'il devait faire. Sa pauvre fille fut là pendant pluſieurs jours, ſans qu'on prît autrement garde à elle, que pour la ranger dans un coin de la chambre de ſa bonne, d'où elle ne devait pas bouger. Quand ce danger fut paſſé, elle n'eût pas, comme je vous l'ai dit, la permiſſion de voir ſa mere, & elle n'eut pendant longtemps d'autre ſociété que celle des gardes & des femmes de chambre.

LA MERE.

Vous m'inſpirez, ma chere amie, autant d'intérêt que de compaſſion pour cette jeune perſone ; mais vous me prouvez auſſi par ce côté, combien une éducation publique, ſi elle était heureuſement inſtituée, ſerait préférable à l'éducation particuliere, puiſque celle-ci peut expoſer un enfant à un abandon ſubit par le défaut d'une ſeule perſone, par le plus léger accident qui dérange l'ordre établi.

EMILIE.

Vous dites vous-même, maman, que les enfans ſont comme la cire molle. Etes-vous étonée de trouver votre bâton de cire déformé, quand vous l'avez jeté par terre ?

LA MERE.

Vous voulez dire, quand, malgré moi, ma main débile & défaillante l'a laiſſé échaper.

EMILIE.

Cela eſt vrai; c'eſt comme cela que je devais dire.

LA MERE.

Je peux vous avoir dit que les enfans ſont, comme la cire, ſuſceptibles de bonnes & de mauvaiſes impreſſions; & voilà pourquoi il eſt ſi important que les premieres impreſſions ne ſoient pas mauvaiſes. Mais quand les bonnes ſont reçues, il faut qu'elles durent & reſtent : car ſi le dernier venu peut toujours imprimer à la cire ce qu'il veut, elle prendra ſucceſſivement & indiſtinctement toutes les formes, bonnes ou mauvaiſes, & par conſéquent elle n'en gardera aucune, & ne ſera d'aucun prix. Je crois que la bonne cire ſe durcit à meſure qu'elle reçoit des impreſſions ſalutaires, & qu'il ne dépend plus de qui le voudrait, de les éfacer.

EMILIE.

Croyez-vous donc, ma chere maman, que tout ſoit éfacé chez cette pauvre fille ?

LA MERE.

Je le crois ſi peu que, ſi je puis revoir ſa mere en rêve, je la raſſurerai de mon mieux ſur le compte de ſon enfant, & j'eſpere lui prouver qu'elle s'eſt alarmée beaucoup trop vîte.

EMILIE.

Que je vous aurai de l'obligation, ma chere maman !

LA MERE.

Je ſais bien ce que ſa mere me dira.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Elle me dira d'abord que les femmes qu'elle a à ſon ſervice ſont des perſones d'une affection & d'une honêteté éprouvées, & que ſi leur ſociété ne peut pas être utile à l'éducation de ſa fille,

elle ne redoute pas du moins que leur commerce lui ſoit nuiſible.

EMILIE.

Oh, elle a bien raiſon, maman.

LA MERE.

Enſuite : Que, ſi elle s'eſt alarmée, ce n'eſt pas tant à cauſe du changement de ton de ſa fille, ou de ſes ſujets de converſation, que de la perte de pluſieurs bonnes habitudes qu'elle lui connaiſſait, & qu'elle n'a plus retrouvées que pour le moins fort afaiblies.

EMILIE.

Quelles habitudes, ma chere maman?

LA MERE.

Par exemple, elle prétendait que ſa fille s'était convaincue de très-bonne heure de l'importance d'être exacte & toujours prête à la minute, ſoit pour ſes occupations, ſoit pour ſes amuſemens. C'était-là une excellente impreſſion qu'on avait donnée à cette

cire. L'habitude contraire, outre les désagrémens journaliers auxquels elle expose, peut entraîner les plus grands inconvéniens dans les occasions essentielles. La jeune personne paraissait donc avoir contracté, d'après sa propre conviction, une exactitude à toute épreuve, & sa mere la comptait déjà au nombre de ses qualités & des impressions inéfaçables.

EMILIE.

Eh bien?

LA MERE.

Eh bien, elle a cru s'apercevoir, dans la derniere partie de mon rêve, que cette qualité s'était éclipsée, que cette bonne habitude ne subsistait plus. D'où peut venir, me demandait-elle avec inquiétude, ce changement? Pourquoi a-t-elle toujours autre chose à faire, quand elle doit commencer celle qu'on lui propose? Pourquoi lui faut-il un quart-d'heure, avant de s'y

déterminer? Comment arive-t-il que ſes occupations les plus habitueles lui paraiſſent toujours inatendues, & qu'elle ne ſoit jamais prête au moment convenable, elle qui était l'exactitude même? Concevez-vous, continuait-elle, une cauſe à cette eſpece de diſtraction vague qui la fait ou lambiner ou bien agir avec précipitation, tandis qu'avant cette époque elle était toujours également éloignée de ces deux excès?

EMILIE.

Ne regardez-vous pas cela, ma chere maman, comme une ſuite de cet ahuriſſement où elle eſt tombée pendant ce milieu fatal que vous n'avez pas rêvé?

LA MERE.

Je le croirai bien volontiers, ſurtout ſi cet ahuriſſement & ſes ſuites diſparaiſſent avec leur cauſe.

EMILIE.

Oh vous pouvez être bien sûre que cette petite fille fera tout ce qui dépend d'elle, pour rassurer une mere qu'elle aime plus que sa vie.

LA MERE.

Cependant j'avais oui dire que ce défaut, qui n'avait jamais été le sien, & dont la découverte imprévue a si fort affligé sa mere, avait été récemment pouſſé bien loin.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

Par exemple, elle s'était fait une loi invariable de ne jamais faire atendre une minute aucun marchand, aucun ouvrier. Car, tout enfant qu'elle était, elle sentait l'injuſtice impardonable, de diſpoſer par caprice, par légéreté ou par dépenaillement & mauvais ordre, d'une portion de emps

de cette eſpece d'hommes dont le temps fait toute la richeſſe. Si chacun, diſait-elle, a le droit de faire atendre un ouvrier dans ſon antichambre, & de lui faire perdre ſon temps, comment ce pauvre homme fera-t-il donc pour ſe tirer d'afaire & gâgner ſa vie? Il en perd déja aſſez en courant continuélement d'un bout de Paris à l'autre; ſi l'on ſe permet encore de le faire atendre, il ſera bien à plaindre. Ceux qui commettent cette injuſtice, continuait-elle, ne prétendent pas pour cela payer plus cher ou être plus mal ſervis que les autres. Que reſte-t-il donc à l'ouvrier à qui l'on prend tous les jours un quart ou la moitié de ſa journée? Le ſeul parti, de regagner le temps perdu par la vîteſſe & la négligence du travail; c'eſt-à-dire la néceſſité de faire mal. Car la dépendance où le pauvre eſt du riche, & l'ouvrier de celui qui l'emploje, lui interdit toute

plainte, toute remontrance ; & voilà comment l'injuſtice & l'inſenſibilité du riche détériorent le travail du peuple & corrompent ſon caractere. — Ces réflexions ſenſées faiſaient bien du plaiſir à la mere de la part de ſon enfant.

EMILIE.

Dites-vous, maman, qu'elle faiſait ces réflexions, ou bien qu'elle ſe conduiſait comme ſi elle les avait faites ?

LA MERE.

Peut-être ſa mere faiſait-elle les réflexions, & la fille ſe conduiſait en conſéquence.

EMILIE.

Qu'elle ait été en état de les faire, ou qu'elle les doive à ſa mere, il n'eſt pas poſſible, maman, qu'elle les ait oubliées.

LA MERE.

Et malgré cette impoſſibilité, il m'a été aſſuré qu'un pauvre ouvrier, après

avoir atendu un gros quart-d'heure, avait été renvoyé hier avec ſon ouvrage & remis au lendemain, & par conſéquent obligé à deux courſes au lieu d'une.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai, maman. C'était mon cordonier qui m'apportait une paire de ſouliers; mais je vous aſſuré qu'il n'a pas atendu plus de dix minutes.

LA MERE.

Mais la perte du temps ne conſiſte qu'en perte de minutes.

EMILIE.

Je ſuis ſortie de ma chambre, & je lui ai dit : Monſieur Quintal, j'en ſuis bien fâchée; mais pourquoi venez-vous l'après midi? Je ſuis embaraſſée en ce moment; il n'eſt pas poſſible que je me faſſe chauſſer.

LA MERE.

Qu'a-t-il dit à cela?

EMILIE.

Il m'a dit : Que cela ne vous fâche pas, Mademoiſelle ; je reviendrai après demain à dix heures du matin ſans faute.

LA MERE.

Il ſait ſans doute mieux chauſſer qu'il ne ſait parler.

EMILIE.

Pardonez-moi, maman ; il a été fort poli.

LA MERE.

C'eſt ce que je lui reproche. Moi, à la place de Monſieur Quintal, je vous aurais dit tout-doucement : Savez-vous, Mademoiſelle, quelle diſtance il y a de la rue Saint-Sauveur à la chauſſée d'Antin ? Eſſayez une fois de venir à pied de votre maiſon dans ma boutique, pour vous faire chauſſer ; & je vous dirai : Je n'en ai pas le temps aujourd'hui, revenez demain. Nous verrons ſi vous ſerez bien contente

d'avoir fait votre courſe inutilement. Il n'y a cependant pas plus loin de la chauſſée d'Antin à la rue Saint-Sauveur que de la rue Saint-Sauveur à la chauſſée d'Antin, & je vous ai reçue tout de ſuite, dans ma boutique, c'eſt-à-dire, dans la piece d'honeur de ma maiſon, ſans vous faire atendre dans une antichambre ou dans un corridor. Apparemment, aurais-je ajouté, que vous comptez me payer un tiers en ſus du prix, pour tout le temps que vous me faites perdre. Si je ne ſuis pas venu ce matin, c'eſt que j'ai trouvé par-tout des perſones auſſi juſtes que vous; dans chaque maiſon on m'a fait atendre, & pendant ce temps-là ma femme & mes cinq enfans atendent après le pain que vous & vos pareils leur enlevez.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, voilà une cruele leçon! Je vous promets bien

qu'il ne perdra plus de ſa vie une minute avec moi, ni lui, ni perſone.

LA MERE.

Et moi, je me réjouirai d'avoir retrouvé mon Emilie telle que je l'avais perdue, & de n'être pas dans le cas de partager les inquiétudes de cette pauvre mere de mon rêve.

EMILIE.

Il eſt bien juſte, ma chere maman, que vous n'ayez que des ſujets de ſatisfaction, après tant de dangers & de ſoufrances.

LA MERE.

Quels étaient donc ces embaras, ma chere amie, qui vous forcerent de faire atendre & de renvoyer votre cordonier?

EMILIE.

Vous ſavez bien, maman, que M. de Gerceuil, au ſortir de chez vous, vint dans ma chambre avec ma tante.

LA MERE.

Vraiment, je l'avais oublié. Et vous apporte-t-il toujours des oranges?

EMILIE.

Oh, nous ne ſommes plus ſi enfans, lui & moi. Mais il me dit qu'il était bien aiſe de me voir, & qu'à préſent nous pouvions jaſer enſemble, puiſque vous vous portiez très-bien, & que cela irait mieux de jour en jour. Il avait ſon air ordinaire pour la premiere fois : car depuis ſon retour il paſſait toujours devant moi avec un air ſombre & ſans me parler. Savez-vous, me dit-il, que c'eſt aujourd'hui le dernier du mois? Si meſſieurs vos freres étaient-ici, & que votre maman fût aſſez forte, il y aurait eu un exercice, & vous ſeriez peut-être actuélement décorée de la croix. Moi, je lui répondis que j'y penſais, quand il m'avait fait l'honeur d'entrer chez moi, & que j'étais ſur le point de faire faire

unexercice à ma poupée, à la petite s'entend, que nous appellons la niece; vous ſavez bien, maman; Il me dit que c'était à merveille ; que nous ne pouvions mieux célébrer la convaleſcence de maman à la fin d'un mois. Que je ferais la gouvernante, que la niece ou la petite poupée répondrait à mes queſtions, & que lui, il ferait le rôle de mon frere le Chevalier, & tâcherait de gâgner la croix.

LA MERE.

A la poupée? Et vous dites qu'il n'y a plus d'enfant? Allez, votre ami aux oranges le ſera à quatre-vingts ans.

EMILIE.

C'eſt ce que ma tante lui diſait.

LA MERE.

Je parie qu'elle a hauſſé les épaules, votre tante.

EMILIE.

Un peu, maman; mais elle a eu la complaiſance d'aſſiſter à l'exercice.

LA MERE.

Mais qui répondait donc pour la petite poupée?

EMILIE.

C'eſt moi, maman, qui répondais pour elle & qui ſouffais encore M. de Gerceuil : car il faiſait ſemblant de ne rien ſavoir, & je vous aſſure que, ſans moi, il n'aurait pas gâgné la croix.

LA MERE.

Ainſi il l'a gâgnée par ſupercherie, & vous avez fait une injuſtice criante à votre poupée?

EMILIE.

Il eſt vrai, maman, que les choſes ne ſe ſont pas paſſées bien loyalement. Mais je crois qu'on peut faire une injuſtice, ſans conſéquence, à une petite fille qui n'a qu'un cœur de carton.

LA MERE.

Je vois que vous deviez avoir bien des afaires à la fois. Faire d'abord les demandes, & puis les réponſes pour la petite, & en ſouffler encore à un ignorant, qui répondait peut-être tout de travers.

EMILIE.

Tout juſte, maman, vous y êtes.

LA MERE.

Et quel était l'objet de l'exercice?

EMILIE.

Oh, maman, c'était ſérieux. Il s'agiſſait des cinq ſens.

LA MERE.

Vous avez raiſon; voilà un ſujet ſérieux & grave. Je ſuis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à cet exercice. J'aurais appris, entre autres particularités, comment on peut faire trois rôles à la fois.

EMILIE.

Cela n'eſt pas bien difficile, ma

chere maman. Voulez-vous en voir un échantillon?... Mais non, cela vous fatiguerait peut-être.

LA MERE.

Au contraire, cela me reposera.

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, quand je ferai la gouvernante, je me tiendrai à votre droite; puis je passerai à votre gauche, pour faire la niece ou la poupée; & quand je me placerai devant vous, ce sera pour souffler M. de Gerceuil, qui fait mon frere le Chevalier.

LA MERE.

Je crois qu'il faut d'abord retrancher ce dernier rôle. Outre que je ne me soucie pas qu'il gâgne encore une fois la croix sans l'avoir méritée, il pourait embrouiller notre exercice de façon que ma faible tête fût hors d'état de le suivre.

EMILIE.

A la bonne heure, cela rendra mon afaire

afaire bien aiſée. C'eſt domage que je n'aie pas le temps de tirer la petite de ſa boîte. Je la mettrais là à votre gauche, & ce ſerait comme hier.

LA MERE.

Il n'y manquerait alors que le grand enfant, pour faire le rôle de votre frere.

EMILIE.

S'il vient, maman, vous verrez qu'il le prendra tout de ſuite.

LA MERE.

En atendant, vous avez parfaitement remédié à l'abſence de la poupée; en changeant de côté, ſuivant le rôle, vous me préſerverez de tout danger de m'embrouiller.

EMILIE

(*commence.*)

LA GOUVERNANTE.

Je crains bien, Mademoiſelle, que vous ne brilliez pas beaucoup aujourd'hui. Vous ne manquez pas d'eſprit,

mais vous y avez une certaine pareſſe qui vous fait tort.

LA POUPÉE.

Mais non, ma bonne, ce n'eſt pas pareſſe. Mais c'eſt qu'il y a des choſes que je comprends bien, qui me frapent tout de ſuite, & d'autres que je n'entends qu'à-peu-près. Dites-moi pourquoi je ne comprends pas tout.

LA GOUVERNANTE.

Dites-moi pourquoi vous pouvez atteindre avec votre main juſqu'au buſte de Henri IV, qui eſt placé là ſur cette cheminée.

LA POUPÉE.

C'eſt que c'eſt à ma portée.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi ne pouvez-vous pas atteindre aux bobéches qui ſont dans les bras?

LA POUPÉE.

C'eſt que je ne ſuis pas aſſez grande.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien, c'eſt la même raiſon qui fait

que vous comprenez de certaines choſes, & que vous n'en entendez pas d'autres.

LA POUPÉE.

Comment, parce que je ne ſuis pas aſſez grande?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute, Mademoiſelle. L'eſprit a beſoin de ſe fortifier & de s'étendre comme le corps. Quand il eſt jeune, il n'a pas encore toute ſa hauteur, il ne peut pas aller au delà d'une certaine portée; entendez-vous?

LA POUPÉE.

Ma bonne, je ne ſavais pas cela.

LA GOUVERNANTE.

C'eſt que vous ne réfléchiſſez jamais.

LA POUPÉE.

Je ſuis jeune, ma bonne; mon eſprit ne peut pas aller au delà d'une certaine portée.

LA GOUVERNANTE.

Soit. Mais cette portée il faut l'étendre tous les jours.

LA POUPÉE.

Je ne demande pas mieux, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je le crois ; mais vous voudriez que cela vînt en dormant.

LA POUPÉE.

Je ſais bien que cela ne peut pas venir en dormant, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi pas ?

LA POUPÉE.

C'eſt que quand on dort, on ne voit pas, on n'entend pas, & l'on n'a point d'idées.

LA GOUVERNANTE.

Par où l'eſprit reçoit-il donc ſes idées ou ſes connaiſſances ?

LA POUPÉE.

Par les ſens.

LA GOUVERNANTE.

Et combien y a-t-il de ſens ?

LA POUPÉE.

Il y en a cinq.

LA GOUVERNANTE.

Je ne vous demande pas leurs noms ; c'eſt trop commun.

LA POUPÉE.

Je les ſais pourtant au bout de mes cinq doigts.

LA GOUVERNANTE.

Il ſerait beau voir que vous ne les ſuſſiez pas !

LA POUPÉE.

Si vous me fâchez, je vous les nomme l'un après l'autre.

LA GOUVERNANTE.

Je n'en veux pas entendre parler.

LA POUPÉE.

A la bonne heure, ce ſera pour une autre fois.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi dites-vous qu'on n'a point d'idées, quand on ne voit pas, quand on n'entend pas ?

LA POUPÉE.

C'eſt que je le crois.

LA GOUVERNANTE.

Quand je ferme les yeux, je ſuis aveugle, au moins pendant le temps que je les tiens fermés. Eſt-ce que je n'ai point pour cela l'idée des couleurs, du bleu, du jaûne, du rouge, du verd?

LA POUPÉE.

Vous en avez l'idée, ma bonne, parce que vous en avez vu auparavant, & qu'on vous a appris à les diſtinguer.

LA GOUVERNANTE.

Et ſi j'étais aveugle de naiſſance, je ne pourais donc pas me former une idée des couleurs.

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la lumiere, ni du jour, ni des rayons du ſoleil?

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la forme d'aucun objet?

LA POUPÉE.

Pardonez-moi, ma bonne. Je puis me faire une idée de la forme en la touchant; ainſi je connais votre main avec ſes cinq doigts, parce que je l'ai touchée de tous les côtés. Mais ſi j'étais aveugle, vous me diriez qu'elle eſt blanche, & je ne ſaurais ce que cela veut dire.

LA GOUVERNANTE.

Vous avez raiſon. — Vous voyez bien, Mademoiſelle, quand vous dites bien, que je vous rends juſtice.

LA POUPÉE.

Grand merci, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Mais, quand j'ai le malheur d'être aveugle par accident, comment puis-je me faire une idée des couleurs que je ne vois plus?

LA POUPÉE.

C'eſt qu'apparemment vous en jugez comme un aveugle des couleurs.

LA GOUVERNANTE.

Point de plaiſanterie, s'il vous plaît. Vous prenez mal votre temps, quand il s'agit de parler ſérieuſement & de réfléchir.

LA POUPÉE.

C'eſt, ma bonne, que vous vous formez une idée des couleurs d'après votre ſouvenir. On vous dit qu'une étoſe eſt rouge, & vous vous rapelez comment était cette couleur dans le temps que vous pouviez la voir.

LA GOUVERNANTE.

Voilà ce qui s'appelle répondre. Ainſi pour former des idées, il ne faut pas ſeulement des ſens, il faut de la mémoire.

LA POUPÉE.

Sans doute, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Et la mémoire ſupplée à la préſence des objets?

LA POUPÉE.

Vous voulez dire qu'elle tient lieu de leur préſence ?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt cela. Et ſi je n'avais point de mémoire, pourais-je me former des idées ?

LA POUPÉE.

Je ne le crois pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je commencerais une phraſe, & avant de l'avoir achevée, je ne me ſouviendrais déja plus de ſon commencement.

LA POUPÉE.

Et adieu les idées de ma bonne !

LA GOUVERNANTE.

Vous voyez donc bien que la mémoire ou la faculté de retenir les impreſſions reçues, eſt comme un ſixieme ſens, ſans lequel les cinq autres ne ſerviraient pas à grand'choſe.

LA POUPÉE.

Oui, ma bonne. Elle eſt comme la

gardiene de la maiſon, qui a les proviſions ſous ſa clef.

LA GOUVERNANTE.

Vous dites bien, mon chou; venez que je vous embraſſe.

LA POUPÉE.

Et ſi j'étais ſourde de naiſſance?

LA GOUVERNANTE.

Vous ne pouriez vous former aucune idée des ſons, ni par conſéquent des langues, qui ne ſont que des ſons modifiés de diverſes manieres.

LA POUPÉE.

Je ne pourais donc pas parler, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Les enfans n'apprenent à parler qu'en imitant les ſons de ceux qui les élevent, & en retenant la ſignification qu'on y atache. Or ſi vous n'aviez jamais entendu un ſon, comment feriez-vous pour l'imiter?

LA POUPÉE.

Tous les ſourds de naiſſance ſont donc muets ?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute.

LA POUPÉE.

Mais, ma bonne, ce n'eſt pourtant pas avec les oreilles qu'on parle ?

LA GOUVERNANTE.

Ils ſont muets, parce qu'ils ne ſavent pas qu'ils peuvent parler, & qu'il ne reſte aucun moyen de le leur faire ſavoir.

LA POUPÉE.

J'en ſuis bien fâchée pour eux, ma bonne. Et tous les muets ſont-ils pareillement ſourds ?

LA GOUVERNANTE.

Si vous vouliez réfléchir, vous m'épargneriez ces queſtions. On peut être muet par quelque vice ou obſtacle dans l'organe de la parole, qui n'influe en rien ſur l'organe de l'ouïe, entendez-vous ? Que cet obſtacle ſoit durable ou paſſager,

qu'il puiſſe ſe détruire ou non, il ne vous empêche point d'entendre.

LA POUPÉE.

C'eſt clair, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quand vous ſerez plus avancée, je vous menerai chez M. l'Abbé de l'Epée, pour aſſiſter aux exercices des ſourds & muets de naiſſance.

LA POUPÉE.

Je ne connais pas ce monſieur. Qu'eſt-ce qu'il fait donc de bon ?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt un citoyen qui s'eſt généreuſement dévoué à l'inſtruction de ces infortunés qui ſont privés de l'ouïe & de la parole. Il a formé une école en leur faveur, où il leur apprend par des ſignes, à comprendre les diſcours qu'ils ne peuvent entendre, à y répondre par écrit, & même à parler.

LA POUPÉE.

Oh, ma bonne, je voudrais voir cela.

LA GOUVERNANTE.

Comme je ne l'ai pas encore vu moi-même, il faut attendre que votre eſprit ſoit à la hauteur des bobêches.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

C'eſt-à-dire, qu'il ait dépaſſé le buſte de Henri IV.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Tête de linote! Vous avez déja oublié ce que nous avons dit ſur ce que votre main peut ou ne peut pas atteindre.

LA POUPÉE.

Ah, je m'en ſouviens, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ne l'oubliez donc plus.

LA POUPÉE.

Je ſuis toujours bien aiſe, ma bonne, d'avoir cinq ſens. Cela eſt bien commode.

Cela apporte bien des idées à l'eſprit. Et puis la mémoire les lui garde. Et puis il les tourne & les retourne en tout ſens, & fait des raiſonemens à perte de vue. Mais, ma bonne, qu'eſt-ce que c'eſt que l'eſprit?

EMILIE

(après une pauſe.)

Maman, qu'eſt-ce qu'il faut répondre?.. J'avais bien beſoin de lui faire cette queſtion!.. Je me ſuis embourbée là, comme une franche étourdie... Il ſerait pourtant bien honteux pour une gouvernante de reſter court vis-à-vis d'une morveuſe.

LA MERE.

Mais cela m'arive tous les jours avec vous. M'en voyez-vous honteuſe?

EMILIE.

Mais il ne tenait qu'à moi de lui faire demander toute autre choſe.

LA MERE.

C'eſt donc un grand malheur de

dire, Je ne ſais pas cela? Moi, je lui aurais répondu tout ſimplement: Mon chou, cette queſtion a embaraſſé de plus grands eſprits que vous & moi. Elle n'eſt pas ſeulement au deſſus du buſte de Henri IV, mais même au deſſus de la bobêche. Ainſi laiſſez-moi en repos.

EMILIE.

Entendez-vous, petite morveuſe? Je vous y répondrai en temps & lieu. Aujourd'hui j'en ai aſſez, & vous m'avez haraſſée.

LA MERE.

C'eſt ſans doute pour conſerver la morgue de gouvernante, que vous lui faites cette promeſſe? Au reſte, je vous crois, quand vous vous dites haraſſée. Vous devez être en nage. Je ne me doutais pas qu'un exercice de poupée fût une choſe ſi fatigante. Faire la maîtreſſe & l'écoliere à la fois! Changer à chaque inſtant de place &

de ton! Je vous assure, ma chere amie, que vous avez gâgné bien des croix, sans vous excéder à ce point.

EMILIE.

Il ne s'agit, comme vous voyez, ma chere maman, que d'un demi-tour à droite ou à gauche, suivant qu'on est maîtresse ou écoliere.

LA MERE.

Oui; mais changer de voix comme de place! Cela doit fatiguer, sur-tout la petite ayant la voix si claire.

EMILIE.

C'est qu'elle est encore bien jeune. Il fallait bien marquer la différence des personages.

LA MERE.

La vîtesse dont vous changiez de voix & de rôle, m'a fait faire une excellente épreuve de la bonté de ma tête. Je vous assure que je ne l'aurais pas soutenue, il y a trois ou quatre jours.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, je vous ai fatiguée peut-être !

LA MERE.

Au contraire, vous m'avez fait grand plaiſir. Mais ſi la petite a répondu hier comme aujourd'hui, je ne conçois pas comment vous avez eu le cœur de la fruſtrer de la croix.

EMILIE.

Oh, hier elle répondait tout de travers, parce que je voulais faire gâgner la croix à mon frere, le Chevalier. Vous ſavez bien qui je veux dire ?

LA MERE.

Tenez, voilà qu'on vient nous ſéparer. Votre ſouper eſt ſervi.

EMILIE.

Quoi, déjà ?

LA MERE.

Il n'y a ſi bonne compagnie qui ne ſoit obligée de ſe ſéparer.

EMILIE.

Voilà le mal.

LA MERE.

Mais bientôt nous nous réunirons pour ne plus nous quiter.

EMILIE.

Dormez donc bien, ma chere maman, pour que ce moment arive vîte, vîte. J'eſpere au moins qu'on ne me reprochera pas ma pauvre petite ſoirée d'aujourd'hui.

LA MERE.

Allez, ma chere amie, & dormez ſans inquiétude... Bon ſoir, bon ſoir, ma chere Emilie... Ah, revenez, que je vous embraſſe encore une fois !

DIX-HUITIEME CONVERSATION.

LA MERE.

AH, vous voilà de retour, Emilie! Eh bien, comment tout cela s'eſt-il paſſé!

EMILIE.

A merveille, maman, à merveille.

LA MERE.

Contez-moi cela, je vous prie.

EMILIE.

D'abord en arivant chez le pere Noël, je l'ai trouvé ſur l'eſcalier qui venait au devant de moi. Il avait un habit tout neuf; il était beau, maman, comme un patriarche. Il m'a dit: Mademoiſelle, je reconais bien les bontés de Madame votre mere, qui vous permet d'honorer la noce de ma fille de votre préſence. Vous aſſiſterez à

la bénédiction nuptiale, & votre préſence leur attirera la bénédiction divine: car les prieres des enfans, comme vous, ſont d'une grande efficacité. — Je ſuis entrée, j'ai trouvé toute la noce aſſemblée. Les mariés ſe ſont avancés vers moi. Je vous aſſure, maman, que Babet était bien jolie. Elle avait un air ſi modeſte, & ſon prétendu eſt sûrement un brave garçon. J'ai tiré les deux gobelets d'argent de la poche de mon tablier, & je les ai priés de les accepter pour leur ménage. Quand ils ont vu les chifres d'Etiene Herſelin & d'Eliſabeth Noël, & quand on leur a expliqué que c'étaient les chifres de leurs noms confondus enſemble, Babet a voulu me baiſer la main, & m'a demandé de faire graver mon chifre ou mes armes de l'autre côté, afin, diſait-elle, de pouvoir ſe glorifier de ſes gobelets toute ſa vie. Je l'ai embraſſée, & Madame la Maréchale eſt

entrée. Oh, maman, c'eſt une dame vraiment reſpectable. Comme elle a grand air, tout âgée qu'elle eſt ! Tout le monde était embaraſſé & ne ſavait où ſe fourer ; le pere Noël ſeul, avec ſon air de patriarche, n'a pas perdu contenance. Comment, a-t-il dit, Madame la Maréchale, vous venez dans ce taudis ſans nous prévenir ? Vous voulez reſſembler en tout à notre Seigneur, qui ne dédaignait pas, dans l'occaſion, d'entrer ſous le toit humble du pauvre, afin de manifeſter ſa bonté divine. — Vous n'y penſez pas, pere Noël, a répondu Madame la Maréchale. Etiene Herſelin eſt mon filleul, il eſt né chez moi. Son pere, Pierre Herſelin, a été mon jardinier pendant trente ans. Il a ſuccédé à ſon pere. C'eſt un Herſelin de la vieille roche pour la probité, le travail & la bonne conduite. J'ai fait ſon mariage avec votre fille ſur ſa réputation & ſur la vôtre, & je ne viendrais pas aſſiſter à la noce à

Après cela elle a ſalué tout le monde. Elle a voulu ſavoir le nom & le degré de parenté de chacun. Tout le monde a voulu lui baiſer la main. Elle a embraſſé la mariée. Elle m'a fait auſſi l'honeur de m'embraſſer, & m'a dit... mais avec une bonté!.. qu'elle était bien aiſe de faire connaiſſance avec moi, & qu'elle eſpérait vous convaincre, maman, que nous étions voiſines, puiſqu'il n'y avait pas cinq quarts de lieue de votre maiſon à ſon château.

LA MERE.

Et qu'avez-vous dit à tout cela?

EMILIE.

Maman, j'ai fait une profonde révérence, comme vous me l'aviez recommandé, dans le cas où elle viendrait à la noce. Mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais fait également: car je me ſuis ſenti tout de ſuite une grande vénération pour elle.

LA MERE.

C'eſt un ſentiment que tous ceux qui la connaiſſent, partagent avec vous.

EMILIE.

Après cela, on s'eſt mis en marche vers la paroiſſe. Madame la Maréchale y avoit déja envoyé ſon caroſſe. Elle a voulu être de la proceſſion. Elle a mis le pere Noël entre elle & moi, & nous avons marché derriere les nouveau-mariées. Chemin faiſant, elle m'a dit, qu'elle ne ſortirait pas du village, ſans vous avoir vue, parce qu'elle avait une grâce à vous demander. Le pere Noël a dit auſſi qu'il fallait bien que la noce allât vous rendre ſes reſpects, puiſque votre ſanté ne vous avait pas permis de l'honorer de votre préſence.

LA MERE.

Ainſi il faudra nous attendre à

recevoir bien du monde cette après-midi ?

EMILIE.

Sans compter peut-être les brioches, les fruits & les fleurs; car une noce de jardinier eſt bien riche en tout cela.

LA MERE.

Sur-tout quand c'eſt le jardinier de Madame la Maréchale. Après ?

EMILIE.

Nous ſommes arivés à l'égliſe dans le plus bel ordre. C'était, je vous aſſure, maman, une proceſſion à voir, ſur-tout par le beau ſoleil qu'il fait. Tout le bas clergé était rangé dans le chœur en habit de cérémonie, pour faire honeur au pere Noël qui eſt fort conſidéré, comme vous ſavez. Monſieur le Curé eſt ſorti de la ſacriſtie, il a ſalué Madame la Maréchale. Il a donné la bénédiction nuptiale aux mariés,

mariés, & leur a fait une très-belle exhortation.

LA MERE.

Qui a fait pleurer tout le monde?

EMILIE.

Tout le monde, non; mais le pere Noël s'eſt eſſuyé les yeux deux ou trois fois. Pour le marié, je n'ai pas pu le voir; mais Babet, maman, depuis l'inſtant qu'elle s'eſt approchée de l'autel, a pleuré, oh, elle a pleuré! ſes yeux étaient deux fontaines.

LA MERE.

Et vous?

LA MERE.

Moi, maman, je n'ai pas pleuré; mais j'étais bien attentive.

LA MERE.

Cependant vous avez abrégé le récit des cérémonies de l'égliſe, plus que je ne comptais. J'eſpérais que vous ne me feriez pas grâce d'une ſalutation, d'une inclination de tête, d'une parole.

EMILIE.

C'eſt que j'ai craint de vous ennuyer peut-être.... Et puis, le plus beau n'eſt pas encore venu.

LA MERE.

Voyons donc le plus beau.

EMILIE.

Après la cérémonie nous ſommes retournés à la maiſon du pere Noël dans le même ordre, excepté Madame la Maréchale, qui a dit qu'elle avait une viſite à faire dans le voiſinage, mais qu'elle allait bientôt revenir. Nous avons trouvé un très-bon déjeûner; il y avait des petits-pâtés excellens.

LA MERE.

Eſt-ce là le plus beau?

EMILIE.

Un peu de patience, ma chere maman, je vous en prie. Monſieur

le Curé eſt arivé. Tout le monde l'a entouré, comme de raiſon. Il a dit : « Ecoutez-moi, Etiene Herſelin, » & vous, Eliſabeth Noël. Madame la » Maréchale, dont les largeſſes & les » charités ſont la conſolation & la bé- » nédiction de tout ce canton, me » charge de vous remettre un contrat » de cinq cens livres de rente, comme » un préſent de noces de ſa part. Sa- » chez que la majeure partie de ceux » qui travaillent à la vigne du Seigneur » en ce royaume, ne jouit pas d'un » revenu plus conſidérable, que celui » que vous devez à la grande généro- » ſité de votre bienfaitrice. Mais comme » ſa ſageſſe égale ſa bonté, elle ne » veut pas que ce revenu ſerve aux be- » ſoins de votre ménage, & par con- » ſéquent à vous rendre moins labo- » rieux : vous devez pourvoir à vos » beſoins par le fruit de votre travail ; » c'eſt la loi du Seigneur. Madame la » Maréchale veut que la rente dont

» elle vous gratifie, ſoit employée » tous les ans, d'après mon conſeil » & notre commune déciſion, à l'ac- » quiſition de quelque portion de terre » à votre bienſéance, & qui puiſſe » vous ſervir, avec le temps, de » propriété & de retraite dans vos » vieux jours, afin que ſi votre mariage » eſt béni, comme nous l'eſpérons, » ces portions de terre puiſſent devenir » l'héritage de vos nombreux enfans, » & vous rendre cher votre état, au- » quel dieu a particuliérement ataché » ſa bénédiction, par le contentement » qui en eſt le partage, par la pureté » & l'innocence des mœurs, la ſé- » curité d'une bonne conſcience, la » ſanté du corps & de l'ame ».

LA MERE.

Vous avez raiſon, ma chere amie, voilà ſans contredit le plus beau, & je ſuis bien aiſe que vous l'ayez ſi bien retenu.

EMILIE.

Vous ſavez bien, maman, que je retiens volontiers ce que dit notre Paſteur. J'ai trouvé, comme vous, ce diſcours fort beau; auſſi il a fait pleurer Babet de plus belle. Monſieur le Curé l'a fini, en leur mettant la main ſur la tête, & en leur diſant : Que dieu vous la conſerve... c'eſt-à-dire, maman, la ſanté du corps & de l'ame. Béniſſez le nom de dieu & de votre bienfaitrice.

LA MERE.

C'eſt ce qu'ils ont fait apparemment ?

EMILIE.

Tout le monde a comblé Madame la Maréchale de louanges & de bénédictions; & en vérité, maman, je commence à croire qu'elle ne s'eſt abſentée que pour n'en être pas témoin, & pour laiſſer à Monſieur le Curé le temps de faire ſa commiſſion.

LA MERE.

Eſt-elle reſtée long-temps abſente?

EMILIE.

Plus d'une heure. Je ſuis même partie avant ſon retour, mais je l'ai rencontrée dans la rue qui revenait. Elle a fait arrêter ſon caroſſe, & m'a dit : Quoi, vous quitez déja la noce? Cela n'eſt pas bien. Mais j'eſpere vous revoir bientôt & pour plus long-temps. Ainſi, maman, atendez-vous à la voir ariver ici tantôt avec toute la noce.

LA MERE.

Oh non, vous ne la verrez plus aujourd'hui; car elle ſort d'ici. Tout le temps que vous avez paſſé chez le pere Noël après l'égliſe, elle l'a paſſé ici.

EMILIE.

Pourquoi donc m'a-t-elle dit, J'eſpere vous revoir? Et cette grâce, maman, qu'elle ſe propoſait de vous demander?

LA MERE.

Ah, cette grâce ! C'en eſt une qu'elle veut vous acorder.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Elle aura Dimanche prochain toute la noce chez elle, & elle déſire que nous en ſoyons, vous & moi, & que nous lui menions notre Paſteur.

EMILIE.

Ah, maman, faiſons cela. Nous aurons d'abord un agréable voyage avec notre brave Paſteur, ſans compter la journée...

LA MERE.

Qui aura bien ſon prix, n'eſt-ce pas ? Et ſi ma ſanté ne me permet pas d'y aller, elle veut toujours que je vous envoie avec Monſieur le Curé & votre bonne.

EMILIE.

Et avez-vous acordé cette grâce ?

LA MERE.

Comment refuſer quelque choſe à une femme ſi reſpectable ?

EMILIE.

Je crois, ma chere maman, que je puis prendre la moitié de la reconnaiſſance ſur mon compte.

LA MERE.

Vous penſez donc que cette journée vous amuſera ?

EMILIE.

Oh beaucoup ; je vous en donne ma parole avec toute confiance.

LA MERE.

Cependant il me ſemble que vous êtes partie ce matin pour la cérémonie, d'un air beaucoup plus gai que celui que vous en raportez.

EMILIE.

Cela peut être, maman. C'eſt que

je croyais un jour de mariage beaucoup plus gai en effet.

LA MERE.

Et ſur quoi fondiez-vous cette opinion ?

EMILIE.

Mais, maman, c'eſt le jour qui acomplit ce que tout le monde déſire. C'eſt donc le cas d'être gai.

LA MERE.

Vous avez raiſon. Mais en acompliſſant le déſir de toute une famille, cet inſtant fait l'époque la plus déciſive de notre vie, ſans nous répondre de ſes ſuites. Le rideau qui nous cache l'avenir s'entr'ouvre. Au milieu de la joie qui nous environe, nous y portons un regard inquiet : car comment fixer ſans trouble, ſans une terreur ſecrete, ce lointain où tout eſt indécis, où tout eſt vague & où néanmoins tout intéreſſe ? Ce jour vous fait d'ailleurs contracter un engage-

ment éternel. Cela ne vous paraît-il pas redoutable pour des êtres ſi faibles, ſi variables, ſi inconſtans, ſi fugitifs, ſi paſſagers? Un engagement éternel qu'il n'eſt plus poſſible de rompre, quelles qu'en ſoient les ſuites! Si cet engagement devient malheureux, c'en eſt fait du bonheur de toute la vie; s'il eſt heureux, ſon commencement vous avertit, dès à préſent & même malgré vous, de ſa fin, puiſque tout ce qui commence doit auſſi néceſſairement finir. L'inéxorable loi à qui tout eſt ſoumis, vous entraînera dès cet inſtant progreſſivement vers le terme de cette union ſi tendre, ſur laquelle le bonheur de votre vie était fondé, & plongera dans les regrets & dans les larmes celui des deux qu'elle aura condamné à ſurvivre.

EMILIE.

Ah, maman, comme tout ce que vous dites-là eſt triſte! Heureuſement

je ſuis partie ce matin pour la maiſon du pere Noël, ſans penſer à rien de tout cela.

LA MERE.

C'eſt que ce n'était pas vous qui deviez vous marier.

EMILIE.

Vous croyez donc que Babet a fait toutes ces réflexions?

LA MERE.

Ou diſtinctement ou confuſément, ſuivant que l'habitude de ſe rendre compte de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur & dans ſa tête, eſt plus ou moins perfectionée chez elle. Je crois que dans les ſituations importantes de la vie, les vrais ſentimens, les penſées vraies, ſe préſentent à-peu-près uniformément à tout le monde, ſans diſtinction d'état, & que le rafinement y ajoute moins qu'on ne penſe.

EMILIE.

Je ne suis donc plus étonée si Babet qui était la plus grande rieuse du village, n'a fait que pleurer pendant toute la cérémonie.

LA MERE.

Vous convenez qu'un jour de mariage est un jour à grandes & profondes réflexions : or la gaité n'est pas précisément l'enfant de la réflexion. D'ailleurs on prétend que les plus grandes rieuses sont aussi celles qui pleurent le plus aisément.

EMILIE.

Cela fait pourtant les deux extrêmes.

LA MERE.

Mais qui partent de la même source, c'est à dire, de la sensibilité, ou d'une grande facilité de s'affecter & de s'émouvoir.

EMILIE.

Tant mieux, maman. Cela me fait

eſpérer que Babet, après la noce, recommencera à rire comme auparavant.

LA MERE.

Je l'eſpere auſſi. Nous ſerions des créatures bien miſérables, ſi l'idée de l'avenir & de ſes incertitudes nous obſédait au point de nous troubler ſans ceſſe dans nos devoirs & dans la jouiſſance du préſent.

EMILIE.

C'eſt ce que je penſais tout à l'heure; je me diſais tout bas: Dieu me préſerve de ſoulever ce rideau qui me cache l'avenir!

LA MERE.

Les perſones ſages le ſoulevent de temps en temps.

EMILIE.

Mais, maman, puiſque l'avenir eſt incertain, & qu'on devient triſte en y regardant, pourquoi s'en oc-

cuper ? Il n'y a qu'à n'y pas ſonger.

LA MERE.

C'eſt de quoi les enfans s'acquitent merveilleuſement, & c'eſt peut-être un des plus beaux privileges de l'enfance ; il n'y a point de lendemain pour elle. Mais ce privilege finit tout juſte le jour du mariage, ou bien le jour où il faut quiter la maiſon paternele : alors le ſouci & l'inquiétude ſuccedent, avec l'idée du lendemain, à la ſécurité & à l'ivreſſe du premier âge.

EMILIE.

Maman, je crois que, toute réflexion faite, je ne me marierai pas.

LA MERE.

Voilà une réſolution un peu ſubite, mais qui heureuſement n'eſt pas irrévocable. Vous aurez tout le temps de la peſer mûrement.

EMILIE.

Je ſuis votre Babet, & je ne veux pas quiter mon pere Noël, entendez-vous?

LA MÈRE.

Eh bien, il faudra faire vos conditions avec votre Etiene Herſelin en conſéquence. Vous lui direz: Venez demeurer avec moi chez ma bonne mere, & prenons ſoin de ſa vieilleſſe, afin que Monſieur le Curé puiſſe auſſi nous annoncer la bénédiction divine ſur nous & ſur nos enfans.

EMILIE

(*embraſſant ſa mere.*)

Ah, ma chere maman, voilà un coin du rideau qu'on peut ſoulever. Si l'on pleure, ce n'eſt pas de triſteſſe.

LA MERE.

Nous nous ſommes perdues-là, ma chere amie, dans une foule de ré-

xions philoſophiques à propos des
leurs de notre mariée ; & ſes larmes
l'ont peut-être d'autre cauſe que la
peine qu'elle reſſent, de quiter la
maiſon de ſon pere, & de s'en aller
demeurer à cinq quarts de lieue.

EMILIE.

C'eſt bien ſuffiſant, ma chere ma-
man, & je ſuis très-aiſe de n'être
pas témoin ce ſoir de la ſéparation.
Cela fera encore des pleurs & des
ſanglots que j'entends d'ici.

LA MERE.

C'eſt l'hiſtoire de la vie humaine.
On ne peut réunir tous les objets de ſon
atachement dans un centre commun,
& rarement il vous arive un bonheur
qui ne vous oblige au ſacrifice d'aucun
autre.

EMILIE.

Cela n'eſt pas trop bien arangé au
moins..... Ah, maman, la belle eſ

tampe & le beau cadre ! Où avais-je donc les yeux, pour ne m'en pas apercevoir depuis une heure?

LA MERE.

Vous les aviez laiſſés chez le pere Noël, & ils y avaient aſſez d'occupation.

EMILIE.

Voilà une bien belle eſtampe, maman !

LA MERE.

Ce n'eſt pas une eſtampe, c'eſt un deſſin.

EMILIE.

On vous l'a donc envoyé de Paris, ou vous l'avez acheté pendant mon abſence ?

LA MERE.

Il n'eſt pas à moi. C'eſt Madame la Maréchale qui me l'a apporté. Comme il m'a paru intéreſſant, je lui ai demandé la permiſſion de le garder juſ-

qu'à votre retour, pour vous le montrer; elle le fera reprendre tantôt.

EMILIE.

C'eſt donc elle qui l'a acheté?

LA MERE.

Il ne lui apartient pas non plus: il eſt à Madame la Ducheſſe d'***, ſa couſine, pour qui un de ſes amis l'a fait faire à ſon inſu, d'après une aventure qui lui eſt arivée.

EMILIE.

Vous la ſavez, maman, cette aventure?

LA MERE.

Madame la Maréchale vient de me l'apprendre.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, dites-la-moi, afin que je la ſache auſſi.

LA MERE.

Je vous atendais au contraire, pour vous prier de me la conter.

EMILIE.

Comment puis-je vous conter ce que je ne ſais point?

LA MERE.

En regardant le deſſin. S'il eſt bien fait, vous devez en deviner le ſujet ſans difficulté.

EMILIE.

Voyons donc, maman, puiſque vous voulez que je ſois ſorciere.... Voilà d'abord une femme couchée... Eſt-ce Madame la Ducheſſe?... Oh, non; elle eſt couchée ſur de la paille; C'eſt un mauvais grabat que cela... Et puis, ſa chambre... C'eſt un angar... Maman, cette femme eſt dans la peine... Eſt-elle malade, eſt-elle en ſanté? je n'en ſais rien... Je la crois malade, puiſqu'elle eſt couchée... Mais il lui eſt arivé ou un grand bonheur ou un grand malheur, car elle leve les bras au ciel.... Eſt-ce pour

le remercier ou pour ſe lamenter? je ne le ſais pas.

LA MERE.

Voyons un peu qui eſt à côté de ſon grabat.

EMILIE.

C'eſt ſa garde peut-être... Oh non, elle eſt trop bien miſe; c'eſt une dame.

LA MERE.

Je crois qu'une femme couchée ſur de la paille n'eſt pas trop en état de faire les frais d'une garde.

EMILIE.

Je ne ſais ce que je dis, maman. C'eſt Madame la Ducheſſe, cela... Sur quoi eſt-elle donc huchée?

LA MERE.

Sur un tabouret de bois, qu'on nomme communément eſcabeau.

EMILIE.

La croyez-vous bien à ſon aiſe?

LA MERE.

Non; mais elle n'eſt pas peut-être entrée dans cet angar, pour y être à ſon aiſe. Au reſte, je l'aimerais autant debout, qu'aſſiſe comme elle eſt; elle en aurait eu l'air plus noble & d'un plus grand caractere, & cela n'eſt pas à négliger dans un deſſin.

EMILIE.

Pourquoi donc eſt-elle penchée comme cela?... Ah, c'eſt qu'elle s'informe de la ſanté de cette pauvre femme; je vois cela... Ou bien, elle la conſole : car ce geſte de ſa main prouve qu'elle lui parle... avec beaucoup de bonté même... Et puis, voilà une jeune demoiſelle aſſiſe ſur un cofre... Elle eſt bien parée... Je gage que c'eſt la fille de Madame la Ducheſſe... Il faut que l'hiſtoire ſoit arivée du temps des plumes; il n'y a qu'à voir la coëfure de Mademoiſelle.

LA MERE.

Mais le temps des plumes était hier, ce me ſemble? Vous en parlez comme du ſiecle paſſé.

EMILIE.

D'hier, non, ma chere maman; d'avant-hier, à la bonne heure... Au reſte, la plume ne la rend pas plus gaie. Elle eſt peinée de tout ce qu'elle entend... Je crois qu'elle pleure... Ah, c'eſt cette grande fille devant elle, qui pleure bien amérement... Celle-là, c'eſt la fille de la pauvre femme, j'en ſuis sûre... Je trouve à la fille de Madame la Ducheſſe, un air de bonté & de compaſſion qui me touche. Elle tient la pauvre fille par la main; elle lui dit apparemment : Venez vous aſſeoir à côté de moi, afin que je vous conſole... Vous me direz, maman, qu'elles ſont toutes deux aſſez grandes, pour avoir un lendemain.

LA MERE.

Et ce lendemain ne promet, à ce qu'il paraît, rien de conſolant.

EMILIE.

En revanche, voilà deux garçons dans ce coin, qui n'y penſent guere.

LA MERE.

Pour le plus petit, je vous l'acorde. Il mange, je crois, une pomme, & joue avec un chat. Il peut avoir ſoufert; mais il n'a point de ſouci, ce me ſemble.

EMILIE.

Vous direz encore, maman, que c'eſt un privilege de ſon âge.

LA MERE.

Que ſon frere a déja perdu.

EMILIE.

Il tricote, je crois.

LA MERE.

Et il a l'air bien triſte, autant qu'on en peut juger.

EMILIE.

Il n'eſt pourtant pas ſi grand que ſa ſœur.

LA MERE.

C'eſt que l'idée du lendemain commence de bonne heure pour les enfans des malheureux.

EMILIE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc derriere la tête de la pauvre fille ?

LA MERE.

C'eſt une lampe du côté droit de la femme couchée, qui éclaire les deux principales figures ; le reſte de la ſcene eſt dans l'ombre.

EMILIE.

Je ſuis comme vous, maman ; je n'aime pas Madame la Ducheſſe huchée comme elle eſt. J'aurais voulu là une belle figure à la Raphaël ; vous m'entendez bien ?

LA

LA MERE.

Qui peut-être n'aurait pas bien fidélement rendu la figure de cette femme reſpectable; mais qui aurait parfaitement bien exprimé le caractere de nobleſſe, de généroſité & de bienfaiſance, qu'on remarque dans toutes ſes actions.

EMILIE.

Elle reſſemble donc à Madame la Maréchale?

LA MERE.

On peut dire, ſans bleſſer la vérité, que ces vertus ſont héréditaires dans cette maiſon; & c'eſt lorſqu'on voit cette élévation de ſentimens ſe perpétuer de génération en génération, qu'on eſt tenté de ne pas regarder le préjugé de la naiſſance comme tout-à-fait chimérique.

EMILIE.

Mais, maman, la naiſſance ne dépend pas de nous?

LA MERE.

Voilà pourquoi le pere Noël n'eſt reſté que l'homme de poids, l'homme de conſeil & de conſidération, le premier homme, en un mot, de ſon village. Si le ſort l'eût fait naître couſin ou frere de Madame la Ducheſſe d'***, il eût été ſans doute l'exemple & le modele de la cour.

EMILIE.

Le ſort n'a donc pas été juſte envers lui?

LA MERE.

Pas plus qu'envers ceux qui, dépourvus de mérite, ſont condamnés à porter un nom illuſtre.

EMILIE.

Oui, je conçois que cela doit être bien à charge.

LA MERE.

Et vous concevez auſſi qu'une naiſſance illuſtre n'eſt pas un mérite,

mais un avantage ; quand on en eſt digne, s'entend.

EMILIE.

Vous m'avez cependant dit bien des fois que c'était ſotiſe, de s'enorgueillir de ſa naiſſance.

LA MERE.

S'enorgueillir d'un avantage qui n'eſt dû qu'au hazard, c'eſt ſotiſe ; mais ſe ſouvenir de ſa naiſſance, & pour ne pas dégénérer de ſes aïeux, avoir toujours préſens les grands exemples qu'ils ont laiſſés à leur poſtérité, c'eſt la noble & vertueuſe habitude d'un cœur généreux & élevé.

EMILIE.

Et c'eſt une habitude à contracter ; n'eſt-il pas vrai, ma chere maman ?

LA MERE.

Vous connaiſſez le pouvoir de l'exemple en général. Plus les exemples ſont près de nous, plus leur efficacité doit augmenter ; jugez de leur

force, lorſque nous pouvons les choiſir dans notre propre famille ! De combien de nobles déſirs ne doit-on pas ſe ſentir embraſé, quand on peut dire, La liſte de mes ancêtres eſt remplie de noms révérés, de noms chers à la patrie ; quand on a le bonheur de compter parmi eux des héros & des modeles !

EMILIE.

Ah, ma chere maman, je penſerai à cela toute la journée, & peut-être encore toute la nuit.

LA MERE.

Et n'oubliez pas que j'ai quelquefois oui dire aux perſones dignes d'un nom illuſtre, Tels ſont les devoirs, mais jamais, Tels ſont les droits de mon rang ou de ma naiſſance.

EMILIE.

C'eſt qu'on ne leur conteſte peut-être rien.

LA MERE.

Eh bien, c'eſt une raiſon pour tâcher de ſe mettre du nombre de ceux auxquels on ne conteſte rien.

EMILIE.

Et quand on n'a point de liſte, maman ?

LA MERE.

On jouit d'un autre avantage précieux ; celui d'illuſtrer par ſes talens & ſes vertus, un nom obſcur, & de l'agréger à la liſte des noms chers à la patrie. L'uſage accorde à l'homme de qualité & de naiſſance un rang diſtingué dans la ſociété ; mais la conſidération publique éleve au deſſus, celui qui doit tout à lui-même & rien à ſes aïeux ; elle l'éleve ſur-tout au deſſus de cette foule ſans ame & ſans mérite, pour qui un nom illuſtre n'eſt qu'un fardeau, qu'un ſujet de reproche.

EMILIE.

Cela eſt juſte auſſi.

LA MERE.

Vous voyez qu'il vaut mieux commencer une liſte, que d'y faire tache.

EMILIE.

Oh, cela eſt indubitable. Mais, maman, le pere Noël ne commencera pas de liſte.

LA MERE.

Non. Il n'aura pour témoins de ſes vertus que vous & moi, & nos éloges à coup sûr ne parviendront pas juſqu'à la poſtérité. Heureuſement l'illuſtration du nom peut être la noble ambition d'un grand cœur, mais elle n'eſt aucunement néceſſaire au bonheur. On dirait même que le bonheur aime à être ignoré & à habiter de préférence l'aſyle obſcur de la médiocrité.

EMILIE.

Voilà pourquoi Monſieur le Curé

leur a ſi bien dit que la providence leur avait donné le contentement en partage.

LA MERE.

C'eſt ce que j'allais vous rapeler, pour vous raſſurer ſur le lot du pere Noël. J'étais étonée que vous l'euſſiez ſitôt oublié.

EMILIE.

Et le contentement, maman, eſt le couſin germain du bonheur ?

LA MERE.

Très-germain : ainſi nous pouvons être parfaitement tranquilles ſur le ſort du pere Noël. Mais à force de jaſer, nous voilà un peu loin de notre deſſin.

EMILIE.

Ne perd pas ſon temps qui jaſe avec vous, ma chere maman.

LA MERE.

Et que dirons-nous à l'auteur du deſſin, s'il ſe met à jaſer avec nous ?

EMILIE.

Je lui dirai d'abord : Monſieur, rangez, je vous prie, cet eſcabeau dans un coin ; mettez Madame la Ducheſſe debout & droite, & faites-nous-en une figure à la Raphaël.

LA MERE.

Même par le dos, ſi cela vous convient. Car, ſi le grand caractere eſt dans votre figure, il ſe fera ſentir de quelque maniere que vous la placiez.

EMILIE.

Ah, je ſais cela, par exemple. Je me ſouviens de ce tableau que nous avons vu enſemble, où Jéſus-Chriſt reſſuſcite Lazare. Il eſt ſur le bord de la foſſe, on ne le voit que par le dos; mais vous m'avez dit : Emilie, regardez; c'eſt la figure principale, tous les traits en ſont cachés; & cependant le peintre a ſu lui imprimer le caractere d'une puiſſance

divine & ſurnaturele ! . . . . Cela n'était pas aiſé, maman.

LA MERE.

C'eſt que le génie eſt acoutumé à réuſſir dans tout ce qu'il entreprend, même dans ſes fantaiſies, dans quelques difficultés qu'elles l'engagent.

EMILIE.

Il a auſſi une puiſſance ſurnaturele peut-être ?

LA MERE.

C'eſt comme un cachet qu'il imprime à ſes ouvrages : il le place où il lui plaît. Mais que dira l'auteur du deſſin à tout cela ?

EMILIE.

Je n'en ſais rien. Il me dira peut-être : Mademoiſelle, comme ce deſſin n'a pas été fait pour vous, épargnez-vous la peine de le critiquer.

LA MERE.

Cela ne ſerait pas poli, & les artiſtes le ſont communément. Mais il pourait fort bien vous dire : Made-

moiſelle, ne vaut-il pas mieux s'occuper d'abord des beautés d'un deſſin, d'un tableau, d'un ouvrage de l'art en un mot, avant d'en rechercher les défauts? Il faut beaucoup d'études & de connaiſſances, je vous en avertis, pour voir les beautés, tandis que l'homme le plus ſuperficiel découvre aiſément le côté faible. Après cela, il ajoutera peut-être : Mademoiſelle, ſi vous trouvez l'occaſion de faire de ma part cette obſervation à Madame votre mere, vous m'obligerez, & elle auſſi.

EMILIE.

Ce monſieur fait donc la morale aux meres comme aux filles?

LA MERE.

Dans l'occaſion, quand il croit pouvoir leur rendre ſervice.

EMILIE.

Eh bien, je ſais ce que je lui dirai pour l'apaiſer.

LA MERE.

Voyons : car je voudrais bien auſſi faire ma paix avec lui.

EMILIE.

Je lui dirai : Monſieur, votre deſſin m'a rapelé un beau tableau de M. Greuze, que j'ai été voir avec maman, l'hiver paſſé.

LA MERE.

C'eſt effectivement vrai; il y a de l'affinité entre ce deſſin & le tableau de la Dame charitable.

EMILIE.

Cette dame, eſt-ce Madame la Ducheſſe ou Madame la Marquiſe, je ne ſais la baptiſer; mais vous me direz que le nom ne fait rien à l'affaire. Elle eſt debout; elle a l'air bien intéreſſant. Sa fille a un peu de répugnance à approcher du lit. C'eſt que (vous m'avez dit ſon ſecret) elle voyait pour la premiere fois un

ſpectacle ſi triſte. Mais ce n'eſt pas une femme, c'eſt un vieillard qui eſt couché ſur le grabat de M. Greuze. Comme il a l'air vénérable au milieu de ſa miſere ! Vous m'avez dit : Emilie, voyez-vous cette épée pendue à la muraille ? Il n'y a pas d'autre meuble dans ce taudis. Il faut que ce vieillard qui languit préſentement dans le beſoin, ait porté les armes dans ſa jeuneſſe pour la défenſe de ſon pays. Et tandis que vous me diſiez cela, je crois que la ſœur griſe qui avait amené cette dame & ſa fille, & qui était reſtée ſur le ſeuil de la porte dans l'obſcurité, vous faiſait un ſigne de tête, comme pour vous dire : Madame, vous l'avez deviné ; n'eſt-ce pas là une fin bien triſte pour un brave homme ? Mais le brave homme avec ſon air vénérable ne nous regardait pas ; il diſait tranquillement à la dame bienfaiſante : Vous faites une

action bien louable de venir au ſecours de l'infortune.

LA MERE.

En cela il eſt différent de la femme de notre deſſin, qui a l'air d'être dans une grande agitation. Au reſte, je demanderai à M. Greuze l'hiver prochain, s'il vous a donné la permiſſion de faire parler les figures de ſon tableau, & s'il trouve bon que ſa ſœur griſe faſſe des ſignes de tête aux meres qui en expliquent le ſujet à leurs petites filles.

EMILIE.

Je vois, maman, que vous voulez me faire des afaires avec tout le monde. Eſt-ce auſſi un parti pris de votre part de ne pas me dire l'aventure de Madame la Ducheſſe & de la pauvre femme?

LA MERE.

Pardonez-moi. Actuélement que vous me l'avez contée, je n'ai qu'à

y mettre le nom des acteurs, & il y aurait de l'injuſtice à ne pas vous donner cette petite ſatisfaction.

EMILIE.

Vous me direz donc tout ce que Madame la Maréchale vous en a appris.

LA MERE.

C'eſt auſſi tout ce que j'en ſais. Mais je vous préviens que l'hiſtoire n'eſt pas gaie, & en qualité d'amies du pere Noël, je ne crois pas qu'il nous conviene de nous occuper de ſujets triſtes, le jour où la joie habite ſa maiſon. D'ailleurs il ſe fait tard, il faut ſonger à dîner, afin d'être en état de recevoir la noce.

EMILIE.

Ah, maman; je ne vous promets pas qu'elle n'arive avant que nous ſoyons ſorties de table.

LA MERE.

En ce cas, remettons notre hiſtoire

à un autre jour. Allez, je vais vous rejoindre dans un moment ; vous avez fait votre préſent de noce, il faut que je prépare le mien.

DIX-NEUVIEME CONVERSATION.

EMILIE.

AH, maman, l'agréable journée que nous avons paſſée ! Convenez que Madame la Maréchale ſait bien faire les honeurs d'une fête....

LA MERE.

Même villageoiſe.

EMILIE.

Comme elle s'eſt occupée de tout le monde ! Comme tout le monde a été heureux & à ſon aiſe !

LA MERE.

Chacun à ſa maniere, ſans gêne, ſans embaras ; ſans manquer un moment à la décence, au milieu de la

franchiſe, de la gaité & de la confuſion des états.

EMILIE.

Comme ſes gens ſont polis, attentifs & prévenans ! On a bien raiſon de dire : Tel maître, tels valets.

LA MERE.

Je n'ai véritablement jamais vu une fête plus agréable & plus intéreſſante pour tous ceux qui devaient y prendre part.

EMILIE.

Cela ne m'a pas ſurpriſe. Vous ſavez, maman, que Madame la Maréchale a beaucoup d'eſprit, à ce que tout le monde dit.

LA MERE.

Auſſi, quand je parle de ceux qui devaient y prendre part, je la compte la premiere. Il lui était bien aiſé de faire la dépenſe d'une fête & fort magnifique & fort triſte ; je vous

avouerai même que je m'y atendais un peu.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MERE.

Parce que la premiere condition, pour qu'une fête réuſſiſſe, c'eſt que la perſone qui la donne s'y plaiſe beaucoup elle-même ; & je n'avais nullement prévu ce grand intérêt que Madame la Maréchale a mis à la ſiene, & qui a fait tout le ſuccès de la journée.

EMILIE.

Oh moi, je me ſuis atendue à une journée fort intéreſſante...

LA MERE.

Pour Emilie ; je n'en ai pas été en peine un inſtant. Mais pour une femme qui a paſſé ſa vie à la cour & dans le plus grand monde, ſe faire une occupation d'une noce de village ; avoir l'air de ſe plaire dans

ces ſoins, & d'être à ſa place au milieu d'un monde ſi étranger pour elle, ce ſpectacle, je vous l'avoue, a été tout-à-fait nouveau pour moi.

EMILIE.

C'eſt qu'elle eſt ſi bonne & ſi bienfaiſante.

LA MERE.

Ç'a été auſſi ma première réflexion; mais j'en ai fait encore une autre.

EMILIE.

Dites-la, maman.

LA MERE.

Il faut que les joies ſimples & pures du village aient un attrait qu'on chercherait en vain dans les fêtes les plus magnifiques & les plus brillantes du grand monde, puiſqu'une femme de ſon rang s'en fait préférablement un ſujet de ſatisfaction.

EMILIE.

Vous croyez donc, maman, qu'une

fête du grand monde ne lui aurait pas fait le même plaiſir ?

LA MERE.

Difficilement. Je n'en ai jamais entendu vanter que la fatigue & l'importunité, tant ces fêtes d'appareil ſont redoutables pour tout le monde.

EMILIE.

Juſqu'à préſent, dieu merci, je ne les redoute point du tout.

LA MERE.

Oh, les enfans ſont ſinguliérement intrépides ſur ce chapitre.

EMILIE.

Mais, maman, quel riſque court-on d'aſſiſter à une fête; à un grand & beau ſouper de noce, par exemple ?

LA MERE.

Celui de s'y ennuyer conſidérablement.

EMILIE.

Comment peut-on s'ennuyer à une aſſemblée qui a été inventée pour s'amuſer?

LA MERE.

En n'y apportant pas les diſpoſitions néceſſaires.

EMILIE.

J'eſpere que j'y porterai toujours les diſpoſitions néceſſaires pour m'amuſer.

LA MERE.

Tant que vous ſerez fidele à cet engagement, peu de fêtes manqueront leur effet avec vous. Mais ſuppoſez quelqu'un qui aſſiſte à une fête, ſans mettre aucun intérêt ni à ce qui s'y paſſe, ni aux perſones qui s'y trouvent.

EMILIE.

En ce cas, pourquoi s'y trouve-t-il lui-même? Eſt-ce pour n'en avoir que la fatigue?

LA MERE.

C'eſt le chapitre des égards qu'on croit ſe devoir dans la ſociété, & qu'on a imaginés pour remplacer le ſentiment ; ce ſont mille conſidérations ſouvent aſſez frivoles, qui vous mettent dans la néceſſité de faire des choſes qui vous déplaiſent, & dont perſone ne vous ſait gré.

EMILIE.

Cela eſt un peu bête, par exemple. Je vous promets bien, maman, qu'on ne m'y atrapera pas, & que le chapitre des égards ne me fera pas aſſiſter à une fête, ſans y porter les diſpoſitions convenables ; je ſuis fermement réſolue d'y mettre toujours beaucoup d'intérêt, mais beaucoup.

LA MERE.

Voilà qui vous garantira d'abord perſonélement de tout reproche, ſans cependant aſſurer le ſuccès de la fête.

EMILIE.

Que faut-il donc encore?

LA MERE.

Il faut que tout le monde y porte vos diſpoſitions. La gaité eſt bien un peu contagieuſe, mais l'ennui l'eſt encore davantage. Or, ſi vous ne trouviez que des cœurs froids ou des gens décidés à s'ennuyer, l'intérêt que vous mettriez au ſuccès de la fête ne les échauferait guere; il s'éteindrait même, faute de pouvoir ſe communiquer; & à la place de votre diſpoſition à la joie, vous gâgneriez peut-être leur ennui.

EMILIE.

Voilà un mauvais troc... Mais l'ennui eſt donc un convive qui ſe prie de toutes les fêtes? Etait-il à la noce de ma couſine?

LA MERE.

Vous y fûtes, ainſi je vous le demande.

EMILIE.

Oh, il ne fut pas à la table des petites bonnes gens. Nous n'eûmes d'autre ennui que de nous en aller un peu de trop bonne heure, parce que (je ne ſais, ma chere maman, ſi vous l'avez obſervé comme moi) on cherche toujours à ſe débaraſſer des enfans, le plus vîte qu'on peut.

LA MERE.

S'il ſe trouva à la grande table, il n'oſa pas du moins ſe montrer à viſage découvert, parce que le plus grand nombre des convives s'intéreſſait véritablement aux nouveaux-mariés.

EMILIE.

Mais, maman, on trouve toujours des perſones de ſes amis ou de ſa connaiſſance à la fête où l'on eſt prié?

LA MERE.

Auſſi l'on s'en entoure, on ſe cantone

cantone & ſe retranche avec elles; mais c'eſt évidemment un acte d'hoſtilité contre le reſte de l'aſſemblée.

EMILIE.

C'eſt vrai cela; M. de Verteuil dit que c'eſt contre le droit des gens: on ne doit pas venir dans une aſſemblée pour s'en ſéparer.

LA MERE.

Encore moins pour s'obſerver, s'examiner, s'éplucher, ſe critiquer, dans ſon maintien, dans ſa parure, dans ſes propos, dans une infinité de minuties qui ne ſignifient rien.

EMILIE.

Eſt-ce qu'ils appellent cela s'amuſer?

LA MERE.

Ou ſe déſennuyer.

EMILIE.

Maman, j'ai peur que votre grand monde ne ſoit un peu ennuyeux. Qu'en penſez-vous?

LA MERE.

Nous le demanderons à Madame la Maréchale qui eſt obligée d'y vivre. Peut-être eſt-il changé à ſon avantage. Il y a ſi long-temps que je l'ai quité, que je pourais lui faire tort, ſans le vouloir.

EMILIE.

Sans chercher à lui faire tort, je m'en tiens à la fête de Madame la Maréchale.

LA MERE.

Nous ſommes sûres du moins que, malgré la diverſité des couleurs & des conditions, tous ceux qui ont été de la fête, ſe ſont quités contens les uns des autres, & charmés d'avoir paſſé leur journée enſemble.

EMILIE.

Excepté peut-être qu'on s'eſt ſéparé un peu trop tôt.

LA MERE.

Les médecins diſent qu'il faut ref-

ter ſur ſon appétit. Cela eſt pour le moins auſſi ſalutaire en fait d'amuſemens & de plaiſirs, qu'en fait d'alimens; il ne faut jamais laiſſer ariver le moment de la ſatiété.

EMILIE.

C'eſt donc encore un trait de ſageſſe de Madame la Maréchale?

LA MERE.

Et qui a vraiſemblablement un motif plus reſpectable.

EMILIE.

Quel motif donc?

LA MERE.

De ne pas déranger les heures du ſommeil, de ne pas retarder le repos de ceux que le retour du ſoleil doit trouver rendus au travail. Faire veiller le peuple & ſur-tout les gens de la campagne, c'eſt les inviter à la pareſſe & au déſordre; c'eſt leur ôter le goût & les habi-

tudes eſſentieles de leur état ; c'eſt corrompre leurs mœurs.

EMILIE.

Oh, comme le pere Noël ſerait enchanté, maman, de vous entendre ! Il en dit toute la journée comme cela.

LA MERE.

Auſſi y a-t-il toujours à profiter avec lui. Convenez que ſon lot n'eſt pas le plus mauvais de ce monde.

EMILIE.

Maman, il m'a rapelé vingt fois pendant cette journée les Idylles de M. Geſſner. J'avais envie de lui dire : Pere Palémon, vos enfans ſont bien reſpectueux ; ils auront la faveur des dieux, quoiqu'ils ne s'appellent ni Mirtile ni Chloé.

LA MERE.

Vous m'y faites penſer ; le pere Noël doit avoir beaucoup de parens dans la patrie de M. Geſſner.

EMILIE.

Vrai, maman? En Suiſſe?

LA MERE.

J'entends des gens de ſon état qui lui reſſemblent du côté du ſens, du caractere & de la probité; c'eſt être aparenté par bien des côtés honorables, comme vous voyez.

EMILIE.

Auſſi Madame la Maréchale, quand il a voulu faire des cérémonies, lui a dit : Pere Noël, malgré la diſtance des rangs & l'inégalité des conditions, il y a une ligne où tous les états doivent ſe confondre, elle égaliſe tout le monde : l'honeur & la probité donnent ſeuls le droit de s'y placer, & tous les honêtes gens doivent s'y trouver, les uns à côté des autres, ſans diſtinction.

LA MERE.

Et qu'a-t-il répondu à cela?

EMILIE.

Il a dit : Madame la Maréchale, ſi cette ligne nous met tous également ſous la main de dieu, elle ſe rompt & laiſſe une grande diſtance entre le pere reconnaiſſant & la généreuſe bienfaitrice de ſes enfans. Puis il s'eſt retourné vers Babet, l'a priſe par la main, & lui a dit : Ma fille, quand j'aurai acompli la volonté qui eſt écrite dans le ciel ſur nous tous, ce ſera ton afaire & celle de ton mari. Chaque fois que tu auras le bonheur de voir Madame la Maréchale, je te recommande de lui dire : Mon pere eſt mort en béniſſant celle que mes enfans béniront de génération en génération.

LA MERE.

C'était bien le moment de l'appeller pere Palémon.

EMILIE.

La pauvre Babet s'eſt miſe à fon-

dre en larmes, & moi qui ai ſenti ariver l'étranglement, je me ſuis ſauvée dans un coin, ſans faire ſemblant de rien; j'ai vîte eſſuyé mes yeux, & je me ſuis retournée, comme ſi de rien n'était.

LA MERE.

Cette réponſe a dû vous prouver que notre pere Noël eſt par-tout à ſa place, & que la bienfaitrice de ſes enfans ne choiſiſſait pas ſi mal la ſiene, en ſe mettant à côté de lui.

EMILIE.

N'avez-vous pas remarqué, maman, comme elle ſait toujours dire à chacun ce qu'il faut & ce qui convient?

LA MERE.

Excepté à Emilie qu'elle a gâtée toute la journée, tant qu'elle a pu.

EMILIE.

Il eſt vrai, maman, qu'elle m'a témoigné mille bontés; mais je ſais

bien que ce n'eſt pas pour mes beaux yeux, c'eſt à cauſe de vous... Elle m'a demandé ce que je penſais du deſſin de la pauvre femme dont je ne ſais pas l'hiſtoire, & m'a dit que j'en aurai une belle épreuve bien encadrée, dès que l'eſtampe paraîtra... Tenez, maman, ce ſerait vraiment le moment de me la conter, cette hiſtoire; cela nous acheverait agréablement notre journée; & il ne convient pas, je penſe, que je ne ſois pas au fait, quand l'eſtampe arivera.

LA MERE.

C'eſt donc un parti pris de votre part, de finir une journée gaie par une hiſtoire triſte?

EMILIE.

Mais, puiſqu'il faut que je la ſache, il vaut autant ſe tirer cette épine du pied.

LA MERE.

Allons, ce ſont vos afaires. Moi, j'y conſens; j'aurai du moins la paix dans la maiſon.

EMILIE.

Savez-vous, maman, ce que nous ferons? Si cette hiſtoire nous rend triſtes, nous penſerons au contentement d'Etiene Herſelin & d'Eliſabeth Noël, & nous dirons: Dans ce monde il ne peut pas faire beau dans tous les coins.

LA MERE.

Vous vous rapelez que Madame la Ducheſſe d'*** joue le principal rôle dans cette hiſtoire. Pendant une belle ſoirée d'automne de l'année derniere, elle s'était miſe en route avec ſa fille, pour aller ſouper à la campagne.

EMILIE.

Chez Madame la Maréchale peut-être?

LA MERE.

Je le crois. — Elles n'avaient pas encore paſſé la bariere, lorſqu'au détour d'une rue un peu étroite, un cocher de fiacre, ivre, acroche leur caroſſe avec violence, & le met en pieces. Grande rumeur dans le quartier. On s'empreſſe autour du caroſſe briſé. Le peuple s'était déjà aſſuré de la perſone du coupable : Madame la Ducheſſe lui fait grâce ; & tandis qu'elle envoye chercher à ſon hôtel une autre voiture, elle entre avec ſa fille dans la boutique d'un châron qui l'en avait priée.

EMILIE.

Elles ne s'étaient donc pas fait de mal ?

LA MERE.

Ni l'une ni l'autre, heureuſement.

EMILIE.

Ni leurs gens non plus ?

LA MERE.

Perſone.

EMILIE.

Dieu ſoit loué !

LA MERE.

Ce châron était le châron ordinaire de Madame la Ducheſſe qui ne le connaiſſait point ; & l'honeur imprévu de ſa viſite fit, comme de raiſon, une grande ſenſation dans la boutique. Nous travaillons, lui dit maître Jacques Truchard, pour votre maiſon de pere en fils ; & puis il appelle ſa femme & ſes enfans, chacun par ſon nom, pour partager avec lui le bonheur qu'il doit à un ivrogne. Les voilà tous rangés autour de Madame la Ducheſſe, les uns ouvrant de grands yeux, les autres les baiſſant d'embaras, & n'oſant la regarder. Un inſtant après, maître Truchard ſe confond en excuſes, de n'avoir pas encore logé

dans ſa remiſe fermée, je ne ſais quel fourgon de Madame la Ducheſſe. Elle qui ignorait parfaitement qu'il eût ce tort avec elle, lui demanda par déſœuvrement, pourquoi il avait négligé ce ſervice. « C'eſt que, lui répond le » châron, eſt maître chez ſoi qui » peut. Depuis quinze jours ou en» viron, ma remiſe ſe trouve louée, » je ne ſais comment, à je ne ſais » qui, pour je ne ſais combien de » temps. Il y a cependant un article » du bail à paſſer que je regarde » comme réglé; c'eſt que le loyer » me ſera payé dans l'autre monde » ſans exploit ni ſommation. Ce » n'eſt pas encore tout. Pour me » faire manquer exprès à mon de» voir envers le fourgon de Ma» dame la Ducheſſe, il a fallu être » pendant toute la ſemaine à la ſuite » de la cour. On eſt venu me dire » que notre auguſte Reine voulait

» me prendre pour ſon châron or-
» dinaire. J'ai fait en conſéquence
» le pied de grue à Verſailles, pour
» ſolliciter mon brevet d'honeur. Ce
» matin je me ſuis dit, Paſſerai-je
» toute la ſemaine ſans m'aſſeoir?
» & j'ai repris le chemin de Paris,
» à-peu-près auſſi avancé qu'avant
» mon voyage : dieu ſait quand le
» barbouilleur pourra mettre les ar-
» mes de la Reine & la nouvele
» inſcription au deſſus de ma bou-
» tique ».

EMILIE.

Mais, maman, qu'eſt-ce qu'il veut dire avec tout ce galimathias, ſes exploits, ſes pieds de grue, ſon barbouilleur? Eſt-ce que la Reine connaît ſon châron?

LA MERE.

Je vois que vous ſoupçonez mainte

Jacques Truchard, d'avoir voulu faire le petit fat, ſe donner du relief, & inſinuer à Madame la Ducheſſe ſans affectation, à quel homme recherché elle devait l'avantage de rouler ſur le pavé de Paris. Pour avoir la clef du galimathias ſur la remiſe, il faut ſavoir que ſon correſpondant d'Angoulême lui avait adreſſé, depuis environ cinq ou ſix mois, une femme, jeune encore, avec trois enfans, & l'avait recommandée en ces termes :

« Je vous recommande par celle-» ci Madame Preindle, qui va à Paris » pour afaires. Si vous pouvez la » loger, vous m'obligerez. Elle n'eſt » pas en état de faire grande dé-» penſe ; mais auſſi elle ſera con-» tente d'un petit réduit & d'un » mince ordinaire. Au demeurant, » elle eſt laborieuſe & fort douce, » & ſes enfans ne font point de » bruit ».

EMILIE.

Eh bien, maman, qu'eſt-ce que cela fait à la remiſe & au fourgon?

LA MERE.

Maître Truchard, pour faire honneur à la recommandation de ſon correſpondant, offre à Madame Preindle, malgré l'air inquiet, défiant & réſervé qu'il lui remarque, un très-petit réduit & un plus mince ordinaire. Elle accepte d'abord avec empreſſement & reconaiſſance. Tandis qu'on l'inſtalle dans le petit réduit, ſon hôte bavard lui apprend qu'il eſt le châron ordinaire de Madame la Ducheſſe d'***. Cette découverte la fait pâlir. Un moment après, elle dit au châron, qu'elle ne peut profiter de ſes offres, qu'elle ſerait trop loin de ſes afaires; ramaſſe & replie ſon peu de bagage, & diſparaît avec ſes enfans.

EMILIE.

Maman, cela commence à devenir fort intéreſſant.

LA MERE.

Cela ne le fut pas pour maître Truchard qui la vit diſparaître, & n'y penſa plus.

EMILIE.

Apparemment que les châtons ne ſont pas auſſi curieux d'hiſtoires que moi.

LA MERE.

Lorſque l'accident de Madame la Ducheſſe ariva, il y avait à-peu-près quinze jours que Madame Preindle était revenue chez le nôtre avec ſes trois enfans, mais ſi défaite, dans un état de ſanté & de fortune ſi délabré, que tout autre, que maître Truchard, en eût été ſaiſi.

EMILIE.

Les châtrons ſont-ils durs ou compatiſſans ?

LA MERE.

Je l'ignore, ma chere amie; j'eſpere au moins qu'il y a châtron & châtron, comme dans tous les états de la ſociété. Mais dans ces conditions continuélement entourées du ſpectacle des miſeres humaines, & où l'on ne peut s'en préſerver ſoi-même que par un travail aſſidu & pénible, il eſt à craindre que le cœur ne s'endurciſſe comme le fer ou le bois qu'on manie & durcit ſans ceſſe, & qu'il n'y reſte pas beaucoup de place pour la commiſération.

EMILIE.

Maman, je crois que c'étoit une faible reſſource pour cette pauvre Madame Preindle, d'être adreſſée-là.

LA MERE.

Elle ſollicita maître Truchard avec

un air très-éfaré, de lui acorder un aſyle ſeulement pour quelques jours, promettant qu'elle ne lui ſerait pas à charge long-temps, & qu'il n'entendrait pas parler d'elle pendant qu'elle ſerait chez lui, pourvu qu'elle pût y reſter ignorée & retirée. Elle ne s'ouvrit pas davantage ſur ſa ſituation; & plus cette ſituation paraiſſait preſſante, moins le châron montra de curioſité de la connaître.

EMILIE.

Pourquoi donc cela? C'était au contraire le cas de tâcher de lui arracher ſon ſecret.

LA MERE.

Oui, quand on a le déſir ou le pouvoir de venir au ſecours de ceux qui ſont dans la peine, & maître Truchard manquait peut-être de l'un & de l'autre; il n'avait en vue que d'obliger ſon correſpondant. Le fait eſt qu'il avait lui-même beaucoup

d'enfans, & que ſa femme était prête d'acoucher. Ce ne fut donc qu'après bien des difficultés & pour quelques jours ſeulement, qu'il conſentit d'établir Madame Preindle avec ſes enfans dans une remiſe fermée de ſon arriere-cour, n'ayant pour le préſent aucun autre réduit de ſa maiſon à lui offrir; & pour faire les choſes magnifiquement, il garnit la remiſe de deux grabats remplis de paille, d'une mauvaiſe table, d'une cruche d'eau avec ſa cuvete & de quelques eſcabeaux.

EMILIE.

Quelle magnificence!

LA MERE.

Et rendant compte de ces détails à Madame la Ducheſſe, maître Truchard l'aſſura que, n'était que ſon fourgon ſe trouvait encore ſans abri, il n'avait pas eu à ſe repentir de ſa bonne action; que cette femme ne

lui cauſait pas la moindre incommodité; qu'elle ſe gliſſait quelquefois le matin furtivement par l'allée, mais qu'elle revenait bientôt auprès de ſes enfans; que le reſte de la journée tout était tranquille, & qu'en faiſant le ſoir ſa ronde, il regardait toujours par le trou de la ſérure, mais ne voyait jamais de lumiere. Il ne lui reſtait donc plus à déſirer que de voir Madame Preindle vuider les lieux, après avoir reçu l'hoſpitalité; & il s'en flatait, parce que pendant ſon abſence M. le Curé de Saint-Euſtache avait envoyé prendre des informations au ſujet de cette femme. Cela lui prouvait qu'elle ſerait bientôt à la charge de la paroiſſe, & il ſe propoſait d'aller, dès le lendemain, trouver Monſieur le Curé, pour conſommer cette bonne œuvre.

EMILIE.

Ah, maman, je reſpire. Dès que

Monſieur le Curé de Saint-Euſtache eſt à la piſte de Madame Preindle, je la tiens pour ſauvée. Si nous la connaiſſions, elle nous dirait, qu'on eſt bien heureuſe d'être ſa paroiſſiene; & moi je lui répondrais : Ma bonne femme, toute ſa paroiſſe eſt de cet avis-là, & maman & moi, nous le diſons ſouvent le ſoir dans nos cauſeries.

LA MERE.

Je vous remercie de ne m'avoir pas oubliée. — Madame la Ducheſſe qui fut, comme vous pouvez croire, très-preſſée de connaître une perſone que ſon nom faiſait pâlir, pria le châron d'ouvrir incontinent la remiſe qui lui ſervait d'aſyle, & s'y rendit avec ſa fille.

EMILIE.

Ah, dieu ſoit loué! Nous ſaurons à la fin à quoi nous en tenir ſur cette Madame Preindle. Nous n'aurions ja-

mais rien tiré de positif de ce châron.

LA MERE.

Le premier aspect fut terrible. Il offrait de tous côtés l'image de la plus affreuse misere. Les enfans paraissaient avoir soufert de la faim; la mere, renversée sur son mauvais grabat, dont elle n'avait pas eu la force de se relever depuis deux jours, était accâblée par une grosse fievre. Madame la Ducheſſe ne put se défendre d'un violent mouvement d'indignation contre son châron de pere en fils : en se tournant vers lui, elle lui reprocha vivement sa dureté, de laisser périr, faute de secours, dans sa propre maison, une famille toute entiere. Maître Truchard en rejeta la faute sur ses afaires, sur ses voyages à la cour, sur le retard de son brevet d'honeur, mais principalement sur cette femme elle même qui, loin de lui confier sa détresse, ne lui avait

jamais demandé le moindre ſecours.

EMILIE.

Maman, je crois que j'ai maître Truchard en averſion. Si j'avais l'honeur de parler à la Reine, je lui dirais : Votre Majeſté n'aime pas les mauvais cœurs ; ainſi point de brevet d'honeur pour Jacques Truchard.

LA MERE.

La révolution qui ſuccéda à ce premier momeſit fut encore plus extraordinaire. L'arivée imprévue de tant de monde & le bruit qui en était inſéparable, avaient rendu à la femme malade des forces & toutes ſes inquiétudes. Elle fit un éfort pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & regarda autour d'elle avec un air très-égaré ; enfin paraiſſant reconaître Madame la Ducheſſe, elle jeta un cri & retomba ſans connaiſſance. Revenue à elle après un long évanouiſſement, elle dit d'une voix tremblante & éteinte :

Venez, mes enfans, jetez-vous aux pieds de Madame la Ducheſſe, & obtenez d'elle de ne pas vous priver d'une mere qui ne l'a jamais offenſée. En ce moment un des gens qui avait ſuivi ſa maîtreſſe, s'écria : Ah, bon dieu, c'eſt Cécile ! Alors la Ducheſſe fit ſortir tout le monde, & ne garda que ſa fille auprès d'elle. Ne comprenant rien à ce qu'elle venait d'entendre, ne reconaiſſant pas même, malgré le cri de ſon laquais, cette infortunée, à qui ſa préſence inſpirait tant de frayeur, elle employa pour la calmer & la raſſurer, tout ce qu'elle avait de bonté, de douceur & de patience.

EMILIE.

Ah, maman, voilà le moment du tableau ! C'eſt Madame la Ducheſſe qui la conſole !

LA MERE.

Eſt-ce vous, Cécile, lui dit-elle?

En

En quel état faut-il que je vous retrouve? Quoi, malheureuſe, il y a ſix mois que vous êtes à Paris, & il ne vous eſt pas venu dans la penſée de vous préſenter chez moi! Et voyant que ce mot la replongeait déja dans ſes inquiétudes, elle l'aſſura de nouveau, que la providence ſans doute l'avait conduite ici, que bien loin d'avoir aucun deſſein de lui nuire, elle n'avait d'autre déſir que de la ſecourir & de la ſauver.

EMILIE.

Maman, voilà Madame la Ducheſſe plus avancée que moi. Qui eſt-elle donc cette Cécile?

LA MERE.

C'était Cécile Frênel, la compagne de ſon enfance, la fille de ſa gouvernante qui pour prix de ſes ſervices avait obtenu, avec une bonne penſion, la ſurintendance d'un de ſes châteaux en Angoumois.

EMILIE.

Me voilà un peu plus perplexe qu'auparavant. Que faut-il penſer enfin de cette Cécile Frénel ? Peut-on s'y intéreſſer en ſûreté de conſcience ? Si elle a ſi grande peur de Madame la Ducheſſe, elle a donc eu de grands torts avec elle ?

LA MERE.

Je vais fixer votre opinion, en vous contant ſes malheurs en peu de mots.

Une figure aimable & une grande douceur de caractere avaient fait chérir Cécile Frênel de tout le monde pendant ſon enfance. Malgré la différence de quelques années, Madame la Ducheſſe l'avait paſſionément aimée, & cet heureux hazard avait procuré à Cécile une éducation bien au deſſus de ſon état. Lors du mariage de la Ducheſſe, Anaſtaſie Frênel, ſa mere, ſollicita & obtint la ré-

compenſe qu'elle déſirait, & ſe retira dans ſa province. Cependant la Ducheſſe qui devait paſſer les premieres années de ſon mariage à la cour avec ſa belle-mere, ne ſe ſépara pas de la compagne de ſon enfance ſans regret, & lui promit de la faire revenir auprès d'elle, dès qu'elle aurait ſa maiſon. Le ſort en avait autrement décidé.

EMILIE.

Je le vois bien, puiſqu'en atendant, la voilà logée dans une remiſe.

LA MERE.

La mere de Cécile était un de ces caracteres plus communs qu'il ne le faudrait dans les conditions ſubalternes. Inſinuante & ſouple avec ſes ſupérieurs, elle ſe dédomageait de cette contrainte avec ceux que le ſort faiſait dépendre d'elle. Naturélement impérieuſe, dure & hautaine, elle eut encore le malheur d'être ja-

louſe de la tendreſſe que Madame la Ducheſſe témoignait à ſa fille. La pauvre Cécile ne fut donc pas à beaucoup près heureuſe avec une telle mere. Celle-ci ne connaiſſant d'autre plaiſir que l'ambition, l'avait, en arivant dans ſa réſidence, concentrée toute entiere dans le projet de marier avantageuſement ſa fille ; le caractere & la figure de Cécile lui promettaient, indépendament de la protection de ſa bienfaitrice, de grandes facilités à cet égard. Bientôt elle jeta les yeux ſur l'homme d'afaires de M. le Comte de ***, Seigneur de pluſieurs terres conſidérables dans la province. Cet homme jouiſſait de toute la confiance de ſon maître, & était d'autant plus redouté de tout le canton, qu'habile à découvrir chaque jour quelque parchemin dans le chartrier de Monſieur le Comte, il avait déja dépouillé pluſieurs voiſins de leurs poſſeſſions. Quand on lui faiſait com-

pliment ſur la beauté & l'immenſité du parc de la terre principale : Ah, diſait-il, cela ne vient pas en dormant ; on trouve bien des entêtés dans ſon chemin ; il faut plaider continuélement, détourner l'eau à l'un, envoyer le gibier vivre à diſcrétion chez l'autre, enfin imaginer mille petites reſſources pour parvenir à la réunion.

EMILIE.

Aimez-vous cet homme-là, maman ? Il me paraît bien plus haïſſable que Jaques Truchard.

LA MERE.

C'était cependant à cet homme qu'Anaſtaſie Frênel deſtinait ſa fille ; & comme les cœurs farouches éprouvent quelquefois auſſi l'empire de la beauté, celle de Cécile avait fait une vive impreſſion ſur l'ame dure & inacceſſible d'un chicaneur de profeſſion.

EMILIE.

C'eſt donc à ce chicaneur qu'elle doit ſon beau nom de Preindle ? Je ne ſuis plus étonée qu'elle ait été malheureuſe par ſa faute ou ſans ſa faute.

LA MERE.

Vous allez plus vîte que Cécile Frênel. Tandis que l'ambition de ſa mere diſpoſait d'elle en faveur de l'homme d'afaires de M. le Comte de ***, l'amour avait diſpoſé de ſon cœur en faveur d'un jeune homme du voiſinage, nommé M. Baruel. Ce jeune homme habitait & cultivait un petit bien de campagne qu'il avait hérité de ſon pere. Il n'était pas riche, mais la liberté & l'indépendance, compagnes ordinaires de la pauvreté honête, lui faiſaient préférer ſon ſort aux deſtinées les plus brillantes ; ſa ſageſſe & ſa conduite l'avaient fait chérir & rechercher de tout le canton.

Il n'était pas riche, & il l'ignorait avant d'avoir vu Cécile. Elle lui inſpira une forte paſſion, & pour la premiere fois il déſira la richeſſe.

EMILIE.

Ah, maman, faiſons-lui faire ce mariage! Faut-il donc toujours ce vilain argent pour être heureux? D'ailleurs, ſi nous en parlons à Madame la Ducheſſe, elle fera sûrement quelque choſe en faveur de la compagne de ſon enfance.

LA MERE.

C'eſt ſa mere qu'il aurait fallu perſuader; mais elle faiſait plus de cas de la crainte qu'inſpirait le chicaneur enrichi & redouté, que de l'eſtime générale dont jouiſſait un jeune homme de mérite, mais pauvre & ſans crédit. Rien ne put vaincre ſa répugnance.

EMILIE.

O la déteſtable femme! Convenez,

maman ; que nous nous trouvons là en assez mauvaise compagnie.

LA MERE.

A qui en est la faute ? Ne vous avais-je pas conseillé de ne pas quiter la société de Madame la Maréchale? Vous n'avez pas voulu me croire. — A présent il ne tiendrait qu'à moi de vous faire fondre en larmes, en vous faisant le tableau des chagrins de Cécile ; mais je veux ménager votre sensibilité. Qu'il vous suffise de savoir qu'après de longs & cruels tourmens, Cécile ayant toujours résisté avec une fermeté & une douceur inaltérables au mariage projeté par sa mere, trouva enfin un protecteur dans un oncle qu'elle avait dans la province. Celui-ci non-seulement parvint à lui faire épouser le jeune Baruel ; mais il arracha même le consentement de sa mere pour cette union. Elle consentit : mais vindica-

tive & altiere, autant qu'elle était ambitieuſe, elle ne voulut plus voir ſa fille, paſſé le jour du mariage, & lui jura dans ſon cœur une haine implacable.

EMILIE.

Maman, une mere!

LA MERE.

Dès cet inſtant elle travailla ſans relâche à la perdre dans l'eſprit de Madame la Ducheſſe, en repréſentant ſa conduite, avec un déſeſpoir affecté, ſous les couleurs les plus odieuſes de l'ingratitude & de la déſobéiſſance; & ſi elle ne réuſſit pas complétement dans ce deſſein, elle perſuada du moins à ſa fille qu'elle y avait réuſſi, & que Madame la Ducheſſe ne pouvait entendre prononcer ſon nom ſans indignation. Cette inſinuation fut plus funeſte à Cécile Baruel que toutes les autres machinations : elle lui ôta la hardieſſe

d'écrire à ſa bienfaitrice ; & celle-ci ſe croyant négligée, oublia enfin entiérement une jeune perſone qu'elle avait tant aimée.

EMILIE.

Voilà les tourmens finis, & les malheurs qui commencent, je parie, & qui la meneront enfin dans la remiſe. Oh, maman, celle-là avait bien raiſon de pleurer le jour de ſon mariage. Quel terrible rideau elle avait peut-être devant elle !

LA MERE.

Cependant les premieres années de ce mariage furent heureuſes & s'écoulerent paiſiblement. Elle aimait à ſe vanter du calme dont elle jouiſſait, & qui avait ſuccédé à tant d'orages. Sa fortune était à la vérité des plus modiques, mais ſa tendreſſe & ſon atachement pour ſon mari lui tinrent lieu de richeſſes ; & tous deux ſobres, laborieux, appliqués à leurs

devoirs, pouvaient faire croire que, ſi le bonheur habitait quelque part ſur la terre, c'était leur humble retraite qu'il avait choiſie pour aſyle. Ils y oublierent peu-à-peu le monde entier, & l'idée qui avait ſi ſouvent troublé Cécile au commencement de ſon mariage, de demeurer, pour ainſi dire, à la porte d'une mere courroucée & injuſte, ſans oſer lui rendre ſes devoirs, s'était inſenſiblement afaiblie & éfacée au milieu de cette douce & paiſible jouiſſance de ſa félicité domeſtique.

EMILIE.

Ce n'eſt pas peut-être ce qu'il y a de mieux dans ſon hiſtoire.

LA MERE.

Devenue elle-même mere de trois enfans, elle béniſſait tous les jours le ciel de ſes faveurs, ſans ſe douter de la cataſtrophe à laquelle elle touchait.

EMILIE.

Voyons donc, maman, voyons.

LA MERE.

L'homme d'afaires de Monſieur le Comte en avait eu de trop grandes & de trop multipliées, pour s'occuper d'elle pendant les ſix premieres années de ſon mariage. Elle comptait parmi ſes plus grands bonheurs d'avoir été oubliée par cet homme redoutable.

EMILIE.

Et moi auſſi, j'eſpérais de n'*en plus* entendre parler. Comment ſe nommait-il donc, cet homme terrible?

LA MERE.

L'hiſtoire ne m'a pas dit ſon nom, & je vous avoue que je ne m'en ſuis pas informée. Ne trouvez-vous pas que c'eſt un ſoulagement d'ignorer le nom des hommes pervers & malfaiſans? Il ſemble qu'on en reſte plus éloigné.

EMILIE.

Oh, reſtons-en éloignées, maman.

LA MERE.

Celui-ci n'avait jamais oublié perſone, mais c'était un homme méthodique : juſques dans ſes haines ; & comme elles ne manquaient jamais d'objets, & qu'il ſavait jouir d'avance du mal qu'il projetait de faire, il n'en précipitait pas l'exécution. Ce ne fut donc qu'après avoir achevé, comme il diſait, le travail de tout le canton occidental, c'eſt-à-dire, après avoir tourmenté & fatigué de procès toute cette partie de la province au nom de ſon maître, qu'il ſe ſouvint des mépris de Cécile Baruel, & qu'il réſolut de commencer le travail du côté oriental par la petite poſſeſſion de ſon mari.

EMILIE.

Ah, maman, vous me faites trembler.

LA MERE.

Mais un faux air de généroſité devait couvrir ſes projets de vengeance. Il fit d'abord propoſer à M. Baruel un accommodement, pour céder ſon héritage à Monſieur le Comte, qui déſirait de le faire enclaver dans ſon jardin anglais. C'était ataquer M. Baruel dans l'endroit le plus ſenſible. Il tenait à ſon petit coin de terre au delà de toute expreſſion; & depuis qu'il y avait joui de toute la félicité dont la condition humaine eſt ſuſceptible, il ſe ſerait cru ſacrilege & digne du couroux céleſte, en conſentant à l'abandon qu'on lui propoſait. Toute négociation fut refuſée, & c'eſt ſur quoi avait compté ſon ennemi. Il avait ſes parchemins tout prêts, pour prouver que ce petit bien, qui avait toujours paſſé pour un franc-aleu, c'eſt-à-dire, pour un bien libre de tout aſſujétiſſement

à une autre terre, devait une redevance annuele à la terre principale de ſon maître. Le procès fut intenté, & dès ce moment le trouble, l'inquiétude & les calamités de toute eſpece devinrent le partage de cette famille naguere ſi heureuſe.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MERE.

Le procès dura long-temps. M. Baruel ſe vit obligé de contracter des dettes pour le ſoutenir, de faire pluſieurs voyages à Paris. Tout le monde prévit dès-lors que, même en gâgnant ſon procès, il ſe trouverait ruiné de fond en comble; mais finalement il le perdit.

EMILIE.

Comment, maman, il le perdit? Il n'y a donc point de juſtice en France? Le Roi ne ſe fâche-t-il pas quand on tourmente ſes ſujets?

LA MERE.

Puiſque la juſtice prononça en faveur de Monſieur le Comte, il avait ſans doute le droit de ſon côté; mais le pere de M. Baruel n'avait pas moins acheté ſon petit bien dans la bonne foi comme un bien libre. Celui qui avait poſſédé la grande terre de M. le Comte de *** avant lui, vivant à la cour, ne venant jamais dans la province, n'ayant pas enfin un homme d'afaires de la trempe du chicaneur, avait extrêmement négligé ſes droits ſeigneuriaux; & bien des droits ſe ſont perdus de cette maniere. Un poſſeſſeur de terres qui ſe fait une étude de les faire revivre rigoureuſement, autant que les loix l'autoriſent, peut avoir la juſtice pour lui, mais il n'aura pas l'humanité de ſon côté.

EMILIE.

Je ſuis bien sûre. que M. Eloi

Godard qui m'a tant ennuyée quand j'étais enfant, n'a pas de vieux parchemins pour tourmenter le monde; je crois que mon papa ne le trouverait pas bon. Et puis, nous savons le nom de notre régisseur, & nous ne désirons pas de l'ignorer comme l'autre. Il est tout au plus un peu ennuyeux, mais il n'est pas méchant.

LA MÈRE.

Les anciens avaient un proverbe qui dit que la justice poussée trop loin devient la plus haute injustice. Et puisque les vertus les plus douces & les plus utiles à la société ont besoin d'être tempérées les unes par les autres, pour ne pas dégénérer en excès, à plus forte raison la justice que nous exerçons envers les autres pour le maintien de nos droits, c'est-à-dire, pour notre seul avantage, doit-elle se prescrire des limites, si

elle veut conſerver ſon nom & échaper au blâme.

EMILIE.

Ah, je ſais cela; vous me l'avez dit : Nous ſommes des inſtrumens de muſique, auxquels il faut un tempérament pour être d'acord... Suis-je d'acord, maman?

LA MERE.

Quelquefois. Cependant le meilleur inſtrument eſt celui ſur lequel ſon acordeur veille conſtament, pour l'empêcher de ſe déranger.

EMILIE.

Je ſais cela encore : quand l'acordeur tombe malade, l'inſtrument eſt relégué dans un coin & court de grands riſques, n'eſt-il pas vrai?.. Mais que devint donc ce pauvre M. Baruel?

LA MERE.

Il vous eſt aiſé à préſent de deviner tous ſes déſaſtres & ceux de ſa

malheureuſe famille. La ſomme que la déciſion du procès rendit exigible pour le paſſé & le préſent, monta fort au delà de tout ce que M. Baruel poſſédait au monde; & l'impoſſibilité d'acquiter les dettes contractées pour le ſoutien du procès, mit le comble à ſa détreſſe. Son petit bien fut ſaiſi & vendu à l'enchere, où le déteſtable chicaneur en fit l'acquiſition à bon marché pour ſon maître. Les autres créanciers, ayant perdu l'eſpoir d'être payés, firent arrêter M. Baruel à Paris; & le voilà en priſon comme débiteur inſolvable.

EMILIE.

O mon dieu, eſt-il poſſible qu'on traite ainſi des innocens?

LA MERE.

A cette funeſte nouvele, Madame Baruel ſe mit en route avec ſes trois enfans. Quelques perſones charitables s'étaient cotiſées, pour la mettre

en état de faire le voyage de Paris, afin de toucher par ſa miſere ceux qui avaient diſpoſé de la liberté de ſon mari. Sa mere dénaturée qui jouiſſait, autant que le chicaneur, de ce qu'elle appellait la vengeance céleſte ſur les enfans ingrats, rendit, par un dernier trait de ſa haine, ce moyen inutile. Elle lui fit adreſſer pluſieurs avis anonymes, que Madame la Ducheſſe, informée de ſon voyage, l'atendait à Paris pour la faire enfermer, & que l'ordre en était déja obtenu. Ces inſinuations barbares tinrent ſa malheureuſe fille dans des tranſes continueles, & lui ôterent juſqu'au courage néceſſaire pour ſe tirer de ſa ſituation déplorable.

EMILIE.

Et voilà pourquoi le ſeul nom de Madame la Ducheſſe la faiſait pâlir?

LA MERE.

Et voilà pourquoi elle avait pris

un faux nom à Paris. Vous avez vu avec quelle précipitation elle s'était ſauvée la premiere fois de la maiſon du châron. La même inquiétude lui ôta l'aſſurance de ſe préſenter aux créanciers comme femme de l'infortuné Baruel, & la priva du moyen le plus efficace pour les fléchir; elle ſe dit ſa ſœur, veuve & mere de trois enfans ſans fortune. Elle n'oſa même jouir que fort rarement de la triſte conſolation de voir ſon mari dans ſa captivité. Par-tout où elle portait ſes pas, elle ſe voyait épiée & ſur le point d'être découverte, arrachée à ſes enfans & reléguée dans quelque couvent éloigné & ignoré.

EMILIE.

O la malheureuſe créature ! Mais où paſſait-elle donc la nuit avec ſes trois enfans ?

LA MERE.

Elle avait fait uſage d'une autre

lettre de recommandation auprès d'une marchande de modes au palais. Là elle travaillait preſque jour & nuit avec ſa fille, pour gâgner ſa ſubſiſtance & celle de ſes enfans; & comme elle faiſait les modes avec une habileté & une adreſſe ſingulieres, cette femme trouva bientôt un grand profit à l'avoir chez elle, & ne penſa pas davantage à la récompenſer convenablement. Peu-à-peu les petits moyens de Madame Baruel s'étaient épuiſés, ſans qu'elle pût prévoir un terme à ſes malheurs. Un jour qu'elle était plus abatue qu'à l'ordinaire, la marchande de modes, à laquelle elle s'était enfin confiée, lui offrit non-ſeulement la liberté de ſon mari, mais pour elle & ſes enfans un ſort heureux & tranquille. Elle ne mit à cette offre qu'une ſeule condition; mais cette condition éfraya tellement Madame Baruel, qu'elle ſe ſauva de chez cette marchande de modes avec la

même précipitation, avec laquelle elle avait quité le châron.

EMILIE.

Quelle était donc cette condition?

LA MERE.

L'hiſtoire ne m'en a pas inſtruite; mais vous ſavez le reſte. Ne ſachant où donner de la tête avec ſes trois enfans, elle retourna chez le châron, l'eſprit déja à moitié égaré. Bientôt elle fut aſſaillie par une groſſe fievre : vous l'avez vue ſur le point de périr ſans ſecours, & enfin miraculeuſement ſauvée.

EMILIE.

C'eſt bien vrai, maman, cela eſt miraculeux.

LA MERE.

Voyez à quoi tient notre miſérable deſtinée, à quoi a tenu le ſalut de cette infortunée! La méchanceté de ſa

mere l'éloigne du ſeul apui qu'elle ait ſur la terre, & lui fait éviter, comme ſa plus cruele ennemie, l'unique perſone qui ait le pouvoir & la volonté de remédier à ſes malheurs. Sans un cocher ivre, cette perſone, la ſeule au monde qui puiſſe la ſauver, paſſait, ſans rien ſavoir, à deux pas du réduit où elle expirait. Que ce cocher ivre briſe la voiture de ſa bienfaitrice à deux cens pas en deçà ou au delà de la boutique du châron, & cet accident à qui elle doit ſon ſalut, eſt perdu pour elle. Il y a plus. Sans un miſérable fourgon & l'importance que le châron met à le loger, cette perſone ſi néceſſaire au ſalut de Cécile s'arrêtera plus d'une heure dans l'enceinte & à la porte du réduit où l'on a un ſi preſſant beſoin d'elle, & s'en éloignera ſans le connaître. Suppoſez encore que le châron ſoit moins bavard, ou que la Ducheſſe, au lieu

de

de le blâmer, par déſœuvrement, d'une négligence qui lui était bien indifférente, s'ennuie de ſon bavardage, & diſe, Arangez cela avec mes gens; & la même impoſſibilité de ſecours ſubſiſte. A qui donc l'infortunée qui nous intéreſſe doit-elle ſon ſalut? A un concours fortuit d'une foule de circonſtances bizâres & frivoles en apparence, & dont une ſeule omiſe ou changée le rendait impoſſible.

EMILIE.

Ah, maman, pourquoi ne voulez-vous me laiſſer aucune conſolation? N'eſt-il pas horrible que des innocens tombent dans un abîme? Voulez-vous leur ôter l'eſpérance de s'en tirer?

LA MERE.

Tout au contraire, Madame Baruel vous prouve, ce me ſemble, que l'innocence ne doit jamais déſeſpérer de ſon ſalut. J'aime à penſer que vous ſentez auſſi, combien il faut être mo-

déré dans le bonheur, puiſque perſone ne peut ſavoir ce que le lendemain lui réſerve.

EMILIE.

O le terrible rideau que celui qui couvre l'avenir !

LA MERE.

On peut dire : Heureux ceux qui ont du courage, de la force, de la fermeté, de la conſtance, de la réſignation : car, pour peu que leur vie ſe prolonge, ils trouveront l'occaſion d'en faire uſage.

EMILIE.

Je ſuis bien malheureuſe de vous avoir preſſée de me conter cette hiſtoire. A préſent je voudrais pouvoir l'oublier, ou plutôt ne l'avoir jamais ſue.

LA MERE.

Je me reproche ma faibleſſe, d'avoir cédé ce ſoir à vos inſtances. Il vous en a coûté bien des larmes.....

EMILIE.

Vous l'avez donc vu, maman ? J'ai pourtant avalé tant que j'ai pu.

LA MERE.

Tandis qu'au retour d'une fête ſi touchante, nous pouvions finir notre journée par une infinité de réflexions conſolantes & douces.

EMILIE.

On a bien raiſon de dire que la ſageſſe & les enfans ne font pas long-temps route enſemble.

LA MERE.

Puiſque le mal eſt ſans remede, je me flate que vous vous fiez du moins aſſez à la bonté de Madame la Ducheſſe, pour être tranquille ſur le ſort de Monſieur & Madame Baruel.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, contez-moi cela, pour me conſoler.

LA MERE.

D'abord Madame la Ducheſſe ne

ſongea plus à ſon ſouper à la campagne. Elle fit tranſporter Madame Baruel le ſoir même à ſon hôtel, & les ſoins qu'elle en fit prendre la rétablirent bientôt. Il ne fut plus queſtion que de la garantir des ſuites de ſon bonheur.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

Dès le lendemain Madame la Ducheſſe s'occupa de la liberté de ſon mari, en faiſant payer ſes dettes. Les médecins redouterent avec raiſon l'entrevue des deux époux. Madame Baruel était trop faible encore pour quiter le lit, lorſque ſon mari entra dans ſa chambre. On l'avait préparée à ce moment avec toutes les précautions néceſſaires; elle avait promis de ſe conduire avec la modération qu'on exigeait d'elle; mais les éforts qu'elle fit ſur elle pour tenir

ſa promeſſe, penſerent lui devenir funeſtes. A cette modération de commande ſuccéderent d'horribles convulſions; la fievre ſe raluma avec la plus grande violence; ce ne fut qu'au bout de ſix ſemaines qu'on put regarder Madame Baruel comme ſauvée & conſervée à ſon mari & à ſes enfans.

EMILIE.

J'eſpere, maman, qu'elle ſe porte bien préſentement. La verrons-nous cet hiver à Paris?

LA MERE.

Dès l'année derniere ſa bienfaitrice la fit retourner en Angoumois avec ſon mari & ſes enfans. Là, après avoir pourvu à tout, elle lui acheta dans ſes propres domaines un bien quatre fois plus conſidérable que celui qu'on lui avait enlevé. Ce bien fut afranchi de toute redevance, & érigé en franc-aleu & bien libre avec les plus

grandes formalités. En même temps Madame la Ducheſſe dota la fille pour le moment où ſon pere trouverait un ſujet digne de partager le bonheur d'une telle famille. Son retour en Angoumois eut un air de triomphe, toute la province en fut dans la joie; & pour qu'il n'y manquât rien, (car le déſaſtre des méchans eſt regardé comme un bonheur public) le chicaneur s'était caſſé les reins en tombant de cheval peu de temps auparavant, & ſes promenades ne menacerent plus la poſſeſſion de perſone.

EMILIE.

J'allais dire, Dieu ſoit loué; mais cela ne ſerait pas bien, je crois. Et Madame Anaſtaſie, maman?

LA MERE.

Madame la Ducheſſe ne voulut jamais lui pardoner, malgré toutes les ſupplications de ſa fille. Elle la

chaſſa de ſon château, & ne lui laiſſa une petite penſion pour vivre, qu'à condition qu'elle ſe retirerait dans un couvent hors de la province, afin de s'y repentir de ſes fautes le reſte de ſa vie.

EMILIE.

Il ne faut, je crois, vouloir du mal à perſone; mais puiſque juſtice s'eſt faite, je m'en conſole. Il n'y a qu'à être bon, & l'on ne recevra jamais que du bien de Madame la Ducheſſe.

LA MERE.

Et il n'y a pas grand mal peut-être, que la méchanceté réfléchie ſoit punie.

EMILIE.

Ah, maman, quand j'aurai cette eſtampe, je la regarderai avec des yeux bien différens, à préſent que je ſais toutes les circonſtances de cette fatale hiſtoire.

LA MERE.

On ferait aiſément de ces diſférens incidens une ſuite de tableaux, tous intéreſſans; je crois même qu'on en a le projet, & que Madame Baruel eſpere avoir, avec le temps, tous ces deſſins originaux, pour en orner ſon heureux manoir, & pour rapeler ſans ceſſe à ſes enfans la remiſe du châron.

EMILIE.

Et moi auſſi j'eſpere avoir la ſuite de ces eſtampes dans mon manoir, pour me rapeler une hiſtoire qui m'a gâté une belle journée. Mais, dieu merci, tout eſt bien à préſent; je puis me coucher en paix & dormir tranquillement. Seulement je balance ſi je dois me coucher la tête baſſe ou haute.

LA MERE.

Qu'eſt-ce que cela fait à l'hiſtoire de Madame Baruel?

EMILIE.

C'eſt que je ne ſais ſi je dois rêver ou non cette nuit. D'un côté le pere Noël & ſa noce peuvent me faire bien du plaiſir; mais auſſi Monſieur & Madame Barnel, & ſur-tout cette Anaſtaſie Frênel & le chicaneur pouraient me faire faire de terribles rêves.

LA MERE.

Ainſi vous rêvez ou vous ne rêvez pas, à volonté?

EMILIE.

Certainement, maman. Quand je me ſens le ſoir en bonne diſpoſition, je me couche la tête baſſe, & je fais toute la nuit des rêves gais. Quand au contraire j'ai des ſujets de chagrin ou de triſteſſe, je me couche la tête haute pour éviter de rêver.

LA MERE.

Et moyénant cette précaution, vous êtes sûre de votre fait?

EMILIE.

J'aurais été bien à plaindre pendant votre afreuſe maladie, ſi je n'avais pas eu ce ſecret. Il m'a ſauvé bien des nuits terribles.

LA MERE.

En ce cas, le plus sûr eſt de ne pas rêver cette nuit. Comme les malheurs laiſſent toujours des impreſſions plus profondes, je craindrais que ceux de Madame Baruel n'euſſent éfacé de votre imagination tout le bonheur dont nous avons été témoins pendant la journée.

EMILIE.

Vous avez raiſon, maman; il faut aller au plus sûr. Dormons ſans rêver, & prévenons le barbouillage; demain nous ne penſerons plus qu'au bonheur de la petite famille de l'Angoumois.... Maman, laquelle croyez-vous la plus heureuſe de Madame la Ducheſſe ou de Madame Baruel?

LA MERE.

Ma chere amie, voilà une queſtion vraiment embaraſſante. Si vous m'en croyez, nous dormirons là deſſus, & vous m'apprendrez demain ce qu'il faudra vous répondre.

VINGTIEME CONVERSATION.

EMILIE.

COMME vous voilà entourée de fleurs, maman! Etes-vous devenue bouquetiere?

LA MERE.

En tout cas celles-ci ne m'entêteront point.

EMILIE.

Je vois bien qu'elles ſont artificieles. Auſſi nous ne ſommes pas dans la ſaiſon des fleurs. Que prétendez-vous donc en faire?

LA MERE.

C'eſt votre tante qui me les envoie. Elle veut que j'en choiſiſſe pour Emilie,

parce qu'elle ſuppoſe qu'Emilie danſera demain.

EMILIE.

Ma tante a bien de la bonté : je vous prie, ma chere maman, de la remercier & de l'aſſurer de mon reſpect; mais je n'ai pas entendu parler de bal. Il eſt vrai que demain, demain, c'eſt un grand jour. Quand je me leverai, il n'y aura plus d'enfant; j'aurai dix ans paſſés.

LA MERE.

Paſſés de trois ou quatre heures au moins.

EMILIE.

N'importe, c'eſt toujours paſſé.

LA MERE.

Vous avez bien raiſon; & paſſé ſans retour. De ſorte que, ſi vous les avez bien employés, tant mieux pour vous; ſi vous les avez perdus au contraire, le mal eſt ſans remede.

EMILIE.

C'eſt tout juſte, ma chere maman, ce que je me diſais à peu près dans mon petit particulier, en entrant ici. Je n'oſe me flater de les avoir bien employés; mais j'eſpere pourtant de ne les avoir pas entiérement perdus.

LA MERE.

Et moi auſſi. — Oh çà, il s'agit donc de célébrer ce grand jour, qui fait même une époque de la vie.

EMILIE.

Oui, vraiment. Qui eſt-ce qui appelle cela déjà un jour à limites? Voilà l'enfance derriere nous.

LA MERE.

Du moins nous avançons à grands pas vers ſon terme, & l'adoleſcence s'avance vers nous.

EMILIE.

Deux luſtres acomplis, comme dit M. de Gerceuil!

LA MERE.

C'eſt parler poétiquement.

EMILIE.

Il m'a dit tantôt : Mademoiſelle, ſavez-vous que vous êtes née le même jour qu'un des premiers hommes de votre ſiecle, ou plutôt du nôtre, auquel vous n'apartenez plus ? Il n'avait guere que quinze luſtres, lorſque vous vîntes au monde.

LA MERE.

Pour me prouver vos progrès en arithmétique, ne m'en ferez-vous pas le calcul tout proſaïquement en années ?

EMILIE.

Oh, c'eſt fait ; je le ſais, maman. Il avait ſoixante quatorze ans, lorſque j'avais ſoixante-quatorze minutes.

LA MERE.

Il lui manquait donc une année à ſon quinzieme luſtre ?

EMILIE.

Tout juſte.

LA MERE.

Et aujourd'hui à quoi en eſt-il ?

EMILIE.

Il a quatre-vingt-quatre ans, & moi, j'en ai dix.

LA MERE.

Puiſſiez-vous encore long-temps compter enſemble ! Je croyais que la journée de demain n'était une fête que pour vous & pour moi ; mais cet anniverſaire en fait une fête publique : car la naiſſance d'un grand homme eſt d'abord un ſujet légitime d'orgueil pour ſa nation, & puis un ſujet de joie & de reconaiſſance pour tous ceux qui s'intéreſſent véritablement au bonheur de l'humanité.

EMILIE.

Eh bien, maman, que ferons-nous donc demain ?

LA MERE.

Votre tante ſuppoſe que vous voudrez danſer, parce que nous ſommes en carnaval. Si c'était auſſi bien la ſaiſon de la campagne, un bal champêtre ſerait bientôt arangé, & nous n'aurions pas beſoin de fleurs artificieles. Mais au milieu du mois de Février! cela me paraît plus difficile : vous ne danſez pas aſſez bien pour un bal de ville.

EMILIE.

Je ſais bien que je ne danſe pas comme Mademoiſelle de Gernance; mais cela n'y ferait rien : entre nous autres morveuſes, nous ne prenons pas encore garde à qui ſaute plus ou moins bien.

LA MERE.

Il n'y a donc qu'à aranger une petite aſſemblée, que nous ne mettrons pas même dans le ſecret de la ſolemnité du jour.

EMILIE.

A moins que nous ne faſſions mention de la fête publique. Mais, à vous dire la vérité, ma chere maman, je crois que je n'aurai pas demain le cœur à la danſe.

LA MERE.

Pourquoi donc cela?

EMILIE.

Je ne ſais. C'eſt peut-être à cauſe de ce que vous appellez la ſolemnité.

LA MERE.

Comment prétendez-vous donc célébrer un jour ſi ſolemnel?

EMILIE.

Tenez, maman, ſi nous faiſions une choſe.

LA MERE.

Et quoi?

EMILIE.

Si vous faiſiez fermer votre porte,

nous passerions toute notre journée tête à tête ensemble, & cela serait bien charmant.

LA MERE.

Cela le serait sûrement pour moi; mais ce serait à peu près comme tous les jours, il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela; & ne craindriez-vous pas que la journée ne vous parût un peu longue?

EMILIE.

Non, je vous assure. Je vous défie d'imaginer quelque chose qui me fasse autant de plaisir.

LA MERE.

En ce cas, les préparatifs de la fête ne nous prendront pas beaucoup de temps. Mais que ferons-nous toute la journée?

EMILIE.

Nous ferons, ma chere maman, comme nous faisons à la campagne,

où nous en paſſons ſouvent trois ou quatre de ſuite tête-à-tête.

LA MERE.

Oh, à la campagne, cela eſt différent; les jours ne ſont jamais trop longs. Nous avons tant de devoirs à remplir à droite & à gauche, tant d'occupations diverſes, qu'à peine nous reſte-t-il le temps néceſſaire pour la promenade. Mais à Paris, un jour d'hiver !...

EMILIE.

Je vois, maman, que vous craignez de vous ennuyer. Ce n'eſt pas ma faute, ſi mon papa & mes freres ſont abſens.

LA MERE.

Ni la miene : mais votre expérience vous a déja appris qu'il ne faut pas compter ſur les hommes; qu'ils appartienent à l'état avant d'apartenir à leur famille ; qu'à peine ſortis de l'enfance, dès leur entrée dans le monde, ils ſont obligés de reſter

à la place que le devoir leur a marquée.

EMILIE.

O la vilaine choſe que la guerre ! Je vous l'ai dit mille fois, ma chere maman : comment les hommes qui ſont ſi doux & ſi polis dans la ſociété, peuvent-ils devenir aſſez féroces, pour ſe tuer les uns les autres, ſans même ſe connaître ?

LA MERE.

C'eſt que ſouvent une nation n'eſt pas plus ſage, plus juſte, plus modérée envers les autres nations, qu'un particulier inquiet, turbulent & emporté envers ſes concitoyens. Dans la ſociété les injuſtices ſont réprimées par les loix ; mais comment voulez-vous que faſſe une nation léſée dans ſes droits ? Il faut bien qu'elle repouſſe l'injuſtice & l'injure par la force.

EMILIE.

Et à cauſe de cela il faut ſe faire tuer ! Bien imaginé !

LA MERE.

Vous voyez que notre rôle eſt bien plus facile. La faibleſſe de notre ſexe & la ſphere étroite de nos petits talens nous confinent dans l'exercice des devoirs domeſtiques : en les rempliſſant, nous avons ſatisfait à tout ce que la ſociété atend de nous.

EMILIE.

Bien entendu que nous reſtons ſans papa & ſans freres.

LA MERE.

Il eſt vrai que votre papa & vos freres nous manqueront beaucoup demain.

EMILIE.

Sans compter ce qu'ils nous manquent tous les jours.

LA MERE.

Mais, quoique leur devoir les tiene

éloignés, heureuſement ils ne courent pas encore les haſards de la guerre.

EMILIE.

Ah, oui; c'eſt une conſolation que cela.

LA MERE.

Et puiſque le ſort nous réduit à la ſolitude, c'eſt pour vous ſeule, ma chere amie, que je redoute l'ennui d'un jour dont la ſolemnité ſemblait vous promettre de l'amuſement.

EMILIE.

Mais, ma chere maman, un jour ſolemnel, eſt-ce préciſément un jour gai?

LA MERE.

Je le crois, à la vérité, plus impoſant que gai.

EMILIE.

C'eſt un jour à réflexions, n'eſt-il pas vrai? Ainſi le paſſé vous revient dans la tête, malgré que vous en ayez. On ſouleve auſſi un peu ce ri-

deau qui cache l'avenir; & depuis que vous m'avez montré ce terſible rideau, je vous avoue qu'il ne m'eſt pas ſorti de la tête, & que je l'ai toujours là devant les yeux. Voyez donc, ma chere maman, quelle foule d'afaires pour une ſeule journée!

LA MERE.

Je ne vous blâmerai sûrement pas de regarder les limites de l'enfance & l'acheminement vers l'adoleſcence ſous ce point de vue ſérieux, & je commence à croire, comme vous, qu'il faut danſer tout un autre jour que celui où l'on a dix ans acomplis.

EMILIE.

Commencez-vous auſſi à croire que nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer?

LA MERE.

Oui, en vérité. Un coup-d'œil réfléchi ſur le paſſé pourra aiſément abſorber une journée, ſans même porter

porter nos regards ſur l'avenir dont l'incertitude ne peut être enviſagée ſans un peu de trouble.

EMILIE.

En tout cas, ſi nous n'avons pas fini pendant le jour, nous pouvons en conférer encore le ſoir, de notre lit : car, dieu merci, le mien n'eſt plus ſur la frontiere ; il s'eſt emparé de l'intérieur de votre chambre-à-coucher. Cela ne s'appelle-t-il pas une priſe de poſſeſſion?

LA MERE.

Cela s'appelle, en droit public, une uſurpation manifeſte, opérée moitié par ruſe, moitié par violence; & voilà comme les guerres commencent : ſans ma douceur, ou pour mieux dire, ma faibleſſe, j'aurais défendu ma chambre-à-coucher contre votre invaſion qui l'a changée en dortoir. Votre lit était très-bien dans ce cabinet à côté; & moyennant la

porte qui reſtait ouverte, notre communication n'était jamais interrompue.

EMILIE.

Mais, maman, il fallait s'égoſiller pour ſe parler, quand vous étiez couchée & moi auſſi. Cela n'était point du tout convenable pour votre ſanté.

LA MERE.

Pour deux perſones qui ne ſe quitent guere du matin au ſoir, ne pouvions-nous pas prendre le parti du ſilence en même temps que celui de la rétraite dans notre lit?

EMILIE.

Oui; mais quand il vous reſte quelque choſe ſur le coeur ou dans l'eſprit, comment faire? C'eſt ſouvent une miſere, une miete; mais ce ſont préciſément les mietes qu'il ne faut pas laiſſer accumuler pour le lendemain.

LA MERE.

Je remarque que le ſoir la proviſion des mietes eſt inépuiſable chez vous,

EMILIE.

Mais, ma chere maman, n'eſt-il pas bien plus joli de jaſer, comme cela, d'un lit à l'autre, à deux toiſes de diſtance, juſqu'à ce que l'homme au ſable s'empare des yeux?

LA MERE.

Voilà, par exemple, une expreſſion un peu triviale pour une perſone qui ſe vante d'avoir étudié la mythologie.

EMILIE.

Cela eſt vrai, je devais parler de Morphée.

LA MERE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſens bien qu'à cauſe de la ſolemnité du jour, je ne pourai poliment vous dépoſſéder ni aujourd'hui ni demain.

EMILIE.

Ni après-demain, ni jamais.

LA MERE.

Ce que j'aimerais à prévoir, c'eſt le réſultat de la réviſion que vous projetez : ſavoir ſi elle vous rendra gaie ou triſte, taciturne ou parlante.

EMILIE.

Je n'en ſais, en vérité, rien. Voilà, ma chere maman, une queſtion très-embaraſſante.

LA MERE.

Je ne le trouve pas. Si vous êtes contente de la maniere dont ces dix années ſe ſont paſſées, la réponſe à ma queſtion eſt faite ; & pour le ſavoir avec la derniere préciſion, vous n'avez qu'à vous demander, ſi vous voudriez les recommencer, pour les paſſer une ſeconde fois exactement aux mêmes conditions & de la même maniere.

EMILIE.

Non sûrement, maman, je ne le voudrais pas.

LA MERE.

Cela s'appelle avoir un avis décidé. Mais en ce cas vous êtes donc bien mécontente de votre sort, & par conséquent de l'éducation que vous avez reçue ?

EMILIE.

Ce n'est pas cela, ma chere maman. On peut avoir été fort heureuse un jour : faut-il absolument désirer qu'il recommence, & ne peut-on pas être un peu pressée de voir ariver un lendemain plus heureux encore ? Je crois qu'il est fort joli d'avoir quinze ans.

LA MERE.

Et à quinze ans vous désirerez d'en avoir dix-huit.

EMILIE.

Cela ſe pourait bien ; mais pas au delà.

LA MERE.

Qui ſait cela? — J'avais oublié votre empreſſement de ſauter par deſſus plus d'une année, pour ariver à une époque que des gens moins impatiens atendent tranquillement, parce qu'ils ſavent qu'elle ne leur échapera pas, & qu'en s'avançant vers elle, ils ne laiſſeront pas de trouver en chemin beaucoup d'occupations importantes & de jouiſſances agréables.

EMILIE.

Il eſt vrai, maman, que nous ne ſommes pas entiérement d'acord ſur ce chapitre.

LA MERE.

Pour moi, je regarde l'époque de mon enfance comme le temps le plus heureux de ma vie, excepté que, n'ayant pas été avertie, je n'en ai

connu le bonheur que lorſqu'il s'était évanoui.

EMILIE.

Vous m'avez dit plus d'une fois, qu'il m'en arivera tout autant, & que l'expérience me détrompera de bien des choſes : alors je vous le dirai très-sûrement.

LA MERE.

Si j'y ſuis ; ou bien, à vos enfans qui vous croiront comme vous me croyez. Mais, abſtraction faite de cette impatience, & ne vous bornant qu'au ſouvenir du paſſé, il vous ſera aiſé de ſavoir ſi vous voudriez recommencer aux mêmes conditions.

EMILIE.

Oui & non, ma chere maman ; c'eſt ſelon. Voulez-vous me faire recommencer abſolument de la même maniere, ſans aucune exception quelconque ?

LA MERE.

Oh, ſans la moindre; ſans quoi cela ne ferait plus une queſtion. Vous comprenez bien que perſone ne balancerait à recommencer, à la condition de retrancher de ſa ſituation tous les inconvéniens, & d'en garder tout l'avantageux & l'agréable : malheureuſement perſone n'a ce choix dans la vie.

EMILIE.

Ni celui de recommencer non plus.

LA MERE.

Il eſt vrai; mais c'eſt une ſuppoſition que nous faiſons.

EMILIE.

Tout comme il vous plaira, maman, mais je ne ſaurais m'y déterminer.

LA MERE.

Pourquoi donc pas?

EMILIE.

Je ſuis étonée que vous me faſſiez

cette queſtion. Ne penſez-vous pas que j'ai fait dans le cours de ces dix années bien des fautes, & que j'en ai éprouvé, comme de raiſon, bien des chagrins? Comment ferai-je donc, ma chere maman, pour avoir le courage de refaire les mêmes fautes?

LA MERE.

Voilà, je l'avoue, une difficulté à laquelle j'aurais dû penſer.

EMILIE.

Et puis, n'ai-je pas eu bien des inquiétudes? Trois fois au moins j'ai été menacée du malheur de vous perdre; ſi je vous ai conſervée, c'eſt un miracle de la providence: ſerait-il bien ſage de ſe ſoumettre de nouveau aux mêmes riſques?

LA MERE.

Les deux premieres fois vous étiez trop enfant pour vous en apercevoir.

EMILIE.

Pardonez-moi. Il eſt vrai que

je n'avais pas encore ſix ans, quand on me faiſait traverſer, tous les ſoirs, votre chambre-à-coucher ſur la pointe des pieds, ſans me laiſſer approcher de votre lit : mais je m'en ſouviendrai toute ma vie. On me diſait que ce paſſage était néceſſaire pour vous montrer que j'étais en bonne ſanté; mais comme vous ne me faiſiez jamais le moindre ſigne pour m'arrêter, je croyais que vos enfans vous étaient devenus indifférens.

LA MERE.

Vous avez appris depuis la cauſe involontaire de cette indifférence.

EMILIE.

Vraiment je la ſais depuis long-temps, & elle me donne le friſſon toutes les fois que j'y penſe. Mais alors je n'avais aucune idée du danger d'une maladie; je croyais, quand on était malade, qu'on avait la colique, & que c'était tout. Cependant

l'air lugubre de votre chambre qui n'était pas mieux éclairée que l'angar de Madame Baruel ; la triſteſſe & la conſternation de tout le monde, l'inquiétude avez laquelle on ſe chuchotait à l'oreille ; tout cela, ſans en être préciſément affligée, me cauſait une frayeur dont je ne pouvais démêler la raiſon.

LA MERE.

Tout cela eſt heureuſement paſſé & bon à oublier, au moins aujourd'hui.

EMILIE.

Vous voulez, maman, qu'on recommence ; cela rapele néceſſairement le paſſé.

LA MERE.

Mon projet n'était pas de fixer votre attention ſur des ſouvenirs pénibles. Cela ne donnerait pas demain à notre tête-à-tête ſolemnel une teinte trop gaie au moins.

EMILIE.

Oui, d'un côté le ſouvenir des fautes; de l'autre, celui des dangers; il y a là de quoi rendre une journée bien ſombre.

LA MERE.

Je ne voulais qu'un coup-d'œil général en arriere, & je me flatais qu'il vous montrerait plus de ſujets de joie que d'affliction, plus de momens de ſatisfaction que de triſteſſe. En effet, toutes les fois que je reviens ſur le paſſé, ma mémoire me rapele une Emilie qui ſaute, qui danſe, qui chante, & je me ſouviens à peine de l'avoir vu pleurer. D'où je croyais pouvoir conclure que vos dix premieres années ne s'étaient pas paſſées trop péniblement.

EMILIE.

Eh bien, oui, maman, cela eſt vrai; mais où en eſt le profit? Y

a-t-il beaucoup de mérite à avoir passé ses dix ans à courir, à sauter, à vous faire du bruit ?

LA MERE.

Oui, certes ; & si vous me fâchez, je vous ferai un reproche de n'en avoir pas fait assez. Vous connaissez mes préjugés contre les enfans trop paisibles ; je suis toujours tentée d'attribuer leur tranquillité à un vice de santé.

EMILIE.

Oui, soit du corps ou de l'ame; je sais cela. Mais convenez au moins que le temps que j'ai perdu avec ma poupée, c'est un temps bien perdu.

LA MERE.

Puisque je me sens entrain de vous contredire, je n'en conviendrai pas davantage. De la maniere dont la maison de cette dame était montée, le service dont vous étiez chargée

auprès d'elle, vous a mise dans la néceſſité d'apprendre bien des détails, ſoit de toilete, ſoit de ménage, très-convenables à ſavoir; ſans compter que ce ſervice vous a rendue adroite en pluſieurs ouvrages. Ainſi, s'il vous prend fantaiſie de le continuer, même après les deux luſtres acomplis, comme je me flate que l'humeur ſévere qui vous domine ce ſoir, ne ſera pas de durée, vous n'éprouverez aucune oppoſition de ma part.

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, ſi vous êtes contente de mes dix ans, tant mieux; je puis & je dois l'être auſſi.

LA MERE.

Je ne prétends pas que tout ait été au mieux poſſible, ou n'eût pu mieux aller; mais je ne veux pas que vous me jugiez mon enfant avec une trop grande ſévérité. Sans quoi il faudrait

éplucher la conduite de la mere avec la même rigueur, & je n'y trouverais pas mon compte.

EMILIE.

En voilà bien d'un autre ! Vous avez peut-être auſſi des fautes à vous reprocher ?

LA MERE.

Plus que je ne voudrais. Avec la différence que vous détournez les yeux des vôtres, & c'eſt ce qu'on peut faire de mieux, quand elles ne ſont pas de conſéquence ; & que moi je trouve les miennes aſſez graves, pour y avoir toujours les regards atachés. Il me ſemble que je donnerais volontiers la moitié de ce qui me reſte à vivre, pour recommencer votre éducation avec la poſſibilité de les éviter.

EMILIE.

Ce que vous dites-là, ma chere maman, me paraît bien ſérieux, à

moins que vous ne badiniez. Voyons donc ces fautes que vous voudriez racheter à ſi haut prix ?

LA MERE.

Demain c'eſt le jour de la revue ; après la vôtre viendra la miene tout naturélement, Mais à mes yeux l'eſpérance de réparer un ſeul de mes torts, mériterait ſuffiſament le ſacrifice auquel je me réſigne.

EMILIE.

Quel eſt donc ce tort ?

LA MERE.

Celui que vous a fait ma ſanté.

EMILIE.

Vous avez raiſon, ma chere maman ; vos enfans n'auraient plus d'inquiétudes, ſi vous aviez une ſanté plus robuſte.

LA MERE.

Ce n'eſt pas préciſément pour vous

épargner des inquiétudes, que je la désirais meilleure; mais si vous saviez combien mes maladies ont dérangé mon plan, combien ma constitution frêle a contrarié mes desseins!

EMILIE.

Je ne m'en suis jamais aperçue.

LA MERE.

Par exemple : vous n'ignorez pas quelle importance j'ai toujours attachée, sur-tout pendant les premieres années de l'enfance, aux exercices du corps, ou plutôt à l'exercice & au mouvement habituels, si essentiélement necessaires au dévelopement des organes & des forces physiques.

EMILIE.

Je n'ai donc pas assez couru, assez sauté, je ne me suis pas assez tourmentée, je ne vous ai pas assez importunée, à votre avis?

LA MERE.

Non à coup sûr. A la campagne vous

faites paſſablement de l'exercice ; mais en ville, vous ſavez quelle peine j'éprouve journélement à vous y déterminer.

EMILIE.

C'eſt qu'il n'y a rien de ſi ennuyeux que de paſſer & repaſſer une allée ou un boulevard ſans vous.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que ma mauvaiſe ſanté vous ſert ou de raiſon ou de prétexte, & que je n'ai pas tort de la regarder comme très-préjudiciable à votre éducation. Je me la reproche toutes les fois que je remarque chez vous de la moleſſe, ſoit du côté phyſique, ſoit du côté moral.

EMILIE.

Mais, maman, vous vous reprochez là ma faute, & non pas la vôtre.

LA MERE.

En ce cas, il ne tiendrait donc

qu'à vous de m'épargner ce reproche.

EMILIE.

Je conviens que je n'ai le cœur à rien quand vous êtes malade.

LA MERE.

Mais ce qu'on ne ſe ſent pas le goût ou l'inclination de faire, on le fait par éfort de raiſon, quand on en connaît l'importance; & c'eſt en quoi conſiſte la force du caractere.

EMILIE.

Si vous ſaviez, maman, comme c'eſt triſte de ſe promener, ſans cauſer avec vous!

LA MERE.

Vous me rapelez-là un autre de mes torts; c'eſt de vous avoir laiſſé prendre trop de goût à nos converſations.

EMILIE.

Comment, vous vous reprochez nos converſations?

faites paſſablement d[illegible]

LA MERE.

en ville, vous [illegible]les n'aient contribué à
j'éprouve jou[illegible]mer à trop de réflexion
terminer. [illegible]quillité pour votre âge, &
C'eſt [illegible]équent nui au projet impor-
que [illegible]de former votre conſtitution.
ur

EMILIE.

Maman ! Si c'était à recommencer, vous me priveriez du plaiſir de cauſer avec vous !

LA MERE.

Du moins j'y mettrais la condition de ne jamais cauſer aſſiſes. Avec cette loi fondamentale nous pourions renouveller l'école des Péripatéticiens.

EMILIE.

Comment dites-vous cela ? Voilà un mot plus long & peut-être auſſi ennuyeux que la plus longue promenade ſans vous.

LA MERE.

L'uſage de ces meſſieurs était de

jamais converſer ou philoſopher ible, qu'en ſe promenant dans cée, qui était à peu près les eries d'Athenes; & c'eſt cet illuſtre exemple que nous aurions dû imiter.

EMILIE.

Comment les appellez-vous déja?

LA MERE.

Péripatéticiens, c'eſt-à-dire, promeneurs.

EMILIE.

Pé-ri-pa-té-ti-ciens! Et vous ne pouvez me faire grâce d'aucune de ces ſyllabes?

LA MERE.

D'aucune, que je ſache.

EMILIE.

En ce cas, maman, je vous en rends deux de plus, car nous ſommes, pour le moins, des demi-péripatéticiennes: la moitié de nos

converſations ſe ſont paſſées à la promenade.

LA MERE.

Je ſuis donc moins coupable que je ne craignais.

EMILIE.

Voyons un peu vos autres fautes capitales. Peut-être y a-t-il auſſi à en rabatre.

LA MERE.

Vous ſavez que tout eſt enchaîné dans ce monde. Quand une choſe eſt bien ordonée ſelon la ſageſſe, tous ſes acceſſoires ſont ordinairement autant d'avantages qui l'accompagnent. De même une faute eſt rarement iſolée; elle ſe ramifie en une infinité de branches, c'eſt-à-dire, qu'elle s'entoure d'un cortege d'autres fautes.

EMILIE.

Eſt-ce pour me préparer à un grand cortege, que vous dites cela?

LA MERE.

Un cenſeur judicieux me reprocherait ſans doute, d'avoir ſoufert que vous vous occupaſſiez dans un âge ſi tendre, ſoit de la lecture, ſoit d'ouvrages convenables à notre ſexe; de vous avoir peut-être même déſiré ce goût; de l'avoir du moins remarqué avec complaiſance, de peur qu'exercée plus tard, vous ne reſtaſſiez mal-adroite & ignorante.

EMILIE.

Voilà vos crimes?

LA MERE.

Je crains qu'il n'ajoute: Votre fille brodera comme un ange, travaillera comme les fées, au dire de toutes les femmes de chambre, dont l'approbation mettra le ſceau de l'immortalité à ſa réputation; mais ſerez-vous bien contente, ſi vous voyez ce goût précoce pour la vie ſédentaire, augmenter chez elle d'année en année;

s'il la rend pareſſeuſe de corps, & peut-être d'eſprit; s'il finit par porter un préjudice notable à ſa ſanté?

EMILIE.

Maman, on vous fait là des reproches, pour le plaiſir d'en faire. Je me porte bien, dieu merci; je ne ſuis jamais malade.

LA MERE.

Cela ne ſuffit pas à ma tendreſſe; je voudrais vous voir une conſtitution de fer.

EMILIE.

Plût à dieu que votre ſanté fût auſſi bonne que la miene!

LA MERE.

Elle eût été de fer ſans doute, ſi une tendreſſe mal dirigée ne m'eût éloignée de tout ce qui pouvait la fortifier. — Et puis, vous croyez peut-être que mon cenſeur s'arrête là?

EMILIE.

Que veut-il donc encore?

LA MERE.

S'il désire qu'on s'occupe beaucoup des forces physiques d'un enfant dans ses premieres années, il veut qu'en revanche on ne touche presque pas aux forces morales pendant cette époque, de peur de les estropier par quelque mal-adresse d'éducation, ou de les pousser à une énergie prématurée & passagere par une culture trop hâtive, comme on estropiait autrefois le corps des enfans par le maillot, ou comme un jardinier mal-avisé perdrait un arbre précieux, pour en cueillir des fruits avant la saison.

EMILIE.

Il me semble, maman, que votre censeur veut & ne veut pas bien des choses.

LA MERE.

Il m'a sur-tout affligée par une remarque. Ne pouvant, dit-il, malgré tous vos efforts, descendre continuellement au niveau de l'enfance, voyez

ſi vous ne l'élevez pas ſouvent au vôtre, ſans vous en apercevoir, & ſi cette méthode, involontaire de votre part, ne vous fait pas, même contre vos intentions, pouſſer en ſerre chaude une plante qui doit tenir ſa maturité du temps & de l'influence bénigne & imperceptible du ciel,

EMILIE.

Maman, votre cenſeur eſt un radoteur qui nous gâterait notre tête-à-tête de demain, ſi nous lui permettions d'étaler ſa morale ; mais nous l'enverrons débiter ſes maximes à l'école.

LA MERE.

Vous le placez mieux que vous ne voudriez peut-être. Dès qu'il aura formé une école publique d'après ſes principes, je me ſentirai un grand fardeau de moins, & Emilie ſera la premiere à prouver les avantages ſans nombre d'une inſtitution ſi déſirable.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore ! Je sais au bout des doigts tout ce que vous m'allez dire des avantages de l'éducation publique sur l'éducation domestique & particuliere; mais vous savez bien aussi, ma chere maman, que sur ce chapitre jamais je ne serai de votre avis.

LA MERE.

Je croyais que vous pouviez en avoir changé, depuis que vous m'avez vanté la grande utilité des extraits de Plutarque.

EMILIE.

Qu'est-ce que ces extraits ont de commun avec votre éducation publique ?

LA MERE.

D'abord on y rencontre souvent son éloge.

EMILIE.

Eh bien, peut-être avait-on raison

dans ce temps-là ; mais moi, j'ai raiſon aujourd'hui.

LA MERE.

Enſuite vous devez y avoir remarqué qu'un des plus grands avantages de la conſtitution républicaine, c'eſt d'influer directement ſur les caracteres, d'animer la maſſe générale dans toutes ſes parties, d'y porter l'activité & la vie ; & par conſéquent de faire connaître à chaque individu ſa valeur propre, dont il ne ſe ſerait peut-être pas douté ſous un autre gouvernement ; de former en même temps un eſprit public, qui, par la profeſſion libre des mêmes principes, réunit toutes ces forces diverſes & miſes en valeur, dans un centre commun, pour le bien général. Eh bien, les écoles publiques bien inſtituées ont cette conſtitution républicaine, & procurent à leurs éleves tous ces avantages. La maſſe générale eſt compoſée d'enfans. L'inſtruction

s'occupe à faire connaître à chacun ſa valeur particuliere, & à l'augmenter. La réunion établit & apprend à reſpecter les droits fondamentaux de la ſociété générale; le mérite & le talent, ou plutôt l'eſpérance qui les devance & les annonce, y aſſigne à chacun ſa place. La juſtice y décide ſeule & uniformément, ſans acception de perſone. L'exemple, l'expérience, la néceſſité ſont les précepteurs qui enſeignent, ou plutôt les maîtres qui commandent. Ceux-là ne cauſent pas, ne babillent pas, ne font point de phraſes; ils ſont muets : mais ils gravent les principes dans le cœur en caracteres inéfaçables, au lieu de les entaſſer ſans conſiſtance dans la mémoire.

EMILIE

Je me ſerais bien gardée de louer les extraits de Plutarque, ſi j'avais prévu le parti que vous en voulez tirer contre moi. Et vous me perſuaderez, par exemple, que dans ces

écoles on ſait, mieux que vous, ſe mettre au niveau de l'enfance ?

LA MERE.

Sans contredit, ma chere amie. Mon cenſeur prétend qu'un jardinier qui n'aurait qu'une plante à ſoigner, courrait grand riſque de lui nuire par trop de ſoins, par un excès d'attention & de culture : au lieu qu'obligé de partager ſes ſoins entre un certain nombre de plantes diverſes, il eſt efficacement garanti de cet inconvénient, & heureuſement borné à ne donner à chaque plante confiée à ſes ſoins, que la portion de culture qui lui eſt ſalutaire.

EMILIE.

Mon dieu, maman, que votre cenſeur m'impatiente avec ſon jardinier ! Ce monſieur me prend apparemment pour une laitue : c'eſt-à-dire, que je ne ſuis venue au monde que pour végéter ?

LA MERE.

Voulez-vous qu'il vous parle ſans figure ? — Entre nous deux je ſuis la plus forte ; & par un effet naturel de ma force, il m'arive, vraiſemblablement à tout inſtant, de vous élever vers moi, au lieu de deſcendre vers vous ; mais ſi j'avais vingt enfans autour de moi, il n'en ferait plus de même : à force de me tiraîller vers eux de tous les côtés, ils me forceraient bien de reſter à leur niveau ; & pour les élever inſenſiblement & ſans facade à un niveau ſupérieur, ils m'enſeigneraient bien des routes qui me ſont reſtées inconnues.

EMILIE.

Je vois, ma chere maman, que je l'ai échapé belle, ſi je ne me trouve pas au beau milieu d'une vingtaine de marmots & ſans vous.

LA MERE.

Après bien des incertitudes j'ai préféré, je l'avoue, l'inconvénient d'une éducation particuliere, preſque toujours triſte, maniérée & découſue, à celui d'une éducation publique que je ne pouvais ni approuver ni corriger.

EMILIE.

Sans quoi vous n'auriez pas manqué de courage pour me chaſſer de votre maiſon?

LA MERE.

J'eſpere, ma chere amie, que je l'aurais eu.

EMILIE.

Ah, vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Voilà une fâcheuſe découverte pour un jour ſolemnel!

LA MERE.

Il me ſemble au contraire, que jamais je ne vous aurais prouvé plus

fortement combien vous m'étiez chere, qu'en faisant le pénible effort de vous éloigner de moi pour votre plus grand bien, & de vous priver pour un temps de l'apui trop constant de la tendresse maternele, qui a aussi ses dangers, & qu'il faut peut-être compter parmi les inconvéniens de l'éducation domestique.

EMILIE.

O dieu! pouvez-vous penser ainsi? Si vous voulez me voir mourir bientôt, vous n'avez qu'à suivre ces idées.

LA MERE.

Vous coupez-là le nœud de la piece par une catastrophe.

EMILIE.

Heureusement, heureusement il n'y a point de danger; il n'y a point d'éducation publique qui vous convienne.

LA MERE.

Encore ici faudrait-il être en garde contre les illusions de l'intérêt. Je ne

me ſuis peut-être exagéré les imperfections de notre éducation publique, qu'afin de fournir à ma tendreſſe un prétexte plauſible pour vous garder près de moi, malgré mes juſtes préventions contre l'éducation privée.

EMILIE.

Non, non, vous n'aimez pas les exagérations. Je ſuis bien sûre que vous penſez juſte ſur ce point comme ſur beaucoup d'autres.

LA MERE.

Convenez du moins, puiſque nous avons préféré l'éducation domeſtique, qu'il nous importe ſur-tout de nous occuper ſérieuſement de ſes imperfections, afin de nous en préſerver, ou de nous en tirer, ſi nous avons eu le malheur d'y tomber.

EMILIE.

A la bonne heure, cela s'appelle parler, ma chere maman. Nous pou-

vons employer demain une partie de notre journée à cette occupation; & ce ne ſera pas du temps perdu.

LA MERE.

Puiſque nous nous ſommes rendues excluſivement reſponſables du ſuccès de votre éducation, il nous eſt bien eſſentiel de nous garantir de tout reproche, de tout malheur.

EMILIE.

Vous m'avez dit, je m'en ſouviens très-à-propos, qu'il faut s'acoutumer à ſe rendre clairement compte des motifs qui nous font agir; qu'il eſt très-important de ne pas ſe tromper ſur cet article, de ne pas prendre pour ſageſſe le penchant que l'on ſe ſent à faire une choſe plutôt qu'une autre; qu'il faut faire cet examen non-ſeulement avant d'agir, mais encore après l'action; & que celui qui ne ſe trompe jamais ſur les vrais motifs de ſes ac-

tions, eſt bien avancé dans le chemin du bonheur & de la ſageſſe.

LA MERE.

Avec cette méthode on peut ſe flater de remédier aux erreurs paſſées, de les remplacer par des principes sûrs & ſolides, d'éfacer juſqu'au ſouvenir des fautes, & de prendre pour l'avenir des engagemens réfléchis.

EMILIE.

Comme, par exemple, celui de ne jamais nous quiter.

LA MERE.

Cela s'appelle ébaucher un plan d'éducation tant bien que mal. En atendant, le premier chapitre de ce plan dit qu'il faut ſonger à nous coucher & à bien dormir; car, pour perfectioner cette ébauche, il faut avoir la tête fraîche.

EMILIE.

Et quand je ſerai couchée, plus de converſation aujourd'hui de mon lit

au vôtre. C'eſt le cas de ſe recueillir un peu, n'eſt il pas vrai, maman, pour ſe préparer à une occupation ſi ſérieuſe? Demain je commence par écrire à mon papa & à mes freres, après quoi nous travaillerons toute la journée à notre plan.

LA MERE.

En voilà encore deux chapitres que j'adopte ſans difficulté. Allez; ma chere amie, & revenez. J'eſpere que nous ſerons auſſi ſatisfaites de cette journée que de la ſoirée que nous venons de finir.

EMILIE

(*ſe mettant à genoux devant ſa mere.*)

Embraſſez donc votre enfant, ma chere maman, & béniſſez-la, afin que je finiſſe mes dix ans avec votre bénédiction, & qu'elle m'acompagne d'année en année. Je manderai à mon papa, que vous m'avez auſſi bénie pour lui.

LA MERE

(en lui imposant les mains sur la tête & l'embrassant.)

Recevez, ma chere fille, la bénédiction de votre pere & de votre mere. Vous qui êtes si souvent pour nous un objet d'inquiétude & d'alarmes, puissiez-vous aussi être l'objet constant de notre joie & de notre satisfaction, comme vous l'êtes de nos vœux & de notre tendresse !

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Converſations d'Emilie.* Dans la ſage conduite que tient ici une Mere éclairée, devenue l'Inſtitutrice de ſa fille, les parens ſenſés verront avec reconaiſſance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; & ceux-ci, retrouvant dans le caractere de la jeune *Emilie* leurs goûts & leurs inclinations, s'empreſſeront, à ſon exemple, de ſe réformer ſur les admirables leçons que leur diſtribue ici l'amour maternel, & prépareront ainſi, pour les générations ſuivantes, des vertus plus ſolides & des mœurs plus épurées. Donné à Paris, ce 8 Juillet 1779.

LOURDET, Profeſſeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre, amée Madame DE LA LIVE D'EPINAY, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Converſations d'Emilie* : s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'elle jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour elle & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant elle jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra, ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſante, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſante décede avant l'expiration deſdi-

ces dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil, du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de celui qui la repréſentera, à peine de ſaiſie & confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, qu'il en

ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL: le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjognons de faire jouir ladite *Expoſante* & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſixième jour d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, & de notre Règne le ſixième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1770, fol. 145, conformément aux diſpoſitions énon-

ées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, le 12 Octobre 1779.

Signé, DE HANSY, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe.